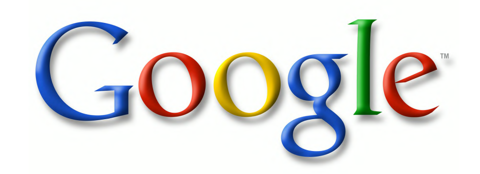
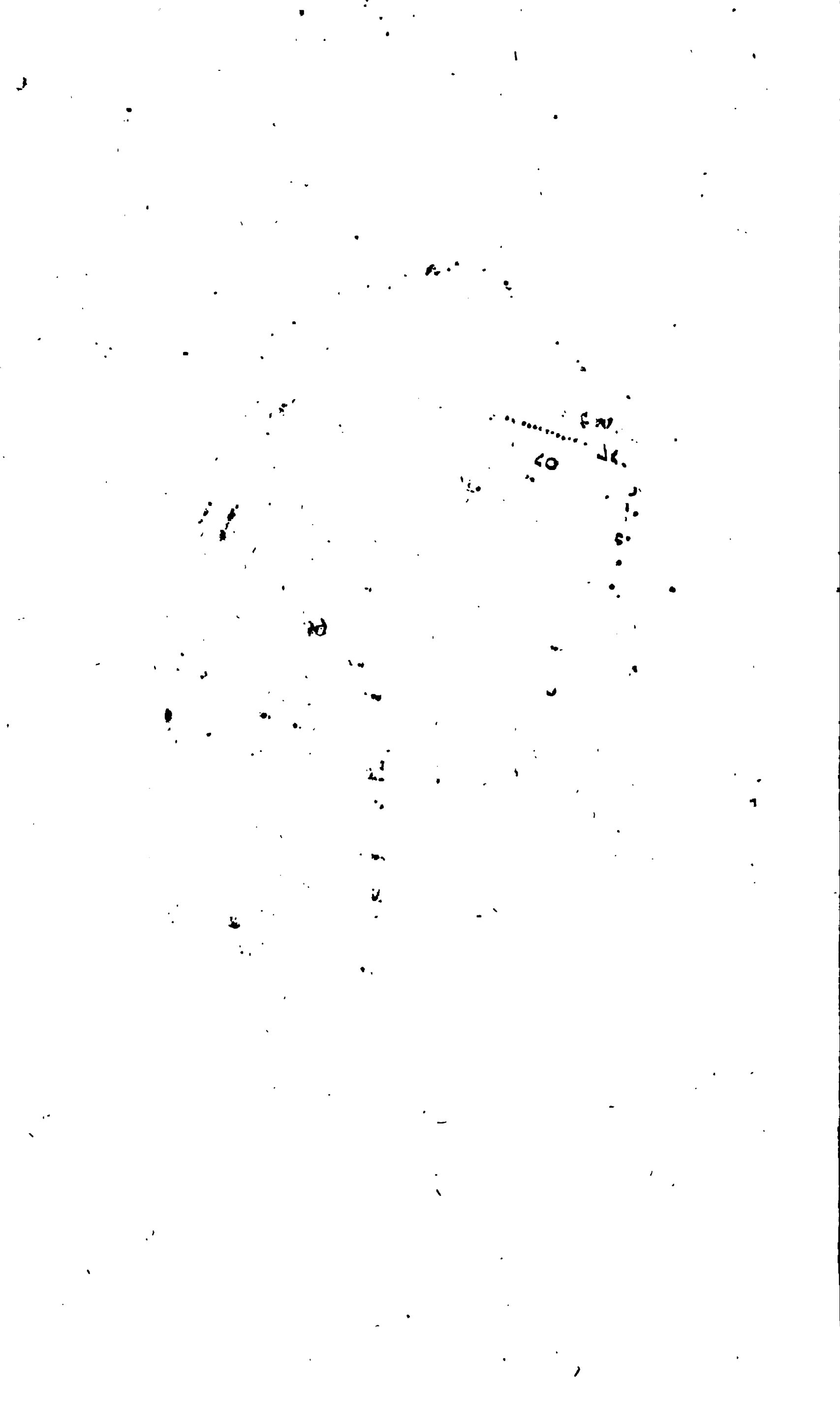





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

54-6

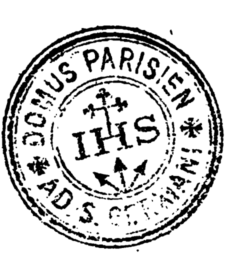


NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR MM. FRIEDEL ET DE BONNEVILLE.

SEPTIEME VOLUME.

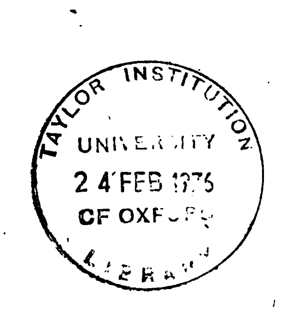




A PARIS.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
2 4 FEB 1976

NATHAN LE SAGE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

GOTTHOLD EPHRAIM LESSING.

Cette Piece a été publiée en 1779, & repré-sentée pour la premiere fois à Berlin en 1783.



PERSONNAGES.

SALADIN, Sultan.

SITTAH, ſa Sœur.

NATHAN, riche Juif de Jéruſalem.

REKA, ſa Fille adoptive.

DAYA, Chrétienne.

UN JEUNE TEMPLIER.

UN DERVICHE.

LE PATRIARCHE, de Jéruſalem.

BONAFIDES, Frere-Moine.

UN EMIR.

PLUSIEURS MEMALIK du Sultan.

La Scene eſt à Jéruſalem.



NATHAN LE SAGE, DRAME.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un Vestibule dans la Maison de Nathan.

SCENE PREMIERE.

NATHAN *arrivant d'un long voyage*, DAYA *l'appercevant tout-à-coup.*

DAYA.

C'EST lui ! Nathan ! — Le Ciel en soit à jamais béni. Vous êtes donc enfin de retour !

NATHAN.

Oui, Daya, le Ciel en soit loué ! — Mais

pourquoi dis-tu *enfin?* Ai-je voulu, pouvois-je même revenir plutôt? Obligé de m'écarter pour mon commerce, tantôt à droite, tantôt à gauche, j'ai fait au moins deux cens milles pour revenir de Babylone à Jérusalem; & certainement, recueillir les dettes de ses créanciers, n'est pas une affaire à terminer d'un tour de main.

DAYA.

O Nathan! quel malheur, quel grand malheur cependant alloit vous arriver pendant votre absence! Peu s'en est fallu que votre maison....

NATHAN.

N'ait été brûlée. Je viens de l'apprendre. — Dieu veuille seulement que j'aie déja tout appris!

DAYA.

Et qu'elle a manqué d'être réduite en cendres!

NATHAN.

Alors, Daya, nous en aurions fait construire une neuve, & une plus commode.

DAYA.

Cela est vrai. —Mais une minute plus tard, Reka étoit brûlée.

NATHAN.

Brûlée? Qui? ma Reka? Elle? — Voilà ce que l'on ne m'a pas dit. — Je n'aurois donc plus eu besoin de maison. — Brûlée une minute plus tard! — Ah! elle l'est peut-être! Parle donc, parle — tue-moi: ne me fais pas souffrir plus long-temps. — Oui, elle est brûlée.

DAYA.

Si cela étoit, l'apprendriez-vous de moi?

NATHAN.

Pourquoi donc m'effrayer ainsi? — O Reka! ô ma Reka!

DAYA.

La vôtre? votre Reka?

NATHAN.

Si jamais il me falloit ne plus nommer cet enfant, mon enfant!

DAYA.

Tout ce que vous possédez, le nommez-vous avec autant de droit le vôtre?

NATHAN.

Non, rien ne m'appartient autant. Tous mes

autres biens m'ont été donnés par la Nature & la fortune. Ce bien ſeul, je le dois à la vertu.

DAYA.

O Nathan, que vous me faites payer cher votre bonté ! Si toutefois la bonté, avec une telle intention, peut encore être nommée bonté !

NATHAN.

Avec une telle intention ? Quelle intention ?

DAYA.

Ma conſcience....

NATHAN.

Avant tout, Daya, il faut que je te raconte....

DAYA.

Ma conſcience, vous dis-je....

NATHAN.

Quelles ſuperbes étoffes j'ai acheté pour toi à Babylone. Si riches, & riches avec tant de goût ! Celles que j'apporte pour Reka ne ſont preſque pas plus belles.

DAYA.

A quoi bon ? Car ſachez que je ne ſaurois étourdir davantage ma conſcience.

NATHAN.

Et je ſuis bien curieux de voir ſi tu aimeras les diamans, les boucles d'oreilles, l'anneau & la chaîne que je t'ai achetés à Damas.

DAYA.

Voilà comme vous êtes ! pourvu que vous puiſſiez faire des cadeaux ! toujours des cadeaux !

NATHAN.

Prends-les avec autant de plaiſir que mon cœur te les donne : — & garde le ſilence.

DAYA.

Le Silence ! — Qui jamais a douté, Nathan, de votre cœur honnête & généreux ? Et cependant...

NATHAN.

Et cependant, je ne ſuis qu'un Juif. — C'eſt-là ce que tu voulois dire ? Je le parie.

DAYA.

Ce que je veux dire, vous le ſavez mieux que moi.

NATHAN.

Ne dis donc plus rien.

DAYA.

Je me tais. Mais ce qui eſt en cela criminel

devant Dieu, & que je ne puis ni empêcher, ni changer, qui n'eſt point en mon pouvoir, — retombera ſur vous!

NATHAN.

Qu'il retombe ſur moi! — Mais où eſt-elle donc? que fait-elle? — Daya, ſi tu me trompois! — Sait-elle donc que je ſuis arrivé?

DAYA.

Je ne ſais qu'en croire! — Tous ſes nerfs tremblent encore de frayeur, ſes regards épouvantés ne voient par-tout que des flammes. Quand elle dort ſon ame veille: & ſouvent tout éveillée, ſon œil regarde ſans rien voir; tantôt au-deſſous de la brute, & tantôt plus qu'un Ange.

NATHAN.

La pauvre enfant! Voilà bien les hommes!

DAYA.

Ce matin elle eſt reſtée-là, long-temps étendue, les yeux éteints & comme déja morte. Tout-à-coup, ſoulevant ſa tête, elle s'eſt écriée: « Paix! « paix! les voilà, les voilà les chameaux de mon » Pere! Entendez-vous... ſa douce voix? » Et cependant ſon œil s'eſt refermé, & ſa tête, que ſon bras ne ſoutenoit plus, eſt retombée ſur le couſſin.

— Moi, je ſors pour voir, & vous arrivez ! — Mais cela ne doit pas étonner ; car toute ſon ame n'a jamais été qu'avec vous — & avec lui.

NATHAN.

Avec lui ? avec qui, lui ?

DAYA.

Avec lui, qui l'a ſauvée du feu.

NATHAN.

Qui eſt-ce donc ? Qui ? — Où eſt-il ? qui m'a ſauvé ma Reka ? Qui ?

DAYA.

Un jeune Templier, que peu de jours avant, on avoit amené captif à Jéruſalem, & qui a trouvé grace dans le cœur de Saladin.

NATHAN.

Comment ? Un jeune Templier à qui le Sultan a laiſſé la vie ? Et il ne falloit pas un moindre prodige pour ſauver Reka ? Dieu !

DAYA.

Sans lui, qui a courageuſement expoſé des jours ineſpérés, ç'en étoit fait de Reka !

NATHAN.

Où eſt-il, Daya, cet homme généreux ? — Où

eſt-il ? Conduis-moi à ſes pieds. Vous lui avez d'abord donné tous les tréſors que je vous avois laiſſés ? vous lui avez tout donné ? & promis plus encore ? & beaucoup plus ?

DAYA.

Comment l'aurions-nous pu ?

NATHAN.

Non ? non ?

DAYA.

Il eſt venu, & perſonne ne ſait d'où il eſt venu. Il s'en eſt allé, & perſonne ne ſait où il eſt allé. — Sans aucune connoiſſance des êtres de la maiſon, n'ayant d'autre guide que ſon oreille & enveloppé dans ſon manteau, il s'eſt précipité à travers les tourbillons de flamme & de fumée vers la voix qui imploroit nos ſecours. Nous le croyions déja perdu pour toujours, quand tout-à-coup nous l'avons vu s'élançant hors des flammes ſoulever Reka d'un bras nerveux. Calme & ſans être troublé par nos cris de reconnoiſſance, il a dépoſé ſon fardeau, & ſe mêlant parmi des flots de peuple — il a diſparu !

NATHAN.

Pas pour toujours, je l'eſpere.

DAYA.

Quelques jours après, nous l'avons apperçu ſe

promenant ſous les palmiers, qui ombragent le tombeau du Chriſt reſſuſcité; je volai vers lui, & le cœur plein d'enthouſiaſme & de reconnoiſſance, je louai ſon courage, ſon grand cœur, ſes vertus. Je lui offris, le conjurai de ne venir voir qu'une ſeule fois la pieuſe fille, qui ne pouvoit prendre de repos, qu'elle n'eût arroſé ſes pieds de ſes larmes reconnoiſſantes.

NATHAN.

Eh bien?

DAYA.

J'ai prié en vain! Et il nous accabloit même de paroles ſi ameres, & moi particulierement....

NATHAN.

Qu'à la fin, ennuyé de ſa rudeſſe....

DAYA.

Non pas! car tous les jours je l'ai cherché, l'ai prié de nouveau; j'ai toujours, ſans me plaindre, ſupporté ſes reproches. Que n'ai-je pas ſouffert de lui! Que n'aurois-je pas encore ſouffert, même avec plaiſir! — Mais déja depuis long-temps il ne revient plus ſous les palmiers qui ombragent le tombeau du *Chriſt reſſuſcité*; & perſonne ne ſait ce qu'il eſt devenu. — Vous paroiſſez étonné? rêveur?

NATHAN.

Je réfléchis à l'impreſſion, que tout cela a dû faire ſur l'ame de ma Reka. Se voir ainſi mépriſée de celui que dans ſon cœur on ſe ſent forcé d'eſtimer ; être ainſi repouſſée & ſi doucement attirée par la reconnoiſſance! Oh, c'eſt alors que la miſantropie flétrit le cœur, ou que la mélancolie remplit la tête de ténebres. Souvent auſſi une imagination ardente fait des fanatiques, que tour-à-tour font agir la tête au lieu du cœur, & le cœur au lieu de la tête, — mauvais échange ! Et ſi je connois bien Reka, elle eſt dans ce dernier cas, fanatique.

DAYA.

Mais un fanatiſme ſi pieux, ſi aimable....

NATHAN.

C'eſt toujours être fanatique !

DAYA.

Elle chérit ſur-tout une.... Une idée, ſi vous voulez. Elle croit que ſon Templier n'eſt point de ce monde; que c'eſt un des Anges, aux ſoins deſquels, dès ſon enfance, ſon jeune cœur aimoit tant à ſe croire confiée ; que planant ſur ſa tête, même au milieu des flammes, il eſt tout-à-coup ſorti de ſon nuage, & s'eſt montré ſous la forme

d'un Templier. — Ne fouriez point, ou laiſſez-lui du moins une croyance ſur laquelle le Juif, le Chrétien & le Muſulman s'accordent tous entr'eux; — une ſi douce idée.

NATHAN.

Elle eſt auſſi bien douce pour moi! — Va, bonne Daya, va; vois ce qu'elle fait, & ſi je puis lui parler. — J'irai enſuite chercher cet Ange protecteur, ſi farouche & ſi bizarre. Et s'il lui plaît d'habiter encore ici-bas parmi nous, & d'être encore un Chevalier ſi ſauvage : je le trouverai certainement, & je l'amenerai.

DAYA.

Vous promettez beaucoup.

NATHAN.

Et alors ſi la douce idée fait place à la vérité, plus douce encore : — car tu peux m'en croire, Daya; l'homme préfere toujours un homme à un Ange — Tu ne te fâcheras point contre moi, je l'eſpere, ſi je guéris ma Reka de cette illuſion?

DAYA.

Vous êtes ſi bon & ſi méchant! J'y vais! — Mais chut! — Voyez! — la voici elle-même.

SCENE II.

REKA, LES PRÉCÉDENS.

REKA.

C'EST donc réellement vous-même, mon Pere? J'ai cru que vous aviez envoyé votre voix devant vous. Où êtes-vous donc? Quelles montagnes, quels déserts, quels fleuves nous séparent encore? Vous respirez près d'elle, sous le même toît, & vous ne courez pas embrasser Reka? cette pauvre Reka, dévorée par les flammes! — Presque dévorée! Seulement près de l'être. Ne frémissez pas. C'est une mort affreuse que de brûler. Oh!

NATHAN.

Mon enfant, ma chere enfant.

REKA.

Il vous a fallu passer l'Euphrate, le Tygre, le Jourdain, le..... Qui sait les noms de tous ces fleuves? — Combien de fois n'ai-je pas tremblé pour vous, avant d'entendre rugir au tour de moi les flammes dévorantes. Car depuis que des torrens de feu m'ont enveloppée, il me semble que mourir dans l'eau est une jouissance, un doux soula-

gement. –Mais les flots ne vous ont point englouti; & moi, je ne ſuis point brûlée. Que nous allons nous réjouir & bénir Dieu! C'eſt lui qui ſur les aîles de ſes Anges *inviſibles* vous a porté vous & votre vaiſſeau au-delà des mers perfides. D'un regard il a commandé à mon Ange de me porter *viſiblement* à travers les flammes, ſur ſon aîle blanche.

NATHAN *à part.*

Oui, le manteau blanc du Templier!

REKA.

Et viſiblement, oui viſiblement, il m'a portée au travers des flammes, écartées par ſon aîle. J'ai donc vu, moi, un Ange face à face; & *mon* Ange.

NATHAN.

Reka en ſeroit digne; & ne verroit rien de plus beau, qu'il ne verroit en elle.

REKA *ſouriant.*

Qui flattez-vous mon Pere? l'Ange, ou vous?

NATHAN.

Mais quand même celui qui t'a rendu ce grand ſervice ne ſeroit qu'un homme — un homme, comme la Nature en produit tous les jours; il faudroit que pour toi cet homme fût un Ange. Il le faudroit, & il le ſeroit.

RECHA.

Non, ce n'eſt point un Ange ſemblable; non! mais un véritable; oui réellement, c'étoit un Ange véritable! — Ne m'avez-vous pas appris vous même la poſſibilité de l'exiſtence des Anges, & que Dieu peut faire des miracles pour ceux qui l'aiment? Et moi je l'aime.

NATHAN.

Et il t'aime; & pour toi & pour tes ſemblables, à toute heure, il fait des miracles. Oui, depuis l'éternité, il en a déja fait pour vous.

RECHA.

Voilà ce que j'aime à entendre.

NATHAN.

Comment? parce qu'il paroîtroit aſſez naturel, aſſez ordinaire qu'un Templier t'eût ſauvée, en ſeroit-ce moins un miracle? . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . . .

DAYA à *Nathan.*

Voulez-vous encore par vos ſubtiles raiſonnemens troubler ſa tête déja ſi exaltée.

NATHAN.

Laiſſez-moi pourſuivre ! — Ce ne ſeroit donc point un aſſez grand miracle pour ma Reka qu'un *homme* l'eût ſauvée ? Un homme pour le ſalut duquel il ne falloit rien moins qu'un prodige ? Car a-t-on jamais oui-dire qu'un Templier eût trouvé grace devant Saladin ? Que jamais Templier l'ait demandée? l'ait même eſpérée? que jamais il lui ait offert pour ſa liberté, autre choſe que la ceinture de peau à laquelle ſon glaive eſt ſuſpendu; ou tout au plus ſon poignard ?

REKA.

Cela prouve en ma faveur, mon Pere. —Voilà pourquoi ce n'étoit point un Templier ; il le paroiſſoit ſeulement. — Si jamais Templier ne trouve à Jéruſalem qu'une mort aſſurée, ſi jamais aucun d'eux ne s'y promene en liberté, comment ſeroit-il poſſible que tout-à-coup, au milieu de la nuit, il en vint un pour me ſauver ?

NATHAN.

Ah que tu es ingénieuſe à te perſuader ! Daya, prends donc maintenant la parole. Tu m'as appris

qu'il avoit été envoyé ici chargé de fers. Sans doute que tu en ſais davantage?

DAYA.

Mais oui. — Voilà bien ce que l'on a dit; — mais on ajoute auſſi que Saladin a fait grace au Templier, parce qu'il reſſemble beaucoup à l'un de ſes freres; celui qu'il aimoit le plus. Mais comme ce frere ne vit plus depuis près de vingt ans — Et il ſe nommoit, je ne ſais comment; — on l'a perdu, je ne ſais où: —ce qu'on en dit paroît ſi—incroyable, que dans tout cela peut-être rien n'eſt vrai.

NATHAN.

Oui, Daya. Pourquoi donc cela feroit-il ſi incroyable? Ce n'eſt pas, je l'eſpere, --ce qui arrive ſouvent cependant —pour croire quelque choſe plus incroyable encore? Pourquoi donc Saladi qui aime ſi tendrement tous ſes freres & ſes ſœurs, n'auroit-il pas aimé dans ſa jeuneſſe un frere de préférence? —Deux figures ne ſe reſſemblent-elles pas quelquefois? Une impreſſion ancienne eſt-elle pour cela perdue? —La même cauſe ne produit-elle plus les mêmes effets? Depuis quand? Il eſt vrai, ſage Daya, que cet événement ne feroit plus pour toi un miracle; & *tes* miracles ſeuls ont beſoin, — méritent, veux-je dire, d'être crus.

DAYA.

DAYA.

Vous voulez-vous moquer.

NATHAN.

Je réponds à tes plaisanteries. — Quoi qu'il en soit, Reka, cet heureux secours n'en est pas moins un miracle : possible pour celui-là seul, qui par le fil le plus foible, dirige les plus vastes desseins des Rois, & soutient leurs Empires, dont la chute n'est qu'un jeu de ses mains redoutables.

REKA.

Mon Pere ! si je suis dans l'erreur, mon Pere, vous le savez, je n'aime point à me tromper.

NATHAN.

Au contraire, tu cherches à t'instruire. --Ecoute, un front voûté de telle ou telle maniere, des sourcils sur un os pointu ou plat, unis ainsi, ou partagés comme les tiens ; une ligne, un angle, un pli, un signe, un rien sur la figure d'un barbare Européen.... Et tu échappes au feu en Asie ! Cela ne seroit pas un miracle, peuple avide de miracles ! Et pourquoi donc y faire intervenir les Anges ?

DAYA.

Quel mal cela fait-il, après tout, de se croire

plutôt ſecourue par un Ange que par un homme? S'il m'eſt permis de parler, Nathan, ne s'approche-t-on pas ainſi plus près de la premiere cauſe inconcevable de nos ſecours?

NATHAN.

Orgueil! & rien qu'orgueil! On n'éleve ſouvent les autres que pour s'élever ſoi-même.--Pur orgueil! —Et quel mal cela fait-il, demandes-tu? Quel mal? Quel bien cela peut-il produire, te demanderois-je à mon tour? —Se perſuader que l'on s'approche alors de la Divinité, eſt ſottiſe ou blaſphême. —Mais je dis plus, il en réſulte un très-grand mal, oui, un très-grand mal. Ne voudriez-vous pas l'une & l'autre, & toi ſur-tout, Reka, rendre les plus ſignalés ſervices à celui qui t'a ſauvée, quel qu'il ſoit, un homme ou un Ange? Tu le voudrois, Reka, n'eſt-il pas vrai? —Quels ſervices, quels ſervices importans pouvez-vous rendre à un Ange? Vous pouvez le remercier; lui adreſſer vos vœux, vos ſoupirs; le cœur enflammé du ſaint enthouſiaſme de la reconnoiſſance, vous pouvez célébrer ſa féte par des hymnes ſolemnels, jeûner même, & nourrir le pauvre de vos dons. —Tout cela n'eſt rien. —Car il me ſemble toujours que vous & le prochain y gagnez plus que lui. Un Ange s'engraiſſe-t-il de vos jeûnes? s'enrichit-il de vos préſens? Agrandiſſez-

vous ſa gloire par vos cantiques? devient il plus puiſſant par votre reconnoiſſance? Répondez. Mais un homme! . . .

DAYA.

Oui, il eſt vrai, ſi un homme l'eût ſauvée; nous aurions trouvé un moment heureux pour reconnoître ſon bienfait. Et Dieu lui-même ſait, combien nous l'avons deſiré. Mais il n'a rien voulu recevoir, il n'avoit abſolument beſoin de rien. Semblable aux Anges, qui ſeuls ont ce pouvoir, heureux & ſatisfait, il ſe ſuffiſoit à ſoi-même.

REKA.

Enfin quand il a diſparu tout-à-fait....

NATHAN.

Il a diſparu? --Et comment donc? --Depuis qu'il ne ſe laiſſe plus voir ſous les palmiers? —Comment? Ou l'auriez-vous déja vraiment cherché ailleurs?

DAYA.

Non.

NATHAN.

Non, Daya? non? --Vois à préſent quel mal cela fait, cruelle fanatique!—Si cet Ange étoit—tombé malade!

REKA.

Malade ?

DAYA.

Malade ? je ne crois pas cela !

REKA.

Quel frémiſſement me ſaiſit ! Daya, porte la main ſur mon front toujours brûlant. Il eſt glacé.

NATHAN.

C'eſt un Européen, ſous un ciel étranger ; il eſt jeune & n'eſt point encore accoutumé à la faim, aux veilles, aux travaux pénibles de ſon état.

REKA.

Malade ! malade !

DAYA.

Nathan veut ſeulement dire que cela ſeroit poſſible.

NATHAN.

Et le voilà pâle & défiguré ſur la terre étendu ! il n'a ni ami, ni argent pour s'acheter un ami.

REKA.

Ah, mon Pere !

NATHAN.

Le voilà ſans ſecours, abandonné de tous; & ſans conſolation, la proie de la douleur & de la mort!

RECHA *un peu en délire.*

Où eſt-il? où?

NATHAN.

Lui, qui pour un Etre qu'il n'avoit jamais connu, jamais vu, —Il lui ſuffiſoit que ce fut ſon ſemblable —s'eſt plongé dans le feu.

DAYA.

Ménagez ſon cœur trop ſenſible, Nathan!

NATHAN.

Qui n'a point voulu connoître ni revoir celle qu'il a ſauvée, —pour lui épargner des remerciemens.

DAYA.

Ménagez ſa douleur, Nathan!

NATHAN.

Lui qui ne demande pas même à la revoir —à moins que ce ne ſoit pour la ſauver une ſeconde fois. —Car il lui ſuffit que ce ſoit ſon ſemblable.

DAYA.

Arrêtez, & voyez !

NATHAN.

Il n'a rien en mourant pour ſoulager ſes ſouffrances, — rien — que la conſcience de cette action.

DAYA.

Arrêtez ! vous la tuez !

NATHAN.

Et tu l'as tué ! — Tu aurois pu le tuer ainſi ! — Reka ! Reka ! c'eſt un baume ſalutaire & non du poiſon que je te préſente. Il vit ! — reviens à toi, ma fille. — Peut être n'eſt il pas bien malade, peut-être méme n'eſt il pas malade.

REKA.

Eſt-il bien vrai ? Il n'eſt pas mort ? pas malade ?

NATHAN.

Non, il n'eſt pas mort ; car Dieu, quoiqu'on en diſe, récompenſe même ici-bas les bonnes actions des hommes. — Conçois-tu maintenant combien il eſt plus facile d'être *dévotement fanatique* que de *bien agir*, & par quel charme funeſte un homme foible, ſans avoir même aucune intention d'ingratitude, devient volontiers fana-

tique, —ſeulement pour n'être pas obligé de bien agir?

RECHA.

Ah mon Pere! ne laiſſez donc jamais votre Reka ſeule! — N'eſt-il pas vrai, que peut-être il eſt ſeulement abſent pour quelque voyage?

NATHAN.

Oui, allez. —Certainement. —Je vois là-bas un Turc, d'un œil curieux, paſſer mes chameaux en revue. Le connoiſſez-vous?

DAÝA.

C'eſt votre Derviche.

NATHAN.

Qui?

DAYA.

Votre Derviche, qui fait votre partie aux échecs.

NATHAN.

Al-Hafi? lui, Al-Hafi?

DAYA.

Aujourd'hui Tréſorier du Sultan.

NATHAN.

Que dis-tu? Al-Hafi? Rêves-tu encore? —C'eſt lui! c'eſt vraïment lui! Il s'avance vers nous.—Rentrez vîte. Que vais-je encore apprendre!

SCENE III.

NATHAN, AL-HAFI.

AL-HAFI.

VOUS n'avez qu'à ouvrir de grands yeux !

NATHAN.

Eſt-ce toi ? N'eſt-ce pas toi ? Un Derviche dans cet équipage ?

AL-HAFI.

Et pourquoi pas ? On ne peut donc rien faire d'un Derviche, rien abſolument ?

NATHAN.

Ce ſeroit trop dire. —Mais moi, je m'étois toujours imaginé que le Derviche, —le vrai Derviche, —ne vouloit pas qu'on fit rien de lui.

AL-HAFI.

Par Mahomet, il ſe peut que je ne ſois pas un vrai Derviche. Quand on eſt forcé cependant....

NATHAN.

Forcer un Derviche ? Un homme ne peut être

forcé, & un Derviche ſeroit forcé? un Derviche? A quoi donc ſeroit-il forcé?

AL-HAFI.

A faire ce qu'on lui demande avec inſtance, & qu'il trouve honnête. Alors un Derviche eſt forcé d'obéir.

NATHAN.

Par notre Dieu, tu dis vrai! Laiſſe-moi t'embraſſer, Homme. —J'eſpere que tu es encore mon ami?

AL-HAFI.

Et vous ne demandez pas d'abord ce que je ſuis maintenant?

NATHAN.

Et que m'importe, à moi?

AL-HAFI.

Ne pourrois-je pas être aujourd'hui un homme d'état, dont l'amitié ne vous conviendroit nullement?

NATHAN.

Si ton cœur eſt encore Derviche, je haſarde tout. Tu n'es homme d'état que par ton habit.

AL-HAFI.

Qui veut être respecté. — Qui pensez-vous que je sois ? Devinez. — Quel est mon emploi à votre Cour ?

NATHAN.

Tu es Derviche ; rien de plus. Ou peut-être encore — cuisinier.

AL-HAFI.

Oh oui, pour oublier chez vous à remplir mes devoirs. — Cuisinier, dites vous ? & aussi Sommelier, n'est-ce pas ? — Avouez que Saladin me connoît bien mieux. — Je suis son Trésorier.

NATHAN.

Toi ? son Trésorier ?

AL-HAFI.

Le Trésorier de son petit trésor, s'entend ; — car son Pere dispose encore du grand trésor de sa maison.

NATHAN.

Sa maison est considérable.

AL-HAFI.

Et plus considérable que vous ne le croyez ; car tous les pauvres sont de sa maison.

NATHAN.

Cependant Saladin eſt l'ennemi déclaré des Mendians.

AL-HAFI.

Au point qu'il s'eſt propoſé de les détruire tous, dût-il être forcé lui-même de mendier.

NATHAN.

Fort bien. — Voilà ce que je voulois dire.

AL-HAFI.

N'eſt-il pas déja auſſi pauvre que le plus pauvre? Vers le milieu de la journée, ſon tréſor épuiſé par ſes dons, des richeſſes immenſes, qui le matin s'y entaſſent à grands flots, ſe trouve encore endetté de mille ſecours qu'il a promis. Enfin à chaque coucher du ſoleil, ſon tréſor eſt plus vuide encore que vuide.

NATHAN.

Parce que mille canaux, qu'il lui ſeroit impoſſible de remplir, engloutiſſent toutes ſes richeſſes.

AL-HAFI.

Vous l'avez dit.

NATHAN.

Je connois cela.

AL-HAFI.

Il eſt bien affreux, il eſt vrai, qu'un Prince dévore la ſubſtance de ſes Sujets; mais il eſt plus affreux encore qu'un bon Prince en ſoit dévoré.

NATHAN.

Oh non pas, Derviche, non pas.

AL-HAFI.

Vous en parlez avec aiſance, vous! —Venez: combien me donnerez-vous, & je vous cede ma place?

NATHAN.

Combien vaut-elle pour toi?

AL-HAFI.

Pour moi? bien peu. Mais elle peut rapporter pour vous de très-notables ſommes. Car dès que le tréſor eſt épuiſé—ce qui arrive ſouvent,—vous ouvrez vos écluſes; vous avancez des tonnes d'or, & vous prenez autant d'intérêt que vous en deſirez.

NATHAN.

Et auſſi l'intérêt, de l'intérêt des intérêts?

AL-HAFI.

Certainement.

NATHAN.

Jusqu'à ce qu'enfin mon capital soit en intérêt.

AL-HAFI.

Comment ces avantages ne vous font point envier ma place? — Il faut donc rompre notre amitié dès ce jour; car sincérement j'ai compté beaucoup sur vous.

NATHAN.

Sérieusement? Comment donc cela? Comment donc?

AL-HAFI.

Je m'attendois à recevoir de vous de grands secours, pour remplir mon emploi avec honneur, & même à trouver toujours chez vous bourse ouverte. — Vous secouez la tête?

NATHAN.

Commençons par nous entendre. Il y a ici une distinction. — Toi? & pourquoi pas toi? Al-Hafi, Derviche, est toujours sûr d'obtenir ce qui dépendra de son ami. Mais Al-Hafi Defterdar de Saladin —celui —qui —

AL-HAFI.

Ne l'ai-je pas deviné? Vous êtes toujours aussi bon que prudent, aussi prudent que sage. Patience!

& vous reconnoîtrez bientôt votre ancien Al-Hafi. Voyez cet habit d'honneur que me donne Saladin. Avant que la couleur en ſoit paſſée, & qu'il reſſemble à ces lambeaux qui doivent couvrir le Derviche, j'aurai ſu m'en débarraſſer ; & près du Gange, pieds nuds ſur une terre brûlante, je ſuivrai dans les déſerts les Maîtres qui ont formé mon cœur.

NATHAN.

Je te reconnois bien là.

AL-HAFI.

Et je jouerai avec eux aux échecs.

NATHAN.

Ton bien ſuprême.

AL-HAFI.

Imagineriez-vous bien ce qui m'a ſéduit ?—Eſt-ce pour n'être plus réduit à demander l'aumône ? Pour jouer l'homme riche ? & changer en un clin d'œil le riche mendiant en un pauvre riche ?

NATHAN.

Ce n'eſt pas cela, je crois.

AL-HAFI.

C'eſt une choſe bien plus extraordinaire ! Je

me ſentis flatté pour la premiere fois; flatté par les projets bienfaiſants du généreux Saladin.

NATHAN.

Que diſoit-il?

AL-HAFI.

« Que le pauvre ſeul connoiſſoit toute la mi-
» ſere du pauvre; que le pauvre ſeul avoit appris
» à donner au pauvre. — Ton prédéceſſeur,
» ajoutoit-il encore, étoit pour moi trop glacé,
» trop repouſſant. Il donnoit avec ſi peu de bonté!
» Il interrogeoit ſi durement celui qui devoit re-
» cevoir! Jamais ſatisfait de connoître les mal-
» heurs de l'indigent, ſon avare curioſité vouloit
» ſavoir encore ce qui les avoit cauſés. — Al Hafi
» ne ſera point cet homme-là. En répandant ſes
» dons par les mains de Al-Hafi, Saladin ne pa-
» roîtra plus ſi cruellement charitable. Al-Hafi ne
» reſſemble point à ces canaux engorgés qui ren-
» dent ſi impures, ſi bruyantes, les eaux ſalutaires
» & tranquilles que l'on fait couler dans leur ſein.
» Al-Hafi penſe & ſent comme moi. » Voilà les ſons agréables de l'Oiſeleur, juſqu'à ce que l'oiſeau fût enlacé dans ſes filets. Sot Al-Hafi, tu es le jouet d'un Viſionnaire.

NATHAN.

De la douceur, cher Derviche.

AL-HAFI.

Perſécuter, piller, ruiner, dévorer les hommes par cent mille, & vouloir paroître l'ami des hommes en quelques individus? Vouloir imiter un Dieu bon, dont la main bienfaiſante, s'ouvrant également pour tous les hommes, verſe même dans les déſerts, la lumiere & la roſée; & n'avoir pas comme Dieu la main toujours remplie, ne ſeroit pas aliénation d'eſprit?

NATHAN.

Ç'en eſt aſſez! Ecoute.

AL-HAFI.

Que je vous parle auſſi de ma folie. Ne faut-il pas avoir perdu ſa raiſon pour trouver encore un prétexte plauſible à ces viſions de Saladin, & oſer s'en ſervir pour y prendre part? Comment? Ce ne ſeroit pas être inſenſé?

NATHAN.

Al-Hafi, hâte-toi de rentrer dans ton déſert. Je crains que parmi les hommes, tu ne deſapprennes à être homme.

AL-HAFI.

Vous avez raiſon, je le crains auſſi. Adieu.

NATHAN.

Si vîte ! — Attends donc, Al-Hafi. Les déserts t'échapperont-ils? — Attends donc ! — Voyez s'il me répondra ! — Al-Hafi : revenez donc ! — Le voilà parti. J'aurois eu cependant une question à lui faire sur notre Templier; car il doit le connoître.

SCENE IV.

DAYA, NATHAN.

DAYA.

O Nathan, Nathan !

NATHAN.

Qu'y a-t-il?

DAYA.

Il se laisse encore voir; il se laisse encore voir.

NATHAN.

Qui, Daya? Qui?

DAYA.

Lui! lui! — Il se promène là-bas sous les palmiers, & cueille de temps en temps des dattes.

NATHAN.

Et les mange — comme un vrai Templier?

DAYA.

Pourquoi me tourmenter ainsi? — Reka le distingue déja, au loin, sous les palmiers; son œil avide suit par-tout ses pas. Elle vous prie, — vous conjure, — d'aller vers lui, sans plus tarder. Oh hâtez-vous! Elle vous fera signe de sa fenêtre s'il s'arrête ou s'enfonce sous les palmiers. Oh hâtez-vous!

NATHAN.

Tel que me voici, en désordre, descendant du chameau? — Est-ce décent? — Va plutôt le trouver, Daya; annonce lui mon retour. Crois, que ce brave jeune homme, qui sûrement a refusé d'entrer dans la maison d'un Pere pendant son absence, y viendra avec plaisir quand il se verra invité par lui-même. Va, dis-lui que je le fais prier, instamment prier....

DAYA.

Prieres inutiles. Il ne viendra pas. — Car en un mot, il ne va point chez un Juif.

NATHAN.

Va l'arrêter un instant, ou du moins ne le perds

pas de vue. Je vais te rejoindre. Sors promptement.

(Nathan rentre dans sa maison, & Daya sort.)



SCENE V.

Une grande Place couverte de Palmiers ; sous lesquels se promene le TEMPLIER. *Le Frere* BONAFIDES *le suit de loin, & paroît vouloir l'aborder.*

LE TEMPLIER.

Il ne me suit pas sans dessein, celui-là! — Comme il regarde mes mains! — Bon Frere, — je pourrois bien vous nommer Pere ; n'est-ce pas ?

BONAFIDES.

Je ne suis que Frere — Frere-Lai, pour vous servir.

LE TEMPLIER.

Je vous donnerois, bon Frere ; mais par Dieu, je vous jure, je n'ai rien, je n'ai rien moi-même.

BONAFIDES.

Et cependant je vous remercie du fond du cœur !

Que Dieu vous rende mille fois ce que vous m'auriez voulu donner. Car la volonté seule, fait l'homme bienfaisant. — Aussi n'est-ce pas pour recevoir des aumônes que l'on m'a fait suivre, Monsieur.

LE TEMPLIER.

L'on vous envoie sur mes pas cependant?

BONAFIDES.

Oui; c'est le Couvent.

LE TEMPLIER.

D'où je sors, où j'espérois trouver un léger repas de Pélerin.

BONAFIDES.

Toutes les tables étoient déja remplies; mais vous pouvez maintenant y retourner avec moi.

LE TEMPLIER.

Qu'y faire? A la vérité, depuis très-long-temps, je n'ai point mangé de viande. Mais il n'y a pas grand mal, les dattes sont déja assez mûres.

BONAFIDES.

Prenez garde à ce fruit, Monsieur. Il est très-dangereux d'en manger beaucoup; il engorge la rate, & rend le sang mélancolique.

LE TEMPLIER.

Et si j'aimois à me sentir mélancolique? — Mais on ne vous a pas sans doute envoyé pour me donner cet avertissement?

BONAFIDES.

Oh non! — Je dois seulement prendre quelques informations sur votre compte, & vous sonder un peu.

LE TEMPLIER.

Et vous me le dites à moi-même?

BONAFIDES.

Pourquoi pas?

LE TEMPLIER.

Cela est très ingénieux! — Y a-t-il dans votre Couvent plusieurs Freres qui vous ressemblent?

BONAFIDES.

Je ne sais. Il faut que j'obéisse, Monsieur.

LE TEMPLIER.

Et vous obéissez toujours, sans beaucoup raisonner?

BONAFIDES.

Autrement, seroit-ce obéir?

LE TEMPLIER.

Faut-il que la ſimplicité ait toujours raiſon ! — Vous pourriez bien me nommer cependant, qui deſireroit me connoître ſi particulierement? — Je ferois bien ſerment que ce n'eſt pas vous.

BONAFIDES.

Cela me conviendroit-il? & me feroit-il utile?

LE TEMPLIER.

A qui donc peut-il être convenable & utile d'être curieux? A qui donc?

BONAFIDES.

Au Patriarche; je dois le croire au moins, — car c'eſt lui qui m'a envoyé vers vous.

LE TEMPLIER.

Le Patriarche? Ne connoît-il pas mieux cette croix rouge ſur un manteau blanc?

BONAFIDES.

Je la connois bien, moi!

LE TEMPLIER.

Eh bien, mon Frere? — Je ſuis un Templier, Templier captif. — Si j'ajoute, pris au bourg de Tebnin, que nous aurions bien voulu ſurprendre

dans les derniers momens de treve, pour marcher ensuite contre Sidon; — si j'ajoute que, fait prisonnier avec vingt de mes camarades, j'ai seul trouvé grace devant Saladin: alors le Patriarche saura tout ce qu'il doit savoir; — & même beaucoup plus.

BONAFIDES.

Mais je ne crois pas qu'alors il en sache plus qu'il n'en sait déja. — Il voudroit bien savoir encore pourquoi vous, vous seul avez trouvé grace devant Saladin.

LE TEMPLIER.

Le sais-je moi-même? — Le col déja découvert, à genoux sur mon manteau, j'attendois le cimetere: quand tout-à-coup Saladin s'avance, s'élance vers moi, & d'un regard l'arrête déja balancé: on me releve, les chaînes tombent de mes mains, je veux le remercier, & je vois ses yeux troubles de larmes. Il est muet, je le suis aussi; il sort, je reste. — Que le Patriarche découvre lui-même tous les anneaux de la chaîne qui lie ces événemens!

BONAFIDES.

Il a conclu de-là, que Dieu vous a réservé pour de grands desseins.

LE TEMPLIER.

Ah oui, pour de grandes choſes! Pour ſauver du feu une Juive, pour conduire quelques Pélerins curieux ſur le mont Sinaï; & pour de grands événemens de cette eſpece.

BONAFIDES.

Cela viendra! — Ce n'eſt pas déja mal commencé. — Peut être que le Patriarche a des vues bien plus importantes ſur Monſieur.

LE TEMPLIER.

Oui? vous le croyez? — Vous l'auroit-il déja laiſſé entrevoir?

BONAFIDES.

Oh, oui! Mais je dois d'abord ſonder, ſi Monſieur ſeroit bien l'homme deſiré.

LE TEMPLIER.

Soit. Vous n'avez qu'à me ſonder. (*à part*) Je ſuis très-curieux de le voir me ſonder. — (*haut*) Eh bien?

BONAFIDES.

Le plus court ſeroit, je crois, de vous découvrir tout bonnement le deſir du Patriarche.

LE TEMPLIER.

Ma foi, oui.

BONAFIDES.

Il voudroit bien faire remettre une lettre par Monſieur.

LE TEMPLIER.

Par moi? Je ne ſuis point Commiſſionnaire. —Seroit-ce là cette occupation plus glorieuſe, que d'avoir ſauvé une Juive du feu?

BONAFIDES.

Il le faut bien! — Car — dit le Patriarche — cette lettre intéreſſe toute la chrétienté. Dieu — dit le Patriarche — récompenſera un jour, dans le Ciel, par une couronne particuliere, celui qui aura fidelement remis cette lettre; — & de cette couronne — dit le Patriarche, — perſonne n'eſt plus digne que Monſieur.

LE TEMPLIER.

Que moi?

BONAFIDES.

Car perſonne — dit le Patriarche — n'eſt guere plus propre à la mériter que Monſieur.

LE TEMPLIER.

Que moi?

BONAFIDES.

Vous êtes libre ici ; vous pouvez tout examiner ; habile dans l'art des ſieges, ſoit pour attaquer ou pour défendre une ville ; vous pouvez plus ſûrement que perſonne — dit le Patriarche — apprécier la force & la foibleſſe du double mur intérieur élevé par Saladin, & vous pouvez, dit le Patriarche, en donner les détails les plus utiles aux Défenſeurs de Dieu.

LE TEMPLIER.

Je ſerois maintenant très-curieux, bon Frere, de ſavoir auſſi le contenu de cette lettre.

BONAFIDES.

Voilà malheureuſement ce que je ne ſais pas très-bien ; mais la lettre eſt pour le Roi Philippe. — Le Patriarche.... Oui, je me ſuis ſouvent étonné de voir qu'un Patriarche ſi ſaint, vivant tout entier pour le Ciel, pût deſcendre juſqu'à s'inſtruire parfaitement de tout ce qui concerne ce bas monde. Cela doit lui être pénible.

LE TEMPLIER.

Le Patriarche, diſiez-vous ?....

BONAFIDES.

Sait poſitivement, très-poſitivement, quand,

comment, par où, & même avec quelles forces Saladin ouvrira la campagne, si la guerre recommence.

LE TEMPLIER.

Il sait cela?

BONAFIDES.

Et il voudroit bien en informer Philippe, pour que ce Roi pût à peu près juger, si le danger est si pressant pour renouer, quelque prix qu'il en coûte, une treve, que votre Ordre a déja si courageusement rompue.

LE TEMPLIER.

Quel Patriarche! — Je le vois bien. Ce cher brave homme ne veut pas m'employer pour un message ordinaire. Il me veut — pour Espion. — Dis à ton Patriarche, bon Frere, qu'autant que tu m'a pu sonder, ce n'est pas là mon emploi, — que je dois me regarder encore comme captif, & que le seul emploi du Templier est de combattre, & non pas de trahir son ennemi.

BONAFIDES.

Je l'ai bien pensé! — Aussi n'oserois-je pas en blâmer Monsieur. — Mais vous ignorez encore le plus intéressant. — Le Patriarche a depuis peu découvert, le nom & la place d'un fort situé sur le

mont Libanon, dans lequel ſont renfermés les immenſes tréſors, où le Pere prudent de Saladin puiſe, pour fournir à tous les frais de la guerre. De temps en temps Saladin ſe rend à ce fort par des chemins déſerts, à peine accompagné. — Vous m'entendez?

LE TEMPLIER.

Non, jamais!

BONAFIDES.

Quoi de plus facile que d'aller là ſurprendre Saladin? & d'un coup de poignard?... Vous frémiſſez? — Oh déja quelques pieux Maronites ſe ſont offerts, pourvu qu'un brave homme voulût les conduire.

LE TEMPLIER.

Et le Patriarche m'auroit encore choiſi pour être ce brave homme-là?

BONAFIDES.

Il croit que de Ptolemaïs, il ſeroit très-facile au Roi Philippe de vous prêter la main.

LE TEMPLIER.

A moi? à moi, Frere? Vous ne m'avez donc pas entendu? Vous ne venez donc pas d'entendre ce que je dois à Saladin?

BONAFIDES.

Je l'ai bien entendu.

LE TEMPLIER.

Et cependant,....

BONAFIDES.

Oui — dit le Patriarche — tout cela est fort bien : mais Dieu & l'Ordre....

LE TEMPLIER.

Ne changent rien, ne m'ordonnent pas le crime.

BONAFIDES.

Non, sans doute ! — Mais--dit le Patriarche--ce meurtre qui est un crime aux yeux des hommes, n'est pas un crime devant Dieu.

LE TEMPLIER.

Je dois ma vie à Saladin, & je lui ravirois la sienne !

BONAFIDES.

Dieu ! — Saladin cependant — dit le Patriarche — restant toujours ennemi de la Chrétienté, ne peut acquérir aucun droit d'être votre ami.

LE TEMPLIER.

Et parce qu'il ne seroit pas mon ami, je serois un monstre, un monstre d'ingratitude ?

BONAFIDES.

Oui, vous avez raison — à la vérité — le Patriarche l'assure — l'on est déchargé de la reconnoissance devant Dieu & devant les hommes envers qui ne nous a pas rendu service seulement pour nous-mêmes — & comme on a publié — dit le Patriarche — que Saladin ne vous a fait grace, que pour avoir cru appercevoir en vous quelque ressemblance de son Frere....

LE TEMPLIER.

Le Patriarche sait encore cela; & cependant il n'ose ?.... S'il étoit vrai! Ah Saladin! — La Nature auroit empreint sur mon front un des traits de ton Frere, & rien n'y répondroit dans mon ame? Ce qui dans mon ame répond à ces traits, je pourrois l'effacer pour plaire à un Patriarche? — Nature, tu ne mens pas ainsi! Dieu ne se contredit point ainsi dans ses ouvrages! — Retirez-vous, mon Frere! — n'excitez pas ma juste fureur! — Allez, allez.

LE TEMPLIER.

Je vous laisse, & m'en retourne bien plus con-

tent que je ne ſuis venu. Pardonnez-moi, Monſieur. Nous autres gens du Couvent, nous devons obéir à nos Supérieurs.

SCENE VI.

LE TEMPLIER. DAYA, *qui pendant quelques minutes, l'a déja obſervé de loin, s'avance vers lui.*

DAYA.

Ce Frere-Moine, à ce qu'il me paroît, ne l'a pas laiſſé de trop douce humeur. — Mais n'importe, il faut que je m'acquitte de ma commiſſion.

LE TEMPLIER.

A merveille! Le proverbe eſt-il faux? Le Moine & la femme, la femme & le Moine, ſont les deux griffes de Lucifer. Le voilà qu'il me rejette de l'une dans l'autre.

DAYA.

Que vois-je? C'eſt vous, noble Chevalier? Le Ciel en ſoit loué! loué à jamais! Où étiez-vous donc depuis ſi long temps? — Vous n'étiez pas malade?

LE TEMPLIER.

Non.

DAYA.

Toujours en ſanté?

LE TEMPLIER.

Oui.

DAYA.

Nous étions bien inquiétes.

LE TEMPLIER.

Vraiment?

DAYA.

Vous avez certainement fait un voyage?

LE TEMPLIER.

Vous l'avez deviné.

DAYA.

Et vous êtes arrivé aujourd'hui?

LE TEMPLIER.

Hier.

DAYA.

Le Pere de Reka vient auſſi d'arriver. A préſent du moins Reka oſe eſpérer....

LE TEMPLIER.

Quoi?

DAYA.

DAYA.

Ce qu'elle vous a fait demander tant de fois. Son Pere viendra bientôt lui-même vous en conjurer. Il arrive de Babylone, avec vingt chameaux chargés de tous les fruits, de tous les trésors des Indes, des Perses, de la Syrie & même de Sina.

LE TEMPLIER.

Je n'achete rien.

DAYA.

Son peuple l'honore comme un Prince. Cependant ils l'appellent Nathan le Sage, & non le Riche, ce qui souvent m'étonne.

LE TEMPLIER.

Riche & Sage est peut-être la même chose pour son peuple.

DAYA.

Il faudroit plutôt le nommer le bon Nathan. Si vous saviez comme il est bon! Dès qu'il a su que Reka vous devoit la vie, que n'auroit-il pas fait pour vous, que n'auroit-il pas donné?

LE TEMPLIER.

Ha, ha!

DAYA.

Essayez, venez, voyez!

LE TEMPLIER.

Et quoi voir ? comme un inſtant eſt vîte écoulé ?

DAYA.

S'il n'étoit pas ſi bon, aurois-je demeuré ſi long-temps chez lui ? croyez-vous donc que j'ignore tout le prix d'être Chrétienne ? On ne m'avoit pas prédit non plus dans mon enfance, que je ne ſuivrois mon époux dans la Terre Sainte, que pour y élever une Juive. Mon cher époux étoit noble *Cavalier* dans l'armée de l'Empereur Fréderic......

LE TEMPLIER.

Suiſſe de nation, qui a eu l'honneur & la grace d'avoir pour tombeau la même riviere que Sa Majeſté Impériale. — Femme, combien de fois me l'avez-vous déja raconté ? Vous ne ceſſerez donc jamais de me perſécuter ?

DAYA.

De vous perſécuter, grand Dieu !

LE TEMPLIER.

Oui, oui, perſécuter. Je ne veux plus jamais vous voir, ni vous entendre. Je ne puis ſouffrir que vous rappelliez toujours à ma mémoire une

action que j'ai faite sans y penser, qui devient une enigme pour moi, dès que je veux m'en souvenir. Je ne voudrois pas m'en repentir! Un pareil événement peut arriver encore. Si je n'agis pas aussi rapidement, si d'abord je m'informe, — si je laisse brûler ce qui brûle, vous en serez cause.

DAYA.

Grand Dieu!

LE TEMPLIER.

Dès aujourd'hui du moins, faites-moi le plaisir, de ne me connoître plus. Je vous en prie. N'allez pas m'amener le Pere. Un Juif est toujours Juif. Moi, je suis un lourd Souabe. L'image de la jeune fille est depuis long-temps effacée de mon cœur, si jamais elle y fut empreinte.

DAYA.

Mais votre image ne s'est point effacée du sien.

LE TEMPLIER.

Et à quoi bon? Que fera là mon image?

DAYA.

Que sait-on? Les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils paroissent.

LE TEMPLIER.

Mais rarement quelque chose de mieux.

(Il va pour sortir.)

DAYA.

Attendez donc ! Où courez-vous ?

LE TEMPLIER.

Femme, Femme ! Ne me rends pas odieux ces palmiers, sous lesquels j'ai tant de plaisir à me promener.

DAYA *seule.*

Va-t-en, va, ours allemand. — Et cependant il ne faut pas perdre la trace de cet animal sauvage.

(Daya suit de loin le Templier.)





ACTE II.

Le Palais du Sultan.

SCENE PREMIERE.

SALADIN & SITTAH *jouant aux échecs.*

SITTAH.

Ou es-tu Saladin ? Comment joues-tu donc aujourd'hui, mon frere ?

SALADIN.

Je croyois bien jouer cependant.

SITTAH.

Pour moi. —Et à peine joues-tu bien pour moi. Non, recommence.

SALADIN.

Pourquoi ?

SITTAH.

Le cavalier ſeroit découvert.

SALADIN.

Cela eſt vrai. Comme cela!

SITTAH.

J'ai joué.

SALADIN.

Eh bien, échec!

SITTAH.

Cela ne t'avance guere : je me garde, & tu es, comme tu étois.

SALADIN.

Je vois bien, que je ne ſortirai pas de cette preſſe ſans un ſacrifice. Tu n'as qu'à prendre le cavalier.

SITTAH.

Je n'en veux pas.

SALADIN.

Ce n'eſt point une grace; car il t'importe plus d'occuper cette place, que de prendre mon cavalier.

SITTAH.

Cela ſe peut.

SALADIN.

Qui compte ſeul, compte ſouvent deux fois.

Vois-tu. Je parie que tu ne t'attendois pas à cela?

SITTAH.

Non vraiment. Pouvois-je m'attendre que tu feroit las de ta reine?

SALADIN.

Moi, de ma reine?

SITTAH.

Je ne gagnerai donc aujourd'hui que mes mille Dinares, & pas un Nazerin de plus.

SALADIN.

Comment donc cela?

SITTAH.

Tu le demandes? Parce que je vois que tu veux absolument perdre. — Mais je n'y trouve pas mon compte. Car outre que ce jeu n'est pas trop amusant en le jouant ainsi; je gagnerai moins que si j'avois perdu. Te souviens-tu, de m'avoir toujours donné le double de la mise, pour me consoler de la perte de la partie?

SALADIN.

Ha, ha, petite sœur, il me semble que tu ne perdois pas sans dessein!

SITTAH.

Il est du moins très-possible que ta libéralité

ſoit cauſe, que je n'ai jamais appris à mieux jouer.

SALADIN.

Nous ne finiſſons pas : allons, à toi.

SITTAH.

Tu reſtes donc comme te voilà ? Eh bien, échec ! & encore échec !

SALADIN.

Je n'avois réellement pas vu ce double échec, qui m'enleve en même temps ma reine.

SITTAH.

Pouvois-tu l'empêcher ? Recommençons.

SALADIN.

Non, non, tu n'as qu'à prendre la reine. Je n'ai preſque jamais été heureux avec elle aux échecs.

SITTAH.

Seulement aux échecs ?

SALADIN.

Prends-la donc ! -- Ce malheur n'eſt pas grand. Comme cela, tout eſt gardé.

SITTAH.

Mon frere m'a trop bien appris, ce qu'on doit aux Reines. Je n'y toucherai pas.

SALADIN.

Prends-la, ne la prends pas; à ton choix. Je n'en ai plus.

SITTAH.

Pourquoi la prendre? Echec! Echec!

SALADIN.

Allez.

SITTAH.

Echec! — échec! — & échec.

SALADIN.

Et matte!

SITTAH.

Pas tout-à-fait. Tu peux te garder par le cavalier; & d'une autre maniere encore.

SALADIN.

Allons — Tu as gagné : & Al-Hafi payera. Qu'on l'avertiſſe ſur le champ. — Tu n'avois pas tort, Sittah, je n'étois pas tout entier à mon jeu, j'étois diſtrait. Et pourquoi nous donner toujours ces pions unis, qui ne rappellent rien, ne diſent rien. Ai-je donc joué avec l'Iman? — Mais voilà

comme la perte cherche toujours une excuſe. Ce ne ſont pas ces pions unis, Sittah, qui m'ont fait perdre : c'eſt ton adreſſe, ton regard sûr & prompt.

SITTAH.

Tu n'en cherches pas moins, de cette maniere, à te conſoler de ta perte. Il ſuffit que tu étois diſtrait, & plus que moi.

SALADIN.

Plus que toi? Et quoi donc t'auroit diſtrait?

SITTAH.

Ce n'eſt certainement pas ta diſtraction. — Oh! Saladin, quand jouerons-nous encore auſſi ſouvent qu'autrefois?

SALADIN.

Auſſi maintenant nous en jouons avec plus de plaiſir! --C'eſt que tu voudrois dire que la guerre va recommencer? — Soit! — Ce n'eſt pas moi qui le premier ai tiré l'épée; j'aurois deſiré prolonger la treve; j'aurois bien voulu donner à ma Sittah un brave homme pour époux. Et voilà ce que doit être le frere de Richard; car il eſt frere de Richard.

SITTAH.

Pourvu que tu puiſſes louer ton Richard!

SALADIN.

Et ſi la ſœur de Richard étoit enſuite tombée en partage à notre frere Meleck, quelle heureuſe maiſon ! Elle eût été la premiere, & la plus illuſtre du monde ! — Tu entends, je ne ſuis pas avare de mes éloges, quand il s'agit de me louer. Je me crois digne de mes amis. — Quels grands hommes ſeroient ſortis de cette maiſon !

SITTAH.

Heureux projets ! Ne les ai-je pas toujours regardés comme un beau ſonge? . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

SALADIN.

Et pourquoi, ſans cela, veux-tu dire ſans doute,

exigeroient-ils que vous, Meleck & toi, portassiez le nom de Chrétiens avant d'aimer des Chrétiens comme époux?

SITTAH.

Certainement. Comme si l'on pouvoit attendre seulement des Chrétiens, comme Chrétiens, cet amour que le Créateur alluma dans le cœur de l'homme & de la femme!

SALADIN.

. . . . — Mais cependant tu te trompes. — Les Templiers, & non les Chrétiens, en sont cause: non comme Chrétiens, mais comme Templiers. Ce sont eux seuls qui s'y opposent. Ils ne veulent point absolument donner Acca, que la sœur de Richard apporteroit en dot à notre frere Meleck. Pour que l'avantage du Chevalier ne courre aucun risque, ils contrefont le Moine, le sot Moine. Et pour essayer si à la hâte ils ne pourroient pas faire une attaque heureuse, ils ont à peine attendu la fin de la treve. — Continuez, Messieurs, continuez, je le veux bien. — Si ailleurs seulement tout étoit comme il devroit être.

SITTAH.

Qui te chagrineroit encore? Qui pourroit donc ébranler ta fermeté?

SALADIN.

Ce qui m'a toujours affligé. — Je ſuis allé à Libanon, chez notre Pere. Il ſuccombe preſque ſous les inquiétudes qui l'accablent de tous côtés.

SITTAH.

Pauvre vieillard !

SALADIN.

Il ne peut ſuffire à tout ; & par-tout arrêté, tantôt ici, tantôt là.

SITTAH.

Qui l'arrête ? Qui lui manque ?

SALADIN.

Et quel autre choſe que ce vil métal que je daigne à peine nommer ? Qui me paroît ſuperflu quand je le poſſede, & indiſpenſable quand je ne l'ai pas. — Mais où eſt donc Al-Hafi ? Ne l'eſt-on pas allé chercher ? — O malheureux & maudit argent ! — Bon, je vois Al-Hafi.



SCENE II.

AL-HAFI, SALADIN, SITTAH.

AL-HAFI.

L'ARGENT de l'Egypte est apparemment arrivé? Pourvu qu'il y en ait beaucoup!

SALADIN.

As-tu des nouvelles?

AL-HAFI.

Moi? aucune. Je venois ici en recevoir.

SALADIN.

Paie à Sittah mille dinares. (*Saladin se promene rêveur.*)

AL-HAFI.

Paie, au lieu de reçois! Oh à merveille? A Sittah? — encore à Sittah? Et perdu.... Perdu aux échecs? — Oui, voilà encore la partie!

SITTAH.

Tu ne m'envies pas mon bonheur?

AL-HAFI *examinant le jeu.*

Comment donc? puiſque jamais..... Vous ſavez bien.

SITTAH *à voix baſſe.*

Paix Al-Hafi! paix!

AL-HAFI *regardant toujours le jeu.*

Commencez donc par en jouir.

SITTAH.

Tais-toi donc, Al-Hafi.

AL-HAFI *à Sittah.*

Les blancs étoient les vôtres? Vous donniez échec?

SITTAH *à part.*

Heureuſement, il ne l'entend pas!

AL-HAFI.

C'eſt à lui de jouer?

SITTAH *s'approchant de Al-Hafi.*

Dis donc que tu me paieras mon argent.

AL-HAFI *regardant toujours le jeu.*

Eh bien, oui, vous ſerez payée — comme vous l'avez toujours été.

SITTAH.

Es-tu fol ?

AL-HAFI.

Mais le jeu n'eſt pas fini ! Mais vous n'avez pas perdu, Saladin !

SALADIN *toujours diſtrait.*

Paie, paie !

AL-HAFI.

Paie, paie. Mais voilà votre reine !

SALADIN *toujours rêveur.*

Elle ne compte plus. Elle n'eſt plus du jeu.

SITTAH *bas à Al-Hafi.*

Finis donc, & dis moi d'envoyer à ta caiſſe pour recevoir mon argent.

AL-HAFI.

Comme d'ordinaire, s'entend. — Quand votre reine ne feroit plus du jeu, vous n'êtes pas matte pour cela !

SALADIN *allant tout-à-coup brouiller le jeu.*

Je le ſuis. Je veux l'être.

AL-HAFI.

AL-HAFI.

A la bonne heure! — Le gain reſſemble au jeu! Toujours payé, comme il eſt gagné.

SALADIN *à Sittah.*

Que veut-il dire par-là?

SITTAH *faiſant quelques ſignes d'intelligence à Al-Hafi.*

Tu le connois bien. Il aime à réſiſter, à ſe faire prier. Il eſt peut-être même un peu jaloux. —

SALADIN.

Non de toi? Non pas de ma ſœur? Que veut cela dire, Al-Hafi? Jaloux? toi?

AL-HAFI.

Cela eſt poſſible! — Qui ne le ſeroit pas de ſon intelligence? de ſon bon caractere? Qui ne voudroit pas avoir ſon cœur ſenſible & généreux?

SITTAH.

Cependant, il m'a toujours bien payé, & me paiera de même, aujourd'hui. Laiſſe-le aller, Saladin. — Va-t-en, Al-Hafi, va-t-en, j'enverrai prendre mon argent.

AL-HAFI.

Non, je ne jouerai plus cette comédie. Car tôt ou tard, il faudra bien qu'il le ſache.

SALADIN.

Qui? Et quoi?

SITTAH.

Al-Hafi, eſt-ce-là ta promeſſe? Tiens-tu ainſi parole?

AL-HAFI.

Aurois-je pu ſoupçonner, que cela iroit ſi loin?

SALADIN.

L'on ne me dira donc rien?

SITTAH.

De grace, je t'en conjure, Al-Hafi, ſois diſcret.

SALADIN.

Cela me paroît aſſez ſingulier! Que pourroit donc Sittah, ſi émue, demander avec tant d'inſtances d'un Etranger, d'un Derviche, plutôt que de moi, moi ſon frere? — Parle, Derviche.

SITTAH.

Qu'une bagatelle, mon frere, ne t'occupe pas plus qu'elle ne le mérite. Tu ſais que différentes fois je t'ai gagné la même ſomme aux échecs, & comme en ce moment-ci, je n'en ai nullement beſoin, & que d'ailleurs la caiſſe du tréſorier n'eſt pas trop remplie, ces ſommes y ſont

restées. Mais ne t'inquietes pas ! Je n'en ferai grace, ni à toi, mon frere, ni à Al-Hafi, ni à ton trésor.

AL-HAFI.

Si ce n'étoit que cela !

SITTAH.

Il est vrai que depuis quelques mois, j'ai laissé dans la caisse, ce que tu m'as accordé pour mes menus-plaisirs.

AL-HAFI.

Ce n'est pas tout encore.

SALADIN.

Pas encore ? — Parleras-tu, Derviche ?

AL-HAFI.

Depuis que nous attendons cet argent de l'Egypte....

SITTAH *à Saladin*.

Laisse-le donc aller, mon frere.

AL-HAFI.

Non-seulement elle n'a rien reçu....

SALADIN.

Bonne fille ! — Mais elle a fait encore des avances, N'est-ce pas ?

AL-HAFI.

Elle a entretenu toute la Cour ; elle a ſeule fourni à toutes les dépenſes.

SALADIN *l'embraſſant avec tranſport.*

Ha ! c'eſt-là ma ſœur !

SITTAH.

Et pour pouvoir ce que j'ai fait, quel autre que toi, mon frere, m'avoit donné tant de richeſſes ?

AL-HAFI.

Et il vous rendra bientôt auſſi pauvre que lui.

SALADIN.

Moi pauvre ? ſon frere pauvre ? Quand ai-je eu davantage ? Quand ai-je eu moins ? — Un habit, un glaive, un cheval, — & un Dieu ! — Qu'ai-je beſoin de plus ? En pourrai-je manquer jamais ? J'aurois cependant envie de te gronder, Al-Hafi.

SITTAH.

Ne lui en veux pas, mon frere. Si je pouvois de même ſoulager mon Pere dans ſes inquiétudes !

SALADIN.

Hélas ! tu m'enleves tout-à-coup ma joie ! — Ton frere, pour lui-même, ne manque de rien, ne

peut manquer de rien. Mais notre bon Pere manque de beaucoup, & en lui beaucoup nous manque. —Conseillez-moi donc ce que j'ai à faire! --Les secours que j'attends de l'Egypte n'arriveront de long temps peut-être. Qui peut causer ce retard? Dieu le sait! Tout est cependant encore en paix de ce côté-là. — Je consens volontiers à diminuer mes dépenses, pourvu que moi seul, & nul autre individu, ne souffre de mon économie. — Mais cela peut-il nous avancer de beaucoup? Il me faut au moins un cheval, un habit, un glaive. Et je ne puis donner moins à mon Dieu. Il est déja content de si peu; de mon cœur. — J'avois beaucoup compté, Al-Hafi, sur le restant de ta caisse.

AL-HAFI.

Sur le restant de ma caisse? Ne m'auriez-vous pas fait empaler, ou du moins pendre, si vous m'aviez surpris ayant du restant dans ma caisse? Il m'eut été facile de vous tromper!

SALADIN.

Mais que ferons-nous donc? — Ne pouvois-tu pas emprunter d'abord à d'autres, qu'à Sittah?

SITTAH.

Aurois-je voulu qu'on m'enlevât ce droit?

Qu'il m'enlevât mon droit? Je le réclame encore en ce moment. Ma fortune n'est point encore tout-à-fait épuisée.

SALADIN.

Il s'en faut donc peu qu'elle ne le soit?--Allons, Al-Hafi, va sur l'heure prendre des arrangemens. Emprunte à qui tu voudras, & comme tu voudras. Hâtons-nous. Emprunte, promets. — J'en excepte ceux que j'ai enrichis. Emprunter d'eux, seroit redemander. Va trouver les plus avares, ils s'empresseront le plus à te prêter leur or; ils savent bien comme il profite pour eux entre mes mains.

AL-HAFI.

Je n'en connois pas.

SITTAH.

Je me rappelle, Al-Hafi, d'avoir entendu dire que ton ami étoit de retour.

AL-HAFI *embarrassé.*

Ami? Mon ami? Et quel est donc cet ami?

SITTAH.

Ton Juif si vanté.

AL-HAFI.

Un Juif si vanté? Si vanté par moi?

SITTAH.

A qui Dieu, — Je me rappelle très-bien l'expression, dont tu t'es un jour servi en nous parlant de lui, — oui, un Juif, à qui son Dieu a donné en pleine mesure le plus petit & le plus grand de ses biens.

AL-HAFI.

J'ai dit cela? — Et que voulois-je dire par-là?

SITTAH.

La richesse & la sagesse.

AL-HAFI.

J'aurois dit cela d'un Juif? d'un Juif?

SITTAH.

Tu n'aurois pas dit cela de ton Nathan?

AL-HAFI.

Ah, de lui! de Nathan! Oh je ne pensois guere à celui-là. — Vraiment? il est donc enfin revenu? Ha, oui! Ainsi ses affaires ne doivent pas être en si mauvais état. — Cela est vrai. Le peuple l'a nommé le Sage, & aussi le Riche.

SITTAH.

Aujourd'hui plus que jamais, on le nomme le

Riche. Toute la ville ne parle que des trésors & des effets précieux, qu'il apporte avec lui.

AL-HAFI.

Eh bien, si c'est encore le Riche, ce sera encore le Sage.

SITTAH.

Et si tu t'adressois à lui, Al-Hafi? Qu'en penses-tu?

AL-HAFI.

Et à quoi bon? — Pour emprunter? — Oui, vous paroissez le bien connoître. — Il nous prêtera? lui! — Sa sagesse est précisément, de ne prêter à personne.

SITTAH.

Tu m'en as fait autrefois un portrait bien différent.

AL-HAFI.

Il pourra vous donner, tout au plus, des Marchandises à crédit. Mais pour de l'argent? n'y comptez jamais! — Au reste, c'est un Juif comme il en est peu. Il a de l'intelligence; connoît son monde; & joue bien aux échecs. Oui; mais si d'un côté il se distingue fort de sa nation: d'un autre côté, il est pis que le plus Juif. — Croyez-m'en. Ne comptez pas sur ses secours.

— Il donne à la vérité aux pauvres, & leur donne peut-être même comme Saladin. Non d'auſſi conſidérables ſommes, mais d'auſſi grand cœur & avec auſſi peu de faſte. Juif, Chrétien, Parſi, Muſulman, n'importe, tous les pauvres ſont pauvres pour lui.

SITTAH.

Et un tel homme....

SALADIN.

Par quel haſard, n'ai-je donc jamais entendu parler de lui?

SITTAH.

Un tel homme ne prêteroit point à Saladin? à ce généreux Saladin, qui ne demande que pour les autres, & non pour ſoi?

AL-HAFI.

C'eſt-là où vous reconnoîtrez qu'il eſt Juif; Juif comme tous les autres Juifs. — Croyez-m'en donc! -- Il eſt ſi jaloux, ſi envieux de donner, qu'il voudroit recueillir ſeul toutes les bénédictions du pauvre. Et c'eſt même pour avoir toujours à donner qu'il ne prête pas. Sa loi, lui ordonne la charité, & non la complaiſance: voilà pourquoi la charité le rend l'homme du monde le moins complaiſant. Nous ſommes, il eſt vrai, depuis quelque temps un peu brouillés; mais ne penſez

pas cependant, que je ne lui rende point justice. Il est bon pour tout autre chose : pour cela seul, il ne vaut rien. Aussi, vais-je bien vîte frapper à d'autres portes. — Je me rappelle justement un Maure riche & avare.—J'y vais, j'y vais.(*Il sort.*)

SITTAH.

Où cours-tu donc, Al-Hafi ?

SALADIN.

Laisse-le aller.



SCENE III.

SITTAH, SALADIN.

SITTAH.

Ne croiroit-on pas qu'il se hâte de m'échapper ? — Que veut dire cet empressement ? — S'est-il réellement trompé sur Nathan, ou plutôt — voudroit-il nous tromper ?

SALADIN.

Me le demandes-tu, à moi ? Je sais à peine ce dont il s'agit, & pour la premiere fois, j'entends parler de votre Juif, de votre Nathan.

SITTAH.

Seroit-il possible, que Saladin n'eût aucune connoissance d'un homme qui, dit-on, a découvert les tombeaux de Salomon & de David? & de temps en temps, y descend par le pouvoir de quelques paroles mystiques? C'est là même, à ce qu'on assure, qu'il puise ces immenses richesses, qui ne font pas soupçonner une source moins commune.

SALADIN.

Si cet homme tire ses richesses des tombeaux, ce ne sont point certainement les tombeaux de David, ni de Salomon. . . . .

SITTAH.

. . . . — Aussi la source de ses trésors est-elle bien plus inépuisable, bien plus riche que des tombeaux remplis d'or.

SALADIN.

Car il commerce, à ce que je viens d'apprendre.

SITTAH.

On rencontre ses chameaux sur tous les chemins, dans tous les déserts; & tous nos ports sont remplis de ses vaisseaux. Je le sais d'Al-Hafi,

Plein d'enthousiasme, il m'a souvent parlé de la grandeur d'ame & de la générosité, avec laquelle son Nathan employoit, ce qu'il ne regardoit pas trop petit, pour l'acquérir avec tant de prudence & d'ardeur : il ajouta même que son esprit éclairé étoit exempt de préjugés ; & que son cœur, sensible à toutes les belles qualités qu'il rencontroit dans les autres, s'ouvroit à toutes les vertus.

SALADIN.

Et cependant Al-Hafi, en nous parlant de lui, m'a paru froid.

SITTAH.

Non pas froid ; embarrassé. Comme s'il ne vouloit point en mal parler ; mais il craint de lui nuire par ses éloges. — Seroit-ce que vraiment le meilleur Juif seroit toujours Juif? Al-Hafi auroit-il vraiment, de ce côté-là, à rougir de son ami? Que le Juif soit plus ou moins Juif, que nous importe : il nous suffit qu'il soit riche.

SALADIN.

J'espere que ma sœur ne veut pas lui enlever sa fortune de force?

SITTAH.

Que nommes-tu donc la force? Un poignard?

Non, non. De quelle autre force a-t-on besoin avec le foible, que sa foiblesse? — Veux-tu à présent venir avec moi dans mon Haram? Viens entendre une cantatrice que j'ai achetée hier. Je vais mûrir, en attendant, certain projet que j'ai sur ce Nathan. — Viens.

SCENE IV.

Une Place devant la maison de Nathan; du côté des Palmiers.

RÉKA & NATHAN *sortent de leur maison. On voit de loin venir* DAYA.

RÉKA.

Vous avez bien tardé mon Pere. On ne l'y trouvera plus.

NATHAN.

Eh bien, eh bien: quand même ce ne feroit point sous ces palmiers, ce feroit ailleurs du moins. — Mais en ce moment, sois tranquille. — Regarde. N'est-ce pas Daya que j'apperçois?

RÉKA.

Elle l'a certainement perdu de vue.

NATHAN.

Non peut-être.

REKA.

Elle reviendroit plus vîte.

NATHAN.

Je ne crois pas qu'elle nous ait apperçu.

REKA.

Voilà qu'elle nous voit.

NATHAN.

Et double ſes pas. Vois-tu? — Mais ſois donc plus calme, plus calme!

REKA.

Voudriez-vous d'une fille calme en ce moment? ne s'inquiétant nullement à qui elle doit le bienfait de ſa vie? De ſa vie, — qui ne lui eſt ſi chere, que pour l'avoir reçue de vous.

NATHAN.

Je ne te voudrois pas autre que tu n'es. Et, quand même je ſerois sûr, que tout autre choſe germeroit encore dans ton ame.

REKA.

Quoi donc, mon Pere?

NATHAN.

Tu me le demandes, à moi? & avec tant de timidité? Quelques soient les mouvemens secrets qu'il éprouve, ton cœur est la nature & l'innocence. Que cela ne te cause pas l'inquiétude la plus légere ; pour moi, je n'en ai aucune. Mais promets moi, si ton cœur s'explique plus clairement, de ne me cacher aucun de tes desirs.

REKA.

La possibilité seule de vouloir vous cacher mon cœur, me fait trembler.

NATHAN.

N'en parlons plus; n'en reparlons jamais.--Mais voici Daya. — Eh bien, Daya?

DAYA.

Il se promene encore sous les palmiers; & sortira toute à l'heure par ici, derriere le mur. — Tenez, le voilà!

REKA.

Ah! Il ne sait plus où il veut aller! s'il doit remonter ou descendre? s'il doit prendre sur la droite? ou tourner à gauche?

DAYA.

Non, non; il ſera encore pluſieurs tours du Cloître; & enſuite il faut qu'il paſſe par ici. Je le parie.

REKA.

Oui! oui! — Lui as-tu déja parlé? Et comment eſt-il aujourd'hui?

DAYA.

Comme toujours.

NATHAN.

Faites enſorte qu'il ne vous apperçoive pas ici. Reculez-vous davantage. Vous ferez mieux de rentrer tout-à-fait!

REKA.

Que je le voie une fois encore! — Ah! la haie qui me le dérobe.

DAYA.

Venez! venez! Nathan a raiſon. S'il vous apperçevoit, il s'en retourneroit peut-être ſur le champ.

REKA.

Ah! la haie!

NATHAN.

Et s'il en ſort tout-à-coup, il vous verra. Rentrez donc.

DAYA.

DAYA.

Venez, venez, je sais une fenêtre, d'où nous les verrons tous deux.

REKA.

Oui? (*Daya & Reka sortent.*)

SCENE V.

NATHAN, *& bientôt après* LE TEMPLIER.

NATHAN.

JE crains presque d'aborder cet homme bizarre, original. Sa vertu austere m'étonne, malgré moi. Un homme embarasser ainsi un homme! — Le voilà! — Déja homme fait? Et si jeune! J'aime assez ce regard sensible & fier! cette démarche assurée! — Le noyau seul est amer; le fruit ne l'est pas. — Mais où donc ai-je vu un homme qui lui ressemble? — Pardonnez, noble Européen....

LE TEMPLIER.

Quoi?

NATHAN.

Permettez....

LE TEMPLIER.

Quoi, Juif? Quoi?

NATHAN.

Que j'ose vous aborder.

LE TEMPLIER.

Puis-je l'empêcher? Mais soyez bref.

NATHAN.

Attendez, & ne passez point, avec tant d'orgueil & de mépris, devant un homme, qui vous est attaché pour toujours.

LE TEMPLIER.

Pourquoi donc? — Ah! je l'ai presque deviné. Vous êtes....

NATHAN.

Je m'appelle Nathan; je suis Pere de la jeune fille que votre générosité a sauvée du feu; & je viens....

LE TEMPLIER.

Pour remercier? — Ne vous mettez pas en dépense. Je n'ai déja que trop entendu de remerciemens pour cette bagatelle. — Vous, par exemple, vous ne me devez rien, rien absolument. Savois-je alors que cette jeune personne étoit votre fille?

C'eſt le devoir des Templiers de voler au ſecours de l'infortuné, quel qu'il ſoit. D'ailleurs en ce moment j'étois opprimé du poids de ma vie. Avec plaiſir, avec grand plaiſir, j'ai ſaiſi l'occaſion de l'expoſer pour la vie d'un autre, d'un autre. — Ne fut-ce que pour la vie d'une Juive.

NATHAN.

Magnanime! magnanime & atroce! — On peut expliquer cela cependant: car, je le vois, la modeſte magnanimité ſe cache ſous l'atrocité pour échapper à l'admiration. — Mais ſi elle mépriſe ainſi l'hommage de l'admiration: quel hommage donc ne mépriſeroit-elle pas? — Chevalier, ſi vous n'étiez étranger & captif, je ne vous interrogerois pas ſi hardiment. Dites, ordonnez; en quoi vous puis-je être utile?

LE TEMPLIER.

Vous? en rien.

NATHAN.

Je ſuis un homme riche.

LE TEMPLIER.

Le Juif le plus riche ne fut jamais à mes yeux le meilleur Juif.

NATHAN.

Ne vous ferviriez-vous cependant de ce qu'il a de meilleur? Pourquoi ne vous ferviriez-vous pas de fes richeffes?

LE TEMPLIER.

Soit, je ne vous refufe pas tout-à-fait. Je pourrois en profiter pour mon manteau. Dès qu'il fera paffé, & que je ne pourrai plus en réunir les lambeaux: j'irai vous demander du drap à crédit, ou de l'argent. — Ne prenez donc pas un air fombre. — Vous n'avez rien à craindre encore. Je n'en fuis pas encore là. Vous voyez qu'il eft encore en affez bon état. De ce côté-là feulement il y a une vilaine tache; il eft brûlé. Et il a gagné cela, quand j'ai porté votre fille à travers le feu.

NATHAN *faififfant un pan de fon manteau, & le regardant.*

Il eft fingulier cependant, que cette vilaine tache, cette brûlure dife plus en faveur de cet homme, que fa propre bouche. Je voudrois baifer cette tache! — Ah pardonnez! — C'étoit malgré moi.

LE TEMPLIER.

Quoi?

NATHAN.

Une larme eft tombée deffus.

LE TEMPLIER.

Il n'y a pas de mal. Il y en eſt tombé plus d'une. (*à part.*) Mais ce Juif commence à me troubler.

NATHAN.

Auriez-vous la généroſité, d'envoyer une ſeule fois votre manteau à ma fille ?

LE TEMPLIER.

Pourquoi faire ?

NATHAN.

Pour coller auſſi ſa bouche ſur cette tache. Car c'eſt vainement, ce me ſemble, qu'elle deſire d'embraſſer vos genoux.

LE TEMPLIER.

Mais, Juif — votre nom eſt Nathan ? — Mais, Nathan — vous placez vos paroles à deſſein — très-heureuſement — Je ſuis embaraſſé. — Vraiment, — j'aurois du....

NATHAN.

Vous diſſimulez en vain. Je vous pénetre encore ! Vous étiez trop ſenſible, trop honnête pour être plus poli. — La jeune fille, tout ſentiment, ſa Gouvernante, empreſſée de ſervir, le Pere trop éloigné.... Vous avez reſpecté ſa ré-

putation. Vous avez fui pour ne pas vaincre. Je vous remercie encore pour ce bienfait.

LE TEMPLIER.

J'avoue que vous ſavez comment les Templiers devroient penſer.

NATHAN.

Les Templiers ſeulement, *devroient* penſer, & ſimplement parce que les loix de l'Ordre l'ordonnent? Je ſais comment les hommes, les bons hommes penſent; je ſais que tout pays produit de bons hommes.

LE TEMPLIER.

Avec quelque différence, vous en conviendrez?

NATHAN.

Oui, pour la couleur, l'habit & la figure.

LE TEMPLIER.

Et tel pays en produit plus que tel autre.

NATHAN.

Cette différence n'eſt pas importante. Le grand homme a par-tout beſoin de beaucoup de terrein. Pluſieurs grands arbres plantés dans un petit eſpace, s'empêchent de s'étendre, & ſe briſent les uns les autres. De médiocres gens,

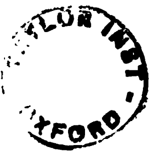
tels que nous, ſe trouvent par-tout, en quantité. Mais il ne faut pas que l'un s'eſtime plus que l'autre. Un nœud n'eſt qu'un nœud, & la petite branche qui s'éleve ſur le front d'un arbre, ne doit pas s'imaginer qu'elle ſeule n'eſt point ſortie du ſein de terre.

LE TEMPLIER.

Très-ſagement parlé ! — Mais connoiſſez-vous bien ce peuple, qui le premier a fait métier de mépriſer les autres Peuples ? Savez-vous quel Peuple s'eſt, le premier, oſé dire le Peuple élu ? Quand je ne haïrois pas ce Peuple, penſez-vous qu'on puiſſe s'empêcher de le mépriſer à cauſe de ſon orgueil ? De ſon orgueil, qu'il a fait paſſer dans le cœur du Chrétien & du Muſulman, que ſon Dieu ſeul eſt le vrai Dieu. -- Vous êtes étonné que moi, Chrétien & Templier, je vous parle ainſi ? La pieuſe fureur d'adorer le meilleur des Dieux, & de forcer les Nations ſaccagées, de reconnoître ce meilleur Dieu comme le meilleur des Dieux, a-t-elle jamais été aſſouvie de plus de ſang qu'ici, qu'à préſent ? Si les yeux ne s'ouvrent pas, ſi l'on ne veut pas voir, ſoit aveugle qui voudra ! — Oubliez ce que je vous ai dit, & laiſſez-moi. (*Il veut ſortir.*)

NATHAN.

Ah ! vous ne ſavez pas comme je vais m'at-



tacher à vous à présent.—Venez, il faut que nous soyions amis. —Méprisez mon Peuple, soit : ni l'un ni l'autre, nous n'avons pas choisi notre Peuple. Sommes-nous notre Peuple ? Que veut dire Peuple ? Le Chrétien & le Juif sont-ils Chrétiens & Juifs avant d'être hommes ? Ah, si en vous, j'en avois encore trouvé un, qui se contentât du nom d'homme !

LE TEMPLIER.

Oui, par le Tout-Puissant, vous l'avez trouvé, Nathan, vous l'avez trouvé ! —Votre main ! — Je rougis d'avoir pu un instant vous méconnoître.

NATHAN.

Et moi j'en suis fier. Ce sont les hommes vulgaires qu'on méconnoît rarement.

LE TEMPLIER.

Et ce qui est rare ; on l'oublie difficilement. — Oui, Nathan, il faut — il faut absolument que nous soyions amis.

NATHAN.

Nous le sommes déja. Que ma Reka sera contente ! — Et quel heureux avenir s'offre à mes regards ! — Ah, quand vous la connoîtrez !

LE TEMPLIER.

Je brûle de la connoître. Qui ſort donc ſi précipitamment de chez-vous? N'eſt-ce pas ſa Daya?

NATHAN.

Mais oui. Et ſi effrayée!

LE TEMPLIER.

Il n'eſt rien arrivé, du moins à notre Reka?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DAYA.

DAYA.

NATHAN! Nathan!

NATHAN.

Eh bien?

DAYA.

Pardonnez, noble Chevalier, ſi je vous interromps.

NATHAN.

Eh bien? Qu'eſt-ce?

LE TEMPLIER.

Qu'eſt-ce?

DAYA.

Le Sultan a envoyé. Le Sultan veut vous parler. Dieu, le Sultan !

NATHAN.

Le Sultan me veut parler ? à moi ? C'eſt qu'il deſire ſans doute voir ce que j'apporte de nouveau. Réponds ſeulement que je n'ai encore déballé rien, ou peu de choſe.

DAYA.

Non, non; il ne veut rien voir que vous; vous en perſonne, & ſur l'heure; le plutôt poſſible.

NATHAN.

J'irai. Va-t-en, va, rentre.

DAYA.

Ne le prenez pas mal, noble Chevalier.—Dieu ! nous ſommes ſi inquiets, de ce que veut le Sultan.

NATHAN.

Nous allons le ſavoir. Rentrez, Daya, rentrez.



SCENE VII.

NATHAN & LE TEMPLIER.

LE TEMPLIER.

Vous ne le connoiſſez donc pas encore? —Je veux dire perſonnellement.

NATHAN.

Saladin? Non, pas encore. Je n'ai point évité de le connoître; mais jamais je n'ai fait pour cela la moindre démarche. La renommée publioit ſi hautement ſes vertus, que j'ai mieux aimé croire, que de voir. Mais à préſent, — ſi toutefois le bruit public eſt véritable, — en conſervant votre vie....

LE TEMPLIER.

Oui, rien n'eſt plus véritable. *La vie que je vis* eſt ſon bienfait.

NATHAN.

Bienfait qui double, triple mon être. Ceci a tout changé entre lui & moi; m'a tout-à-coup enchaîné à ſon ſervice, par des liens indiſſolubles. Je puis à peine attendre qu'il m'ait expliqué ſes deſirs. Dévoué à ſes intérêts, je ſuis prêt de lui

avouer, que je ſuis tout entier à lui, par rapport à vous.

LE TEMPLIER.

Juſqu'à ce moment, je n'ai point encore pu le remercier moi-même : quoique très-ſouvent je me ſois préſenté ſur ſon paſſage. L'impreſſion que j'ai faite ſur ſon cœur, rapide & vive comme l'éclair, a diſparu de même. Et qui ſait, s'il ſe ſouvient encore de moi. Cependant il faudra qu'il s'en ſouvienne au moins une fois, pour décider mon ſort. Ce n'eſt point aſſez que j'exiſte par ſes ordres, que je vive encore par ſa volonté. Il faut à préſent que je ſache de lui, d'après la volonté de qui j'ai à vivre.

NATHAN.

Raiſon de plus pour ne tarder point davantage. Peut-être pourrois-je ſaiſir une occaſion de lui parler de vous. — Permettez, pardonnez — je vole vers lui. — Quand vous verrons-nous — chez nous ?

LE TEMPLIER.

Quand j'en aurai la permiſſion.

NATHAN.

Quand vous voudrez.

LE TEMPLIER.

Eh bien, aujourd'hui.

NATHAN.

Et votre nom, puis-je le demander?

LE TEMPLIER.

Mon nom étoit — eſt Curd de Stauffen. — Curd!

NATHAN.

De Stauffen? — Stauffen? — Stauffen?

LE TEMPLIER.

Cela vous étonne?

NATHAN.

De Stauffen? — Mais de cette famille, il y en a déja eu pluſieurs....

LE TEMPLIER.

Oh oui! Il y en a déja pluſieurs ici, & pluſieurs y ſont enterrés. Mon oncle même — mon Pere, veux-je dire — Mais pourquoi vos regards s'arrêtent-ils ainſi ſur moi de plus en plus?

NATHAN.

Oh rien! rien! Comment puis-je me laſſer de vous regarder?

LE TEMPLIER.

Voilà pourquoi je me retire le premier. L'œil de l'Obſervateur a ſouvent trouvé plus qu'il ne deſiroit trouver. Je crains ce regard, Nathan. Que le temps ſeul, & non la curioſité, forme notre connoiſſance. (*Il ſort.*)

NATHAN *le ſuivant des yeux avec étonnement.*

« L'œil de l'Obſervateur a ſouvent trouvé plus » qu'il ne deſiroit trouver. » — A-t-il donc lu dans mon cœur?--Oui, oui, cela pourroit bien m'arriver à moi-même. — Quoi, non-ſeulement la taille de Wolf, la démarche de Wolf: encore ſa voix. Wolf portoit ainſi ſon glaive ſous ſon bras. Il paſſoit ainſi la main ſur ſes ſourcils, comme pour cacher le feu de ſes regards. --Comme un mot, un ſonr appelle tout-à-coup une impreſſion vive que firent autrefois ſur nous des traits, qui depuis long-temps ſembloient s'être effacés. — De Stauffen! -- c'eſt cela même; Filneck & Stauffen! — J'en ſaurai bientôt d'avantage: oui, bientôt. Allons d'abord chez Saladin. — Mais ne vois-je pas ici Daya l'œil au guet. — Que ne t'approches-tu, Daya.



SCENE VIII.

DAYA, NATHAN.

NATHAN.

Vous êtes toutes les deux, je le parie, fort inquietes : & ce n'est point d'apprendre ce que me veut le Sultan.

DAYA.

L'en blâmez-vous? Vous commenciez déja à lui parler avec plus d'intimité, quand le Courier du Sultan nous a fait quitter la fenêtre.

NATHAN.

Tu peux lui annoncer, que dans un moment, elle doit s'attendre à le voir.

DAYA.

Vrai? vrai?

NATHAN.

Au reste, Daya, je crois pouvoir compter sur toi? Sois sur tes gardes; je t'en prie. Tu n'auras pas à t'en repentir. Ta conscience même y trouvera son avantage. Mais ne dérange pas mes projets. Raconte, & interroge avec discrétion, avec réserve....

DAYA.

Pouvez-vous ſeulement me faire ces obſervations ! — Je rentre. Hâtez-vous auſſi ; car voyez, voici, je crois, un ſecond meſſager du Sultan, Al-Hafi, votre Derviche. (*Elle rentre.*)

SCENE IX.

NATHAN, AL-HAFI.

AL-HAFI.

HA, ha ! Ce n'eſt pas vous que je cherchois.

NATHAN.

Eſt-ce donc ſi preſſé ? Que deſire-t-il donc de moi ?

AL-HAFI.

Qui ?

NATHAN.

Saladin. — J'y vais. Je vous ſuis.

AL-HAFI.

Chez qui ? chez Saladin ?

NATHAN.

N'eſt-ce pas Saladin qui t'envoie ?

AL-HAFI.

AL-HAFI.

Moi? Non. Auroit-il déja envoyé?

NATHAN.

Mais, certainement.

AL-HAFI.

Nous y voilà.

NATHAN.

Que dis-tu?

AL-HAFI.

Que — ce n'eſt pas ma faute; Dieu ſait, que je n'en ſuis pas coupable. — Que n'ai-je pas dit, & même inventé pour détourner le coup!

NATHAN.

Quel coup fatal? Que veux-tu m'apprendre?

AL-HAFI.

Que vous êtes nommé ſon Defterdar. Je vous plains. Mais je n'en ſerai pas témoin. Je pars; je vous ai déja dit où j'allois, & vous n'ignorez pas le chemin. — Si vous avez quelque commiſſion pour ce pays-là, parlez: me voilà prêt à vous être utile. Mais ne me donnez que ce qu'un homme nud peut emporter. Je pars, parlez vîte.

NATHAN.

Penſe donc, Al-Hafi, penſe donc, que je ne ſais rien encore. Que bavardes-tu donc là.

AL-HAFI.

Vous les portez tout de ſuite, les bourſes?

NATHAN.

Les bourſes?

AL-HAFI.

Eh bien, l'argent, que vous devez avancer à Saladin.

NATHAN.

Et ce n'eſt que cela?

AL-HAFI.

Non, je ne le verrai point tous les jours épuiſer votre fortune. Moi, je pourrois voir la diſſipation emprunter, tant emprunter des granges toujours remplies de la charité ſage; que même les pauvres petits animaux qui y ſont nés, n'y pourroient plus vivre! — Vous croyez peut-être que celui qui emploie votre argent, ſuivra auſſi votre conſeil? — Lui, ſuivre un conſeil? — Quand Saladin s'eſt-il laiſſé conſeiller? — Imagineriez-vous, Nathan, ce qui vient de m'arriver avec lui?

NATHAN.

Eh bien ?

AL-HAFI.

J'arrive chez lui, au moment où il venoit de jouer aux échecs avec sa sœur. Sittah ne joue pas mal ; & la partie que Saladin croyoit perdue, & qu'il avoit même abandonnée, étoit encore rangée sur la table. Je tourne l'œil de ce côté, & je vois qu'il s'en faut de beaucoup encore, que la partie ne soit perdue.

NATHAN.

Hm ! c'étoit une trouvaille pour toi !

AL-HAFI.

Il n'avoit qu'à placer son roi près du pion. -- Je voudrois pouvoir vous montrer ce coup-là !

NATHAN.

Oh, je m'en rapporte bien à toi.

AL-HAFI.

Car alors sa tour pouvoit agir, & Sittah avoit perdu. — Je veux lui montrer tout cela ; je l'appelle — Imagineriez-vous !.....

NATHAN.

Et il n'est point de ton avis ?

AL-HAFI.

Il ne m'écoute ſeulement pas, & vient renverſer, brouiller tout le jeu.

NATHAN.

Il ſeroit poſſible?

AL-HAFI.

Et il dit : « Je veux être matte! » — Il le veut! Cela s'appelle-t-il jouer?

NATHAN.

Cela s'appelle ſe jouer du jeu.

AL-HAFI.

Et ils ne jouoient pas des oranges.

NATHAN.

L'argent n'eſt rien! mais ne pas t'écouter! & ſur un point ſi eſſentiel encore! Ne pas admirer tes ſublimes connoiſſances! Voilà ce qui crie vengeance; n'eſt-ce pas?

AL-HAFI.

Comme vous prenez cela! — Je ne vous le dis que pour vous montrer à quel homme j'ai affaire. Pour moi, je n'y tiens plus. Voilà ma tournée que j'ai faite chez tous ces Maures ſales,

pour demander qui veut lui prêter de l'argent. Moi, qui jamais n'ai rien demandé pour moi, il faut que j'aille aujourd'hui en emprunter pour d'autres. Emprunter, ne vaut guere mieux que mendier : de même que prêter à usure, c'est voler. Dans mon désert, je n'ai besoin ni de l'un, ni de l'autre. Et je n'aurai pas besoin de le faire pour les autres. Au Gange seul, on trouve encore des hommes. Vous êtes le seul ici digne de vivre dans nos déserts. --Voulez-vous y venir avec moi? Laissez-lui, tout de suite, votre malheureux trésor ; car c'est votre or seul qu'il desire : & vous aurez beau faire, peu à peu il vous l'enlevera. Venez, mettez-vous dès ce moment à l'abri de toute violence. Venez ! venez !

NATHAN.

Il me semble que cette ressource nous restera toujours. Cependant Al-Hafi, j'y réfléchirai. Attends.....

AL-HAFI.

Réfléchir ? On ne réfléchit pas sur cela.

NATHAN.

Attends au moins que j'aie parlé au Sultan, & que je dise adieu.....

AL-HAFI.

Réfléchir, est chercher un prétexte pour ne

point faire. Celui qui, fur le champ, ne peut fe réfoudre à vivre pour lui feul, vivra éternellement l'efclave des autres. — Comme vous voudrez ! — Adieu ! vous êtes libre. Voilà mon chemin, & voici le vôtre.

NATHAN.

Al-Hafi ! Tu commenceras au moins par arranger ta caiffe ?

AL-HAFI.

Bagatelles ! Le comptant de ma caiffe ne mérite pas feulement d'être compté. Et du compte que j'ai à rendre, je donne pour ma caution — vous ou Sittah. Adieu.

NATHAN *le fuivant des yeux.*

Oui, je ferai ta caution ! — Sauvage, bon, généreux — Quel nom lui donner ? — Voilà cependant comme le vrai mendiant, le vrai mendiant feul, eft le vrai Roi ! *(Il fort du côté oppofé.)*





ACTE III.

La Maiſon de Nathan.

SCENE PREMIERE.

REKA, DAYA.

REKA.

RACONTE-moi donc, Daya, comment mon Pere diſoit cela? « Que dans un moment je devois » m'attendre à le voir? » Cela veut dire — n'eſt-ce pas? —qu'il doit arriver tout de ſuite? — Mais combien cependant y a-t-il de momens déja paſſés! — Mais faut-il encore penſer au paſſé? — Je ne veux vivre que dans chaque moment à venir. Celui qui doit l'amener, arrivera pourtant.

DAYA.

Oh le maudit courier de Saladin! Car ſans lui, Nathan l'auroit certainement amené.

REKA.

Et quand ce moment ſera venu; quand le plus doux, le plus vif, le plus ardent de mes vœux ſera rempli.... Eh bien, après? — après?

DAYA.

Quoi après? Oh après, je l'efpere, le plus ardent de mes defirs fera auffi rempli.

REKA.

Quoi donc le remplacera dans ce cœur trop fenfible, qui déja, fans un defir plus fort que tous les autres defirs, auroit oublié à palpiter? --Rien? Ah, je frémis!....

DAYA.

Mes defirs, les vœux que j'ai formés, rempliront alors le vuide de ton cœur. Oui, mes defirs, mes vœux de te favoir en Europe; de te favoir entre des mains dignes de toi.

REKA.

Erreur! — Ton defir, par cela même qui l'a fait naître dans ton cœur, ne peut jamais être le mien. Ta patrie t'attire, & la mienne, Daya, la mienne ne me retiendroit pas? Une image des tiens, dont ton ame a confervé le fouvenir, feroit-elle plus féduifante, plus douce, que tous ceux que je vois, que j'entends, qui m'environnent, que tous les miens, enfin?

DAYA.

Tu as beau réfifter! Les chemins du Ciel font les chemins du Ciel. Et fi, par celui-là même,

qui t'a ſauvée du feu, le vrai Dieu, ſon Dieu, pour lequel il combat, vouloit te conduire dans le pays pour lequel tu es née !

REKA.

Daya ! Que dis-tu-là encore, chere Daya ! Tu-as, ſur ma foi, des idées ſingulieres. « Son, » ſon Dieu ! pour lequel il combat ! » A qui Dieu appartient-il en particulier ? Quel eſt ce Dieu qui appartient particulierement à un homme ? Et qui a beſoin de nos ſecours pour ſa défenſe ? --- Et comment fait-on pour quel pied de terre on eſt né, ſi ce n'eſt pas pour celui ſur lequel on eſt né ? — Si mon Pere t'entendoit ainſi parler ! -- Que t'a-t-il donc fait pour ne me préſenter jamais le bonheur que loin, ſi loin de lui ? Que t'a-t-il donc fait, pour aimer à mêlanger les herbes ſtériles, ou les fleurs de ton pays, avec la ſemence pure, de la raiſon qu'il a fait germer dans mon ame ? — Mon Pere, chere Daya, ne veut point de tes fleurs bigarrées ! -- Et quand elle en ſeroit parée, je ſens que ta Reka, affoiblie & deſſéchée, ne pourroit ſupporter leurs *parfums aigres*, dont elle ſeroit enivrée. Ta tête, Daya, y eſt plus accoutumée. Ce n'eſt pas que je blâme des nerfs moins ſenſibles ; mais cela me fait mal à moi, je le ſens. Et combien peu s'en eſt-il déja fallu que ton Ange

ne m'ait tourné la tête ? Quand je vois mon Pere, je rougis encore de cette ſimplicité.

DAYA.

Simplicité ! -- Comme ſi l'on n'avoit de l'eſprit que dans ce pays-ci ! Simplicité ! Simplicité ! Si j'oſois ſeulement parler !

REKA.

Tu n'oſes pas ? quand n'ai-je pas été toute attention, toutes les fois qu'il t'a plu m'entretenir des héros de ta croyance ? N'ai-je pas toujours donné des louanges à leurs actions ; & des larmes à leurs ſouffrances ? Ce qui m'a paru en eux le plus héroïque, n'eſt pas, il eſt vrai, leur croyance. Mais la leçon qui m'enſeigne que notre amour pour Dieu, ne dépend nullement de nos penſées ſur Dieu, en devenoit alors pour moi plus douce encore, plus conſolante. — Et mon Pere, chere Daya, nous l'a ſouvent répeté ; pourquoi donc, toi, chere Daya, qui ſi ſouvent en as reconnu la vérité, veux-tu détruire en ſecret ce que tu as élevé avec lui ? --- Mais en ce moment que nous attendons notre ami, ces diſcours ne ſont gueres utiles. Ils le ſont pour moi cependant. Car ils m'importe tant de ſavoir ſi lui auſſi..... Paix ! Daya ! ---Ne s'approche-t-on pas de notre porte ? Si c'étoit lui ! Ecoute !

SCENE II.

La porte s'ouvre, & l'on entend dire en dehors : Entrez par-là !

LE TEMPLIER, REKA, DAYA.

REKA *émue, se calme, & veut se précipiter aux genoux du Templier.*

C'EST lui ! — Ah mon bienfaiteur !

LE TEMPLIER.

C'est pour éviter cela que j'ai tardé si long-temps à venir : & cependant....

REKA.

Je ne veux qu'une fois encore, aux pieds de cet homme fier, rendre graces à Dieu ; & non à l'homme. Cet homme ne veut point de mes remercimens ; il en veut aussi peu, que la pompe si en mouvement pour éteindre les flammes. On la mene au feu, on l'en retire, sans mérite pour elle. Et de même, cet homme n'a été que poussé dans les flammes ; le hasard m'a fait tomber entre ses bras ; je m'attachai là comme une étincelle à son manteau, quand un coup du hasard

nous rejetta tous les deux hors du feu. --- Faut-il donc tant de remercimens pour cela ? — Le vin, en Europe, fait des actions bien plus extraordinaires. — C'eſt le devoir des Templiers d'agir ainſi. Un peu plus inſtruits que leurs chiens, ils plongent dans les flammes, comme dans les flots.

LE TEMPLIER *qui a toujours regardé Reka, plein de trouble & d'étonnement.*

O Daya, Daya ! Si dans quelques momens de triſteſſe & d'amertume, je t'ai mal accueillie, pourquoi lui rapporter chaque ſottiſe, échappée à mon ennui ? C'eſt une vengeance trop ſenſible, Daya ! cependant ſi dès ce moment, tu voulois plaider auprès d'elle mes intérêts....

DAYA.

Je ne crois pas, noble Chevalier, vous avoir fait grand tort, par ces petits traits lancés contre ſon cœur.

REKA.

Vous aviez des chagrins ? & vous en avez été plus avare que de votre vie ?

LE TEMPLIER.

Bonne enfant ! aimable enfant ! — mon oreille & mon œil partagent tout mon être ! — Ce n'eſt point là celle, non, ce n'eſt point la jeune fille,

que j'ai ſauvée du feu. --- Qui l'auroit connue, & ne l'eut pas ſauvée ? Qui auroit attendu que je vinſſe ? — Oui, — il eſt vrai, --- la frayeur --- change les traits. (*Pauſe, pendant laquelle ſon ame ſe perd dans les regards de Reka.*)

REKA.

Mais moi, je vous trouve encore le même. (*Pauſe, elle regarde le Templier.*) Eh bien, Chevalier, dites-nous donc où vous étiez allé depuis ſi long-temps ? — Je devrois preſque vous demander où vous êtes en ce moment ?

LE TEMPLIER.

Je ſuis --- où peut-être je ne devrois pas être. ---

REKA.

Et où étiez-vous ? — Ne ſeroit-ce point auſſi où vous n'auriez peut-être jamais dû être ? Cela n'eſt pas bien.

LE TEMPLIER.

J'étois à.... à.... Comment nommez-vous cette montagne ?.... à Sinaï.

REKA.

A Sinaï ? — J'en ſuis bien aiſe ! Je ſaurai du moins à préſent, s'il eſt vrai....

LE TEMPLIER.

Quoi? Quoi? Si l'on y voit encore l'endroit, où Moïſe a paru devant Dieu, quand....

REKA.

Ce n'eſt pas cela. Car par-tout où il étoit, il étoit devant Dieu. Et j'en ſais aſſez. — Je voudrois ſavoir de vous, s'il eſt vrai que --l'on fatigue plus à deſcendre cette montagne qu'à la monter? — Car, tenez, juſqu'à ce jour toutes les fois que j'ai deſcendu les montagnes, j'ai préciſément éprouvé le contraire. — Eh bien? vous détournez vos regards loin de moi? ne voulez-vous pas me voir?

LE TEMPLIER.

C'eſt que je voudrois vous entendre.

REKA.

Vous voulez peut-être ne point me laiſſer appercevoir, que vous ſouriez de ma ſimplicité? Vous ſouriez peut-être, de ce que je n'ai aucune autre queſtion à vous faire ſur cette montagne fameuſe, la plus ſainte de toutes les montagnes? N'eſt-il pas vrai?

LE TEMPLIER.

Il faut donc que je regarde encore vos yeux?

— Vous les baiſſez à présent? Vous voulez cacher votre ſourire? Vous ſouriez, de ce que je cherche à lire dans des regards quelquefois trompeurs, ce que j'entends ſi clairement, ce que très-diſtinctement vous me dites — vous me cachez? — Ah Reka! Reka. — Qu'il me l'a bien dit: « Quand vous la connoîtrez! »

REKA.

Qui a dit cela? — De qui vous l'a-t-on dit?

LE TEMPLIER.

De vous. « Quand vous la connoîtrez! » m'a dit votre Pere.

DAYA.

Et moi donc ne l'ai-je pas dit auſſi? Ne l'ai-je pas dit auſſi, moi?

LE TEMPLIER.

Mais où eſt-il donc? où eſt donc votre Pere? Eſt-il encore chez le Sultan?

REKA.

Sans doute.

LE TEMPLIER.

Il y eſt encore? — O quelle mémoire j'ai! Non, non, il n'y doit plus être. — Il m'attendra

là-bas près du Cloître; j'en ſuis sûr. Nous en ſommes convenus, ce me ſemble. Permettez. J'y vais, je vais le chercher.

DAYA.

C'eſt mon affaire, à moi, noble Chevalier. Reſtez ici, je vous l'amenerai ſur le champ.

LE TEMPLIER.

Non pas, non ! Non pas ! C'eſt moi qu'il attend, & non pas vous. D'ailleurs il pourroit bien — Que ſait-on ? — Il pourroit bien — Vous ne connoiſſez pas le Sultan — il pourroit ſe trouver embarraſſé peut-être. — Croyez-moi, il y a du danger ſi je ne m'éloigne.

DAYA.

Du danger ? Quel danger ?

LE TEMPLIER.

Craignez pour moi, pour vous, pour lui, ſi je ne ſors promptement, très-promptement.

(*Il ſort.*)



SCENE

SCENE III.

DAYA, REKA.

REKA.

QU'EST-CE donc, Daya? — Sortir si vîte? — Qu'a-t-il? Qui le trouble? Qui l'a chassé?

DAYA.

Laissez, laissez. Ce n'est point là, je pense, un mauvais signe.

REKA.

Un signe? qui annonceroit?...

DAYA.

Qu'il se passe quelque chose au fond de son cœur. Ce feu s'allume en secret, & ne doit point encore éclater. Laissez-le maintenant. Votre tour est enfin venu.

REKA.

Je te devine aussi peu que lui.

DAYA.

Vous pourrez bientôt vous venger, de toutes les inquiétudes qu'il vous a causées. Mais aussi n'allez pas être trop sévere.

REKA.

Tu ſais probablement ce que tu veux dire.

DAYA.

Et vous, êtes-vous donc ſi calme ?

REKA.

Je le ſuis, oui, je le ſuis.

DAYA.

Convenez du moins, que vous êtes bien aiſe de ſon trouble ; & qu'à ſon trouble ſeul, vous devez ce calme dont vous jouiſſez.

REKA.

Non, que je ſache. Ce que je pourrois t'avouer, tout au plus, c'eſt que moi, — oui, moi-même, je ſuis étonnée comment un ſi grand orage s'eſt calmé tout-à-coup dans mon cœur. Son plein regard, ſes diſcours....

DAYA.

Vous ont déja raſſaſiée ?

REKA.

Ce n'eſt point cela que je veux dire, non — il s'en faut même de beaucoup —

DAYA.

Le desir avide est seulement calmé.

REKA.

Et bien oui ; si tu le veux ainsi.

DAYA.

Qui le veut ainsi ; ce n'est pas moi.

REKA.

Il me restera toujours cher, toujours plus cher que ma vie ; quand, à son nom seul, mon poulx ému ne s'éleveroit plus, quand même, en pensant à lui, mon cœur serré n'éprouveroit plus de palpitation si vive, si brûlante.... Quel flux de paroles inutiles ! Viens, Daya. Retournons à la fenêtre, qui donne sur les palmiers.

DAYA.

Il me semble cependant, que ces desirs avides ne sont pas tout-à-fait satisfaits.

REKA.

C'est qu'au moins à présent je verrai aussi les palmiers : & non pas lui seul sous les palmiers.

DAYA.

Ce froid subit annonce peut-être une autre fievre.

RECHA.

Je ne ſuis point froide. Que parles-tu de froideur ? Je n'en aime pas moins à voir, ce que je vois avec tranquillité.

SCENE IV.

Une Salle d'audience dans le Palais du Sultan.

SALADIN & SITTAH.

SALADIN *l'œil tourné vers la porte par laquelle il rentre.*

L'ON ſera entrer par ici le Juif, dès qu'il ſera arrivé. Il ne paroît pas ſe preſſer.

SITTAH.

Peut-être n'étoit-il pas chez lui ; & ne ſavoit-on pas même où le trouver.

SALADIN.

Ma ſœur ! ma ſœur !

SITTAH.

On diroit que tu vas livrer bataille.

SALADIN.

Et avec des armes, que je n'appris jamais à manier. Je dois feindre, épouvanter, tendre des pieges, conduire fur des chemins gliffans. Où aurois-je appris tout cela ? De qui l'aurois-je appris ? —Et tous ces artifices, hélas ! pourquoi ? Pourquoi ? — pour arracher d'un Juif un vil métal. De l'argent ! —Tordre un Juif pour en exprimer fes richeffes. Et, je ferois réduit à des rufes fi honteufes, pour me procurer la plus petite des bagatelles !

SITTAH.

Ce qu'on méprife trop, fi petit qu'il foit, tôt ou tard fe venge.

SALADIN.

Cela eft vrai malheureufement. — Si ce Juif étoit cet homme bon & fage, que te peignit autrefois le Derviche ?

SITTAH.

Oh alors ! Qu'avons-nous alors à craindre ! Le piege n'eft tendu qu'au Juif avare, foupçonneux, partant lâche : & point à l'homme fage & bon. L'homme bon eft déja à nous fans aucun piege. Quel plaifir d'entendre un tel homme éluder une queftion embarraffante ; de le voir brifer d'une

main hardie les liens ſubtils, qui ſe doublent pour l'enlacer; ou de ſuivre ſes pas qu'il écarte avec prudence loin des filets. Ce plaiſir-là n'eſt point encore à dédaigner!

SALADIN.

Eh bien, tu as raiſon. Certainement; je m'en réjouis d'avance.

SITTAH.

Rien ne doit donc plus t'embarraſſer. Car ſi ce n'eſt qu'un Juif comme tous les autres Juifs; tu ne rougiras point ſans doute, de paroître à ſes yeux tel qu'il imagine tous les hommes? Celui qu'il trouve déſintéreſſé, vrai, n'eſt pour lui qu'un ſot, un inſenſé.

SALADIN.

Ainſi je dois agir baſſement, pour qu'un homme vil, ne me dédaigne pas en ſon cœur?

SITTAH.

Oui, ſur ma foi! Si tu nommes ainſi, uſer de chaque choſe, de la maniere qui lui convient.

SALADIN.

L'eſprit d'une femme peut-il rien inventer, qu'il ne ſache embellir!

SITTAH.

Embellir?

SALADIN.

Je crains ſeulement que cette arme perfide, ſi ingénieuſement inventée, ne ſe briſe dans ma main groſſiere !---Un pareil plan veut être exécuté, avec toute la ruſe, toute la fineſſe de ſon invention. —Mais n'importe; eſſayons toujours. Je ne ſuis pas fort habile à tromper, & je ne deſire pas l'être.

SITTAH.

N'aie pas en toi trop peu de confiance ! Je te réponds de toi; pourvu que tu veuilles l'entreprendre. — Vous autres hommes, vous voudriez tous nous perſuader, que votre épée ſeule vous a conduit où vous êtes. Oui, le Lion eſt vraiment honteux de chaſſer en la compagnie du Renard : — mais c'eſt du Renard, & non de la ruſe qu'il a honte.

SALADIN.

Et les femmes, comme elles s'efforcent de rabaiſſer l'homme à leur meſure ! --- Allons, va-t-en, ſors. --- Je me crois aſſez bien préparé.

SITTAH.

Tu veux que je me retire ?

SALADIN.

Tu ne veux pas reſter, je l'eſpere ?

SITTAH.

Quand je ne resterois pas — ici pour être vue' — je pourrois du moins là, dans ce cabinet....

SALADIN.

Nous écouter ? Non, ma sœur, si tu veux que je m'en acquitte avec honneur. — Allons, allons, sortez. — J'entends le bruit de ses pas. Il vient ! Sors ; mais ne t'arrêtes pas à la porte ! J'irai m'en assurer. (*Saladin s'assied pendant que Sittah se retire, Nathan arrive par une autre porte.*)



SCENE V.

SALADIN & NATHAN.

SALADIN.

APPROCHE-toi, Juif! —Approche-toi ! —Tout près de moi ! — Sois sans crainte.

NATHAN.

Elle est pour tes ennemis.

SALADIN.

Ton nom est Nathan ?

NATHAN.

Oui.

SALADIN.

Le ſage Nathan ?

NATHAN.

Non.

SALADIN.

Ce n'eſt pas toi ; c'eſt le Peuple qui te nomme ainſi.

NATHAN.

Cela peut être ; le Peuple !

SALADIN.

Tu ne crois pas au moins que je mépriſe la voix du Peuple ? —J'ai deſiré depuis long-temps, connoître l'homme, qu'il a nommé le ſage.

NATHAN.

Et s'il ne l'appelloit ainſi que par raillerie ? Si la ſageſſe n'étoit pour le peuple que la prudence ? & ſi la prudence n'étoit que bien entendre ſes intérêts ?

SALADIN.

Tu veux dire, au moins, ſes vrais intérêts ?

NATHAN.

Alors il eſt vrai, le plus avare ſeroit le plus prudent. Alors, prudent & ſage ſignifieroient une même choſe.

SALADIN.

Ils te nomment le ſage. Tu n'en voulois pas convenir : & je viens de t'entendre toi-même le prouver. — Les vrais intérêts de l'homme, que le Peuple ne connoît point, tu les connois. Tu as du moins cherché à les connoître ; tu as réfléchi ſur ces vrais intérêts : cela ſeul fait déja le ſage.

NATHAN.

Que chacun croit être.

SALADIN.

Voilà aſſez de modeſtie ! Car elle devient fade quand on ne s'attend qu'à de ſimples raiſonnemens. Venons au fait ! (*Se levant bruſquement.*) Mais ſois ſincere, Juif, ſincere !

NATHAN.

Sultan, je te ſervirai de maniere, à mériter toujours la préférence.

SALADIN.

A mériter, dis-tu ? Quoi ?

NATHAN.

Tu auras le meilleur, & tu l'auras au plus juſte prix.

SALADIN.

De quoi donc parles-tu ? Ce ne ſeroit pas de tes marchandiſes ? — Ah ! pour *tracaſſer* le Marchand, cela regarde ma ſœur. (*à part*) Si elle écoute, elle eſt payée de ſa curioſité. (*haut*) Ce n'eſt point au Marchand à qui j'ai affaire.

NATHAN.

Tu voudrois ſavoir, ſans doute, ce que pendant mon voyage j'ai appris & obſervé de tes ennemis, qui vraiment recommencent à ſe montrer ? — Pour ne te rien cacher. . . .

SALADIN.

Ce n'eſt pas là non plus où j'en veux venir. Je ſais déja tout ce qu'il faut ſavoir. — En un mot...

NATHAN.

Ordonne, Sultan.

SALADIN.

Je demande que tu m'inſtruiſe ſur un objet bien différent.--Puiſque tu es ſi ſage : dis-moi donc — quelle croyance, quelle loi t'a paru la meilleure?

NATHAN.

Sultan, je ſuis Juif.

SALADIN.

Et moi Musulman. --De ces deux Religions, une seule peut être vraie. --Un homme tel que toi, ne reste point, où le hasard de la naissance l'a jetté : ou s'il y reste, il reste par principe & par choix. Eh bien, fais-moi donc part de tes connoissances. Que j'apprenne de toi ces raisons, que je n'ai point encore eu le temps d'approfondir. Que je sache — entre nous du moins — quel est ton choix, pour que d'après tes raisons, je fasse aussi mon choix. — Tu es étonné ? Ton œil inquiet cherche ta réponse dans mes regards ? — Il est très-possible, que je sois le premier Sultan, qui ait une idée semblable ; idée qui cependant ne me paroît pas tout-à-fait indigne d'un Sultan. — N'est-il pas vrai ? — Parle donc ! Parle ! — Voudrois-tu quelques instans pour te recueillir? Avec plaisir, je te les donne ; je sors. (*à part*) Nous écouteroit-elle ? Je vais la surprendre ; je veux savoir si j'ai bien commencé. (*haut*) Réfléchis ! vîte, réfléchis. Je ne tarderai pas à revenir. (*Il s'en va par la même porte par laquelle sa sœur est sortie.*)



SCENE VI.

NATHAN *seul.*

HEM ! hem ! — Voilà de l'extraordinaire ! — Où suis-je donc ? — Que demande le Sultan ? — Je ne sais ! — Je m'attends à lui donner de l'argent ; & il veut — de la vérité. De la vérité ! & il la demande — comptant, — comme si la vérité étoit une monnoie ayant cours ! — Oui, elle ressembleroit encore assez à cette ancienne monnoie, dont le poids faisoit la valeur ! Mais elle n'a pas la moindre ressemblance avec la monnoie de nos jours, qui n'a besoin que d'être comptée, & dont l'empreinte seule marque le prix. — Feroit-on entrer la vérité dans la tête, comme on entasse l'or dans une bourse ? Qui donc est ici le Juif ? moi, ou lui ? — Mais — Peut-être ne voudroit-il pas la vérité, *en vérité ?* — Non, le soupçon qu'il puisse abuser de la vérité, est à mes yeux trop vil ! — trop vil ? — Y a-t-il donc rien de trop vil pour les Grands ? — Mais cependant quelle démarche brusque ? On commence du moins par frapper à la porte, quand l'on s'en approche comme ami. — Il faut ici de la prudence ! — Et comment parer ces

coups-là? — Ne vouloir être abſolument que Juif? — Non. — Et ne pas être Juif? — Encore moins. Car ſi je ne voulois pas être Juif, & qu'il me demandât alors: pourquoi pas Turc? — Voilà une heureuſe idée, qui me tirera d'affaire! --- Ce ne ſont pas les enfans ſeuls, que l'on amuſe de contes. — Il vient. Il peut venir!

SCENE VII.

SALADIN, NATHAN.

SALADIN *à part.*

ELLE n'y eſt pas! (*haut*) Je ne reviens pas trop vîte pour toi? Tes réflexions doivent être faites. — Eh bien, parle! Pas une ame ne peut nous entendre.

NATHAN.

Puiſſe le monde entier nous entendre!

SALADIN.

Nathan ſeroit ſi sûr de ſon fait? Voilà ce que je nomme un Sage! Ne jamais cacher la vérité! haſarder tout pour elle! le corps! la vie! ſa fortune & ſon ſang!

NATHAN.

Oui! oui! Quand cela devient néceſſaire & utile.

SALADIN.

Dès ce moment, j'oſe eſpérer porter avec droit le plus beau de mes titres. Le nom de *Bienfaiſant Réformateur du monde.*

NATHAN.

Réformer le monde, en purifiant ſes loix, eſt un beau titre ! Mais avant de t'ouvrir entiérement mon cœur, Sultan, permets, que je te raconte une Hiſtoriette aſſez intéreſſante.

SALADIN.

Pourquoi pas ? J'ai toujours aimé les Hiſtoriettes bien racontées.

NATHAN.

Ah, pour *bien* conter, ce n'eſt point mon affaire.

SALADIN.

Encore ſi orgueilleuſement modeſte ! Allons, raconte, raconte !

NATHAN.

(1) C'eſt une ancienne tradition dans l'Orient,

---

(1) Leſſing a pris cette Hiſtoriette dans Boccace, vol. 1. Giornata 1, nov. 3, qui a pour titre : *Melchiſedech giudeo con una novella di tre anella ceſſa un gran pericolo dal Saladino apparecchiatogli.*

qu'un Pere de famille y possédoit une bague d'une valeur inappréciable, qu'il avoit reçue d'une main chérie. C'étoit un Opale, où brilloient à la fois les plus riches couleurs, ensemble fondues, par mille accidens de lumiere. Cette pierre avoit de grandes vertus ! Il n'est donc point étonnant, que son Possesseur la portât toujours à son doigt; il prit même des moyens sûrs pour la conserver dans sa maison : les voici. Il laissa sa bague au plus aimé de ses fils; avec ordre de la laisser ensuite, à son exemple, à celui de ses fils qu'il chériroit le plus; voulant que toujours le plus chéri, sans égard au droit d'aînesse, par la possession seule de la bague, devint le chef, & le Prince de sa maison. (*Pause.*)

SALADIN.

Continue donc.

NATHAN.

Cette bague, de main en main, vint enfin à un fils, Pere de trois enfans tous les trois également dignes de son amour; & qu'il étoit forcé d'aimer également tous les trois. Il est vrai que, de temps en temps, quand l'un des trois se trouvoit seul avec lui, & que les deux autres ne partageoient point son cœur qui s'épanchoit, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt le troisieme, lui

parut

parut tour-à-tour le plus digne de la bague. — Auſſi ce bon Pere eut-il la pieuſe foibleſſe de la promettre en ſecret à chacun d'eux. Tout alloit fort bien juſques-là. Mais la mort enfin s'approche, & voilà ce bon Pere embarraſſé, triſte. Que va-t-il faire, pour ne point tromper ſi cruellement, deux de ſes enfans, qui comptent ſur ſa parole? — Il cherche en ſecret un Artiſte, lui commande deux autres bagues ſemblables à la premiere, qu'il lui confie pour modele; lui diſant de n'épargner ni argent, ni peine pour les rendre pareilles. L'Artiſte réuſſit, & le Pere même, trompé par leur reſſemblance, ne peut plus diſtinguer la ſienne. Le cœur joyeux, il appelle chacun de ſes fils en particulier, & leur donne ſa bénédiction & ſa bague. — Il meurt. (1) (*Pauſe.*)

SALADIN.

Dépêche-toi donc de finir ton hiſtoire.

NATHAN.

J'ai fini. Car ce qui reſte encore, s'entend de ſoi-même. — Le Pere, à peine mort, chacun de ſes fils arrive avec ſa bague, & ſe prétend le chef de la maiſon. On ſe diſpute, on examine, on appelle un Juge. Le tout en vain; la véritable bague n'étoit point *prouvable.* (*Pauſe. Nathan*

(1) Ici finit Boccace.

& Saladin se regardent en silence.) Et tu m'excuseras, Sultan, si je n'ose prononcer sur des bagues, que le Pere de famille fit faire, dans l'intention qu'on ne les distinguât point.

SALADIN

Seroit-ce là une réponse à ma question? Il y a ici une si grande différence....

NATHAN.

Leurs fondemens sont les mêmes. — Ne sont-elles pas toutes deux fondées sur les traditions? Ecrites ou orales! N'est-ce pas notre confiance en l'Historien, qui fait pour nous la vérité de l'histoire? — En qui a-t-on le plus de confiance? Aux personnes, je crois, qui dès notre enfance, nous ont prouvé leur amour par leur tendre sollicitude, & qui jamais n'ont cherché à nous tromper, que lorsqu'il étoit heureux pour nous d'être trompés? — Veux-tu que j'aie moins de confiance en mes parens, que tu n'en as dans les tiens? Ou te forcerai-je à dire, que tes ancêtres ont été dans l'erreur, parce que les miens n'ont pas toujours pensé comme eux? (*Pause.*) Revenons à nos bagues. Chacun des trois fils jura donc tour-à-tour devant le Juge, tenir sa bague de la main de son Pere. — Ce qui étoit vrai! — Après avoir

reçu mille fois, disoit-il, sa promesse de jouir un jour des prérogatives de la bague. — Ce qui n'étoit pas moins vrai ! — Le Pere, assuroit chacun d'eux, n'avoit pu le tromper. Et plutôt que de soupçonner un si bon Pere de les avoir trompés, chacun ajoutoit, que malgré tout le bien qu'il voudroit croire de ses deux autres freres, il ne pouvoit s'empêcher de les accuser tous deux, d'avoir fait tailler un faux diamant ; & qu'il sauroit bien découvrir les imposteurs, & tôt ou tard s'en venger.

SALADIN.

Et le Juge ? — Je suis curieux d'entendre ce que tu feras dire au Juge.

NATHAN.

Le Juge leur dit : Si vous ne faites comparoître ce Pere devant moi, je vous renvois sur l'heure hors de mon Tribunal. Pensez-vous donc, que je siége ici pour deviner des énigmes ? Ou attendez-vous, que la véritable bague me dise elle-même la vérité ? — Mais écoutez. Vous m'avez tous assuré, que la véritable bague avoit le pouvoir merveilleux de gagner à son maître tous les cœurs. Cela doit décider la question ! Car les fausses bagues n'auront pas ce pouvoir ! — Répondez. Quel est celui des trois que les deux autres aiment le plus ? — Allons, expliquez-vous.

Vous gardez le ſilence? aucune de ces bagues n'a donc pas en effet plus de vertu que l'autre, puiſque chacun de vous n'aime que lui ſeul, indifférent ſur tout le reſte? — Oh, vous êtes donc tous les trois des trompeurs trompés! La bague véritable eſt ſans doute perdue. Et pour cacher, pour réparer ſa perte, le Pere en a fait tailler trois pour une.

SALADIN.

A merveille! à merveille!

NATHAN.

Ainſi donc, continua le Juge, ſi vous ne voulez pas d'un conſeil au lieu de ma ſentence; vous pouvez vous retirer! — Mais voilà mon conſeil: Laiſſons les choſes ce qu'elles ſont. Si chacun de vous tient ſa bague de ſon Pere: croyez tous avoir certainement la véritable bague. — Il eſt poſſible, que ce bon Pere n'ait point voulu perpétuer dans ſa maiſon la tyrannie d'une bague excluſive!—Et certainement il vous a tous les trois aimés, également aimés; puiſqu'il n'a pas voulu en opprimer deux pour en favoriſer un.—Eh bien, que chacun de vous imite ſon amour ſincere, exempt de préjugés! Que chacun de vous s'empreſſe à prouver le merveilleux pouvoir de ſa bague! Et pour rendre encore ce ſuccès plus facile,

qu'il y concoure du fond de son cœur, par la bienfaisance, par la douceur, par une amitié fraternelle, & par un dévouement sincere à vous soulager les uns les autres dans vos peines. — Quand ce pouvoir merveilleux de vos bagues se fera sentir dans les enfans de vos petits-enfans, alors, après mille & mille années, je vous cite de nouveau devant ce Tribunal. Alors un homme plus sage que moi sera assis sur ce siége, & prononcera. Allez! — Ainsi parla le modeste Juge.

SALADIN.

Dieu! Dieu!

NATHAN.

Saladin, si tu te sentois être cet homme sage; cet homme promis....

SALADIN *s'approche vivement de Nathan, saisit sa main avec transport, & la garde dans la sienne pendant le reste de la scene.*

Moi, vile poussiere? Oh Dieu!

NATHAN.

Qu'as-tu, Sultan?

SALADIN.

Nathan, mon cher Nathan! — Les mille & mille

années de ton Juge, ne ſont point encore écoulées, je n'ai pas le droit de ſiéger en ſa place. —Allez! — Allez — Mais ſoyez mon ami.

NATHAN.

Et Saladin n'auroit rien autre choſe à me dire?

SALADIN.

Rien.

NATHAN.

Rien?

SALADIN.

Rien du tout. — Et pourquoi?

NATHAN.

J'aurois encore deſiré trouver une occaſion, pour te faire une priere.

SALADIN.

Faut-il une occaſion pour faire une priere? — Parle.

NATHAN.

Je reviens d'un long voyage, où j'ai recueilli ce qui m'étoit dû. — J'ai preſque trop d'argent comptant. — Les temps recommencent à devenir critiques; —& je ne ſais trop ou placer mon argent avec sûreté. — Sachant que toujours une guerre prochaine exige une augmentation de dépenſes, —j'ai penſé que toi, peut-être, — tu pourrois en prendre une partie.

SALADIN *le regarde en silence.*

Nathan ! — Je ne veux point demander si tu as déja vu Al-Hafi ; — je ne veux point examiner, s'il n'y auroit point un autre soupçon qui t'engage à m'offrir ton or, que je ne t'ai point demandé...

NATHAN.

Un soupçon ?

SALADIN.

Je le mérite. — Pardonne-moi — car à quoi bon le cacher ? J'aime mieux t'avouer..... que j'étois sur le point....

NATHAN.

De me demander la même chose, peut-être ?

SALADIN.

Oui.

NATHAN.

Voilà donc nos desirs remplis à tous les deux ! — Je te donnerois même tout mon argent comptant, sans un jeune Templier qui m'en empêche. — Tu le connois. — J'ai une grosse somme à lui payer.

SALADIN.

Un Templier ? Tu ne voudrois pas aider de ton argent mes plus grands ennemis ?

NATHAN.

Je ne te parle que d'un Templier, à qui tu as ſauvé la vie.

SALADIN.

Ah, que me rappelles-tu! — J'avois déja tout-à-fait oublié ce jeune homme! — Le connois-tu? — Où eſt-il?

NATHAN.

Tu ne ſais donc pas combien de ta grace s'eſt auſſi répandue ſur moi? C'eſt lui qui, en expoſant ſa vie nouvellement conſervée, a ſauvé ma fille du feu.

SALADIN.

Lui? Il a fait cela? — Que ſon regard noble annonce bien ſon courage. Certainement mon frere, auquel il reſſemble tant, l'auroit fait comme lui! — Il eſt donc encore à Jéruſalem? Amene-le moi donc! — J'ai tant de fois parlé à ma ſœur de ce frere qu'elle n'a point connu, qu'il faut enfin lui faire voir ſa reſſemblance! — Va trouver ce jeune homme! — Comme d'une bonne action cependant, & d'une bonne action encore faite par une ſimple paſſion, découlent tant d'autres bonnes actions! Va le chercher.

NATHAN *laiſſant la main du Sultan.*

J'y vais ſur le champ. Et du reſte, comme nous en ſommes convenus? (*Il ſort.*)

SALADIN.

Ah pourquoi n'ai-je pas laissé ma sœur nous écouter ! — Courons chez elle, vîte! — Car comment lui raconter tout cela à présent ? (*Il sort par une autre porte.*)



SCENE VII.

Une Place couverte de Palmiers dans les environs du Cloître.

LE TEMPLIER *se promene long-temps à grands pas, combattant avec lui-même.*

ICI la victime s'arrête fatiguée. — Non, non, je n'ose.... je ne veux pas descendre dans mon cœur; je ne veux pas y lire. — Ç'en est assez; j'ai fui en vain; en vain. — Et que pouvois-je donc faire plus que de fuir ? — Que tout ce qui doit arriver, arrive ! — Ce trait, auquel j'ai refusé si long-temps de m'exposer, a été lancé trop rapidement pour l'éviter. A peine ai-je vu celle que je cherchois si peu à voir.... A peine l'ai-je vue, que j'avois déja résolu de ne la quitter jamais. — Résolution, est dessein, action; & moi, j'étois passif, je n'étois que passif. — Je l'ai vue, & j'ai senti

mon cœur s'unir au ſien, être un — reſter un! Vivre ſéparé d'elle, y penſer ſeulement, c'eſt mourir! — Être ſéparé d'elle, même après ma mort, n'importe où je puiſſe être..... Ah! ce ſeroit encore mourir. — Si c'eſt-là de l'amour, alors, je l'avoue, le Templier aime, aime vraiment, le Templier aime une Juive. — Et qu'importe, après tout? — Sur cette terre heureuſe, & devenue auſſi pour moi ſi heureuſe, j'ai déja renoncé à bien des préjugés. — D'ailleurs, que me veut mon Ordre? — Moi, comme Templier, je ſuis mort; je ſuis mort dès le moment où j'ai été le captif de Saladin. La tête dont il m'a fait préſent, ſeroit-elle encore mon ancienne? —Non, ç'en eſt une autre qui ne ſait rien de ce qu'on avoit conté à la premiere. — Ç'en eſt une autre meilleure, plus faite pour un ciel bienfaiſant, je m'en apperçois. Car dès ce moment ſeul, je commence à penſer, comme a dû penſer ici mon Pere; ſi toutefois quelques contes frivoles ne m'en ont point impoſé. —Des contes? — d'aſſez croyables, cependant, & qui ne m'ont jamais paru plus croyables qu'à préſent, où je ne cours riſque que de broncher où il eſt tombé. — Où il eſt tombé? J'aime mieux tomber avec des hommes, que de reſter debout avec des enfans. — Son exemple me répond de ſon aveu. Et quel autre

aveu m'importe donc ? — Celui de Nathan ? — Oh, je puis encore moins manquer de ſon encouragement; c'eſt plus encore que ſon aveu. — Quel Juif ! & qui voudroit cependant ne paroître que Juif ! Le voici, il vient, il vient très-vîte. La joie brille ſur ſon viſage. N'eſt-on pas toujours ainſi joyeux quand on a parlé à Saladin ? Ecoutez, Nathan !

SCENE VIII.

NATHAN & LE TEMPLIER.

NATHAN.

COMMENT? c'eſt vous ?

LE TEMPLIER.

Vous êtes reſté long-temps avec le Sultan.

NATHAN.

Mais pas ſi long-temps. L'on m'avoit trop retardé. — Ah vraiment, Curd, cet homme ne dément pas ſa renommée. Sa renommée n'eſt que ſon ombre. — Mais il faut, avant tout, que je vous diſe. . . .

LE TEMPLIER.

Quoi ?

NATHAN.

Il veut vous parler : il veut que ſur le champ vous alliez le trouver. Venez d'abord juſques chez moi, où j'ai quelques affaires à terminer : & nous irons enſuite enſemble.

LE TEMPLIER.

Nathan, je ne rentrerai plus dans votre maiſon...

NATHAN.

Vous y êtes déja allé cependant ? Vous lui avez cependant parlé ? — Eh bien ? — Vous plaît-elle ma Reka ?

LE TEMPLIER.

En douteriez-vous, Nathan ? Mais, aller la revoir, moi ? — Non, — jamais ! jamais ! — à moins que, dès à préſent, vous ne me promettiez : — que je pourrai la voir toujours—toujours.

NATHAN.

Comment voulez-vous que j'entende cela ?

LE TEMPLIER, *après une courte pauſe, en l'embraſſant avec tranſport.*

Mon Pere !

NATHAN.

Jeune homme !

LE TEMPLIER *se retirant tout-à-coup de ses bras.*

Et non pas fils? — Je vous en conjure, Nathan!

NATHAN.

Cher jeune homme!

LE TEMPLIER.

Et non mon fils? — O Nathan! Nathan! — Je vous en conjure par les premiers liens de ſa nature! — Ne leur préférez pas des chaînes plus nouvelles! — Contentez-vous donc d'être homme! Ne me repouſſez pas.

NATHAN.

Cher ami, ami!.....

LE TEMPLIER.

Et fils? — Et non pas fils? — Quand même dans le cœur de votre fille la reconnoiſſance auroit déja fait naître l'amour? & que tous les deux n'attendroient plus qu'un de vos regards, pour ſe confondre? — Vous gardez le ſilence?

NATHAN.

Vous m'étonnez, jeune Chevalier.

LE TEMPLIER.

Je vous étonnerois, Nathan? par vos propres pensées? — Les méconnoîtriez-vous donc dans ma bouche? — Je vous étonne?

NATHAN.

Avant même que je sache quel Stauffen étoit votre Pere!

LE TEMPLIER.

Quoi, Nathan? Vous, Nathan, vous n'éprouvez donc rien en ce moment que de la curiosité?

NATHAN.

Car, je vous l'avoue, j'ai moi-même connu autrefois un Stauffen qui se nommoit Conrade,

LE TEMPLIER.

Et si mon Pere avoit porté le même nom?

NATHAN.

Vraiment?

LE TEMPLIER.

Je m'appelle aussi comme mon Pere: Curd, veut dire Conrade.

NATHAN.

Mon Conrade cependant n'étoit point votre

pere. Car mon Conrade étoit ce que vous êtes; Templier; il ne s'eſt jamais marié.

LE TEMPLIER.

Oh malgré cela!

NATHAN.

Comment?

LE TEMPLIER.

Il pourroit bien, ce me ſemble, être mon Pere.

NATHAN.

Vous plaiſantez.

LE TEMPLIER.

Vous y regardez de trop près. — Et après tout, qu'importe? Les batards ſont-ils ſi mépriſables! Mais faites-moi grace de mes preuves de nobleſſe, je vous ferai auſſi grace des vôtres. Ce n'eſt pas que je me permette le plus léger doute ſur votre arbre généalogique. Dieu m'en garde! Je ſais que vous remontez de ſouche en ſouche juſqu'au grand Patriarche; enſuite nous ſavons tous, auſſi bien que vous, d'où vous deſcendez.

NATHAN.

Vous devenez piquant. — L'ai-je mérité?

—Que vous ai-je déja refusé? — Je ne veux point vous prendre au mot. Voilà tout. — Voilà tout.

LE TEMPLIER.

Quoi, je ferois assez heureux? — Pardonnez donc.....

NATHAN.

Venez seulement, venez!

LE TEMPLIER.

Où? Non! — Moi, dans votre maison? — Non, non! — Il y brûle. — Je vous attendrai ici, allez! — Si je dois la revoir, je la verrai assez souvent. Ou, je l'ai déja trop vue.

NATHAN.

Je reviendrai donc le plutôt possible.

(*Il sort.*)



SCENE IX.

LE TEMPLIER *ensuite* DAYA.

LE TEMPLIER.

OUI, oui, je l'ai déja trop vue! — La tête de l'homme peut concevoir à la fois tant de vastes idées; & cependant elle est souvent tout-à-coup remplie! par une bagatelle, un rien! — N'importe dequoi elle soit remplie; cela ne vaut toujours rien! — Un peu de calme! L'ame resserre cette matiere trop enflée & l'ordre & la clarté reprennent leur place. — Aimé-je donc pour la premiere fois? — Je n'ai donc pas aimé, quand je croyois aimer? — N'est-ce donc que d'aujourd'hui que je connois l'amour?....

DAYA *qui s'est approchée doucement.*

Chevalier! Chevalier!

LE TEMPLIER.

Qui m'appelle? — Ah Daya, est-ce vous?

DAYA.

Je viens d'échapper aux regards de Nathan. Mais il pourroit encore nous voir là où vous êtes.

Approchez-vous plus près de moi, par ici, derriere cet arbre.

LE TEMPLIER.

Quel eſt donc cet important ſecret que vous voulez m'apprendre?

DAYA.

Oui, c'eſt un ſecret qui m'amene vers vous; & un double ſecret. J'en ſais un, vous ſavez l'autre. — Répondez, ſi nous faiſions un échange? Confiez-moi votre ſecret, je vous confierai le mien.

LE TEMPLIER.

Avec plaiſir. — Pourvu que je ſache d'abord quel ſecret vous me demandez. Mais le vôtre m'expliquera cela. — Commencez donc.

DAYA.

Vous le croyez! — Non, M. le Chevalier: commencez, je vous ſuis. — Car mon ſecret vous devient tout-à-fait inutile, ſi je ne ſais auparavant le vôtre. — Allons, parlez! — Car ſi je découvre votre ſecret par mes queſtions: vous ne me l'aurez pas confié. Mon ſecret alors reſte mon ſecret; & de plus, je ſaurai le vôtre. — Pauvre Chevalier! Eſt-il poſſible que vous autres hommes, vous imaginiez ſeulement pouvoir cacher un ſecret ſemblable, à des femmes!

LE TEMPLIER.

Et un ſecret que ſouvent nous-mêmes nous ne ſavons pas avoir.

DAYA.

Cela peut être. Voilà déja pourquoi il faut que j'aie l'amitié, de vous le faire connoître à vous-même. --- Parlez: que vouloit dire ce départ bruſque, ſi précipité? Pourquoi ne pas rentrer avec Nathan? ---Reka, vous auroit-elle ſi peu frappé? — ou tant frappé? --- Ne m'apprenez donc pas à connoître les vains efforts du pauvre oiſeau ataché à la glu! --- Allons: avouez d'abord que vous l'aimez juſqu'à la folie; & je vous confierai quelque choſe.

LE TEMPLIER.

Juſqu'à la folie? Ma foi; vous me paroiſſez vous y entendre fort bien.

DAYA.

Convenez ſeulement de votre amour; je vous fais grace de la folie.

LE TEMPLIER.

Parce que l'un, dit l'autre, n'eſt-ce pas? --- Un Templier aimer une Juive!....

DAYA.

En effet, cela paroît peu ſenſé! ---Mais il y a ſou-

vent beaucoup de ſens, où l'on ne croyoit pas en trouver; & il ne ſeroit point ſi extraordinaire, que le Sauveur nous attirât à lui par des chemins, que l'homme prudent n'auroit point pris de lui-même.

LE TEMPLIER.

Voilà un grand début! (*à part*) Et ſi je mets la Providence à la place du Sauveur, n'a-t-elle pas raiſon alors? (*haut*) Vous me rendez plus curieux, que je ne le ſuis naturellement.

DAYA.

Oh, c'eſt ici le pays des miracles!

LE TEMPLIER.

(*A part.*) Oui! des événemens extraordinaires. Cela peut-il être autrement? Tout l'univers ſe raſſemble ici. (*Haut*) Chere Daya, regardez comme avoué ce que vous demandez, oui, je l'aime, je ne conçois pas comment je vivrai ſans elle; je....

DAYA.

Bien ſincérement? Sincérement? --- Jurez-moi donc, Chevalier, de la prendre pour femme, de la ſauver; de la ſauver pour ce monde, de la ſauver pour l'Éternité.

LE TEMPLIER.

Et comment? Puis-je donc promettre ce qui ne dépend pas de moi?

DAYA.

Tout dépend ici de vous. Que je dise un seul mot, tout sera en votre pouvoir.

LE TEMPLIER.

Et son Pere même y consentira?

DAYA.

Ah le Pere! le Pere! Le Pere y sera bien forcé.

LE TEMPLIER.

Forcé? Non, Daya, Nathan n'est point tombé entre les mains de brigands. --- Il ne faut pas qu'il soit forcé.

DAYA.

Eh bien, il sera forcé de vouloir. Il sera bien forcé de le vouloir de bonne volonté.

LE TEMPLIER.

De force & de bonne volonté! -- Mais si je vous disois, Daya, que moi-même, j'ai déja touché cette corde?

DAYA.

Et il n'a pas accepté tout de suite?

LE TEMPLIER.

Il ne m'a répondu que par des questions, qui m'ont ---offensé.

DAYA.

Que dites-vous? --- Vous lui auriez laissé entrevoir l'ombre du desir de posséder Reka, & de joie il ne vous auroit pas serré contre son cœur? Il se seroit froidement retiré? Il auroit parlé d'obstacles?

LE TEMPLIER.

Oui, à-peu-près.

DAYA.

M'y voilà donc résolue. Je ne balancerai donc pas un instant. (*Pause.*)

LE TEMPLIER.

Et cependant vous balancez?

DAYA.

D'un autre côté, cet homme est si bon! --- Et moi-même je lui dois tant! --- Est-il possible qu'il ne veuille rien entendre! --- Dieu sait ce que mon cœur souffre à le forcer ainsi.

LE TEMPLIER.

De grace, Daya, tirez-moi de cette incerti-

tude. Mais doutez-vous encore vous-même ſi vos deſſeins ſont bons ou mauvais, ignominieux ou louables ? — gardez le ſilence ! Je veux oublier que vous ayez quelque choſe à me cacher.

DAYA.

Cela excite au lieu de retenir. Sachez donc que Reka n'eſt point Juive ; elle eſt — elle eſt Chrétienne.

LE TEMPLIER *froidement.*

Oui ? Je vous en félicite ! Cette converſion vous a-t-elle été pénible ? Il ne faut jamais que la peine vous arrête ! — Continuez avec zele de peupler le Ciel ; puiſque vous ne pouvez plus peupler la terre !

DAYA.

Ce que je vous ai dit, Chevalier, mériteroit-il cette ironie ? Et vous, vous Chrétien, vous Templier, vous ne vous réjouiſſez pas davantage d'apprendre que Reka, que vous aimez, eſt Chrétienne ?

LE TEMPLIER.

Et une Chrétienne de votre façon, encore.

DAYA.

Ah ! vous l'entendez ainſi ? Cela eſt différent ! — Non ! Je veux voir celui qui la convertira.

Son bonheur eſt d'être, depuis long-temps, ce qu'on a fait en ſorte qu'elle ne devînt pas.

LE TEMPLIER.

Expliquez-vous, ou — laiſſez-moi.

DAYA.

Elle eſt Chrétienne, née de parens Chrétiens; elle eſt baptiſée....

LE TEMPLIER *vivement*.

Et Nathan?

DAYA.

N'eſt point ſon Pere.

LE TEMPLIER.

Nathan n'eſt point ſon Pere? — Savez-vous ce que vous dites, Daya?

DAYA.

La vérité, qui tant de fois m'a fait verſer des larmes de ſang. — Non, il n'eſt pas ſon Pere...

LE TEMPLIER.

Et il auroit élevé une Chrétienne comme ſa fille? comme Juive?

DAYA.

Oui.

LE TEMPLIER.

Reka ne ſauroit point encore dans quelle religion elle eſt née? — Il ne lui auroit jamais appris, qu'elle eſt Chrétienne, & non Juive?

DAYA.

Jamais!

LE TEMPLIER.

Ce n'eſt pas ſeulement l'enfance qu'il a laiſſé dans cette illuſion? Il y auroit encore laiſſé l'âge mûr?

DAYA.

Malheureuſement!

LE TEMPLIER.

Ce bon, ce ſage Nathan, ſe ſeroit permis d'abuſer ainſi de la voix de la Nature? — De détourner ainſi l'épanchement d'un cœur ſenſible, qui, abandonné à lui-même, prendroit un cours bien différent? — Daya, vous m'avez certainement confié un important ſecret — un ſecret --- qui peut avoir des ſuites, qui m'embarraſſe, — & qui ne me permet pas de prendre ſur le champ une réſolution ferme. — Donnez-moi le temps de me remettre — Allez, retirez-vous. — Il va paſſer par ici, & il pourroit nous ſurprendre. Allez



DAYA.

Je ſerois morte !

LE TEMPLIER.

Je ne ſuis point aſſez calme pour lui parler. Si vous le rencontrez, dites-lui que nous nous trouverons chez le Sultan.

DAYA.

Ne lui laiſſez rien appercevoir. — Si je vous ai parlé ainſi, c'eſt pour que vous puiſſiez frapper le dernier coup, & pour éloigner tous vos ſcrupules au ſujet de Reka ! — Mais ſi vous la ramenez en Europe, j'eſpere alors que vous ne me laiſſeriez point ici.

LE TEMPLIER.

Allez, allez. Nous verrons cela.

Fin du troiſieme Acte.







ACTE IV.

Le Cloître du Couvent.

SCENE PREMIERE.

BONAFIDES, & *ensuite* LE TEMPLIER.

BONAFIDES *seul.*

OUI, oui ! il a raison, le Patriarche ! Il est vrai, je n'ai jamais été fort heureux dans tout ce qu'il m'a confié. — Mais pourquoi me charger toujours de messages semblables ?—Je ne veux pas être fin ; je ne veux point persuader ; je ne veux rien voir, rien connoître, rien demander. —N'ai-je donc renoncé au monde que pour moi seul ? C'est donc pour m'occuper des intérêts d'autrui, que je me suis enfermé dans la solitude ?

LE TEMPLIER *s'avançant vers lui à grands pas.*

Bon Frere ! vous voilà. Je vous cherche depuis long-temps.

BONAFIDES.

Moi, Monsieur ?

LE TEMPLIER.

Vous ne me connoiſſez déja plus ?

BONAFIDES.

Pardonnez-moi, Monſieur ! Mais je ne croyois plus vous revoir de ma vie. Car je l'eſpérois en Dieu. — Dieu ſait combien m'a coûté la propoſition que j'ai été obligé de vous faire. Il ſait combien, au fond du cœur, j'étois ravi de vous voir refuſer ſi ouvertement, ſans beaucoup réfléchir, ce qui ne convient pas à un Chevalier. — Et cependant, vous venez à préſent. J'ai donc réuſſi ?

LE TEMPLIER.

Vous ſavez déja pourquoi je viens ? A peine le ſais-je moi-même.

BONAFIDES.

Vous avez réfléchi à préſent ; & vous trouvez cependant, que le Patriarche n'a pas tout-à-fait tort ; que ſes propoſitions pourroient vous acquérir de l'honneur & de l'argent ; qu'un ennemi eſt t[illegible]jours un ennemi, nous auroit-il ſept fois ſauv[illegible]a vie. Vous avez réfléchi, & vous venez [illegible]ffrir. — Grand Dieu !

LE TEMPLIER.

Homme vraiment pieux, homme honnête ! ſoyez tranquille. Ce n'eſt point là ce qui m'amene; ce n'eſt nullement pour cela que je veux parler au Patriarche. Je penſe encore ſur ce point là, comme j'ai toujours penſé; & pour tous les tréſors de l'Aſie, je ne voudrois point perdre la bonne opinion qu'un homme auſſi honnête, auſſi pieux, auſſi brave que vous, a pris de mon caractere. — Je viens ſimplement conſulter le Patriarche ſur certaine affaire.....

BONAFIDES.

Vous, conſulter le Patriarche? Un Chevalier prendre le conſeil — d'un Moine? (*Il regarde autour de lui avec inquiétude.*)

LE TEMPLIER.

Oui; — l'affaire eſt aſſez monacale.

BONAFIDES.

Le Moine cependant ne conſulte jamais le Chevalier, dans ce qui eſt même particuliérement du reſſort d'un Chevalier.

LE TEMPLIER.

C'eſt qu'il a le droit de mal faire; ce qu'aucun

de nous ne lui envie. — Si je n'avois à agir que pour moi; si je n'avois à rendre compte qu'à moi; je n'aurois certainement aucun besoin de votre Patriarche. Mais il y a certaines choses que j'aime toujours mieux faire mal, d'après la volonté des autres; que de les bien faire, en ne suivant que ma volonté. — D'ailleurs je le vois bien à présent, la Religion aussi est une affaire de parti; & celui qui se croit fort impartial, sans qu'il s'en apperçoive lui-même, ne soutient toujours que la sienne. Cela étant ainsi, il est probable que cela est bien.

BONAFIDES.

Je n'ai rien à répondre; car je n'entends pas bien, Monsieur.

LE TEMPLIER.

Et cependant! (*à part*) Voyons ce que je viens chercher! Décision ou conseil? — Un conseil vrai, ou un conseil savant? — (*haut*) Je vous remercie, bon Frere; je vous remercie de m'avoir rendu attentif. — Qu'ai-je besoin du Patriarche? — Soyez mon Patriarche, vous! Je veux d'ailleurs consulter plutôt le Chrétien dans le Patriarche, que le Patriarche dans le Chrétien. — Voici le fait....

BONAFIDES.

Non, Monsieur, non! Ce seroit inutile! — Vous

avez trop grande opinion de moi. — Celui qui ſait beaucoup, a beaucoup de ſoin; & je me ſuis épargné ces ſoins là. — Oh quel bonheur! Ecoutez, voyez! Heureuſement pour moi, le voici lui-même. Vous n'avez qu'à reſter là où vous êtes. Il vous a déja apperçu.



SCENE II.

LE PATRIARCHE *avec toute la pompe ſacerdotale, s'avance le long du Cloître.* LES PRÉCÉDENS.

LE TEMPLIER.

J'AIMEROIS mieux l'éviter. — Ce n'eſt pas là mon homme! — Un viſage ſi fleuri, ſi radieux, un large ventre. Et quelle pompe!

BONAFIDES.

Il faudroit le voir lorſqu'il va à la Cour. Il ne revient en ce moment que de chez un malade.

LE TEMPLIER.

Comme Saladin doit ſe trouver humilié devant lui!

LE PATRIARCHE *fait ſigne au Frere Bonafides de s'avancer.*

Ecoutez ! — N'eſt-ce pas le Templier ? Que veut-il ?

BONAFIDES.

Je ne ſais pas.

LE PATRIARCHE *s'approche du Templier. Bonafides & la ſuite du Patriarche ſe retirent un peu.*

Eh bien, Chevalier ! — Je ſuis fort aiſe de voir ce brave jeune homme ! — Ah ! Et ſi jeune encore ! — Oui, avec le ſecours de Dieu, vous pourrez un jour devenir quelque choſe de grand.

LE TEMPLIER.

Difficilement, mon Révérend, plus grand que je ne ſuis à préſent, peut-être plus petit.

LE PATRIARCHE.

Je ſouhaite du moins, qu'un auſſi pieux Chevalier puiſſe encore fleurir long-temps pour l'honneur & le ſoutien de la chrétienté, & de la cauſe de Dieu ! Ce qui ne peut manquer d'arriver, pourvu que le jeune courage veuille ſuivre le ſage conſeil de l'âge mûr ! — Que deſirez-vous de moi ?

LE

LE TEMPLIER.

Ce qui manque à ma jeunesse : un conseil.

LE PATRIARCHE.

Volontiers ! — Mais aussi il faut suivre le conseil.

LE TEMPLIER.

Non pas aveuglement, du moins ?

LE PATRIARCHE.

L'exige-t-on de vous ? — Personne, certainement, ne doit négliger d'employer toute la raison que Dieu lui a donnée, — quand il est permis de le faire. — Mais est-il toujours permis de se servir de sa raison ? — Oh non ! — Par exemple, lorsque Dieu par un de ses Anges, — c'est-à-dire, par un des Ministres de sa parole, — daigne nous faire connoître un moyen, quel qu'il soit, de faire, d'affermir le bien de la chrétienté & le salut de l'Eglise ; qui oseroit alors examiner d'après sa raison, la volonté de celui qui a créé la raison ? Peser les loix éternelles d'un Dieu, d'après les regles aveugles d'un frivole honneur ? — Mais en voici assez sur ce sujet. — Qu'y a-t-il donc, Monsieur ? Sur quoi desirez-vous mon conseil ?

LE TEMPLIER.

Supposons, mon Révérend, qu'un Juif ait un seul enfant, — une fille si vous voulez, — une fille qu'il auroit formée dans toutes les vertus, qu'il aimeroit plus que soi-même, & qui par reconnoissance pour ses bienfaits, l'aimeroit aussi avec toute la piété filiale. Si l'on venoit ensuite m'apprendre que cette enfant n'est point la fille du Juif; que ce Juif, lorsqu'à peine elle ouvroit les yeux à la lumiere, l'a trouvée, achetée, volée même, — comme vous voudrez; que c'est une enfant de Chrétien & baptisée; que ce Juif l'a toujours élevée comme Juive, la laisse encore Juive & lui cachant sa naissance, se dit encore son Pere. — Dites-moi, mon Révérend, ce qu'il y auroit à faire alors?

LE PATRIARCHE.

Vous me faites frémir! — Mais d'abord expliquez-vous, s'il vous plaît, Monsieur. Est-ce un fait, ou une supposition? C'est-à-dire, avez-vous seulement imaginé ce fait possible, ou si le cas est arrivé, & continue encore d'arriver?

LE TEMPLIER.

Je croyois, mon Révérend, que cela étoit absolument égal pour savoir votre sentiment.

LE PATRIARCHE.

Egal, dites-vous? — Voyez, Monſieur, comme l'orgueilleuſe raiſon humaine peut s'égarer lorſqu'il s'agit des affaires de l'Egliſe. — Ce n'eſt point du tout égal! Car ſi le cas dont vous me parlez n'eſt qu'un jeu de l'imagination; ce n'eſt pas la peine d'y réfléchir ſérieuſement. Je vous adreſſerois à quelque Auteur dramatique, qui, pour recueillir des applaudiſſemens, pourroit diſcuter ſavamment le pour & le contre dans des ſcenes intéreſſantes. — Mais ſi vous ne m'avez point amuſé d'un conte frivole, ſi le cas exiſte; s'il étoit peut-être même arrivé dans notre Diocèſe, dans notre bonne ville de Jéruſalem :--oh alors!--

LE TEMPLIER.

Et quoi alors?

LE PATRIARCHE.

Il faudroit, ſur le champ, faire ſubir au Juif les juſtes châtimens, que les loix du Pape & de l'Empereur infligent à un pareil crime, à de pareilles horreurs.

LE TEMPLIER.

Oui?

LE PATRIARCHE.

Et lorſqu'un Juif, par ſes ſéductions, change

un Chrétien en Apostat, ces loix le condamnent — au feu, — au bûcher —

LE TEMPLIER.

Oui?

LE PATRIARCHE.

Et combien elles seroient plus severes pour un Juif, qui auroit employé la violence pour arracher un pauvre enfant de Chrétien à l'alliance du baptême! Car tout ce qu'on fait aux enfans, n'est-ce pas violence? — . . . .

LE TEMPLIER.

Mais si la pauvre enfant alloit périr de misere, quand le Juif attendri prit soin de ses jours?

LE PATRIARCHE.

Cela n'y fait rien! on brûle le Juif. — Car il auroit mieux valu pour elle périr de misere, que de vivre ainsi pour sa perte éternelle. — D'ailleurs ce Juif doit-il prévenir les secours d'un Dieu? Dieu ne peut-il secourir sans lui, ceux qu'il veut secourir?

LE TEMPLIER.

Et il peut les sauver, ce me semble, en dépit du Juif.

LE PATRIARCHE.

Cela n'y fait rien! On brûle le Juif.

LE TEMPLIER.

J'en ſuis fâché ! Et d'autant plus, que ce n'eſt pas même, dit-on, dans ſa croyance qu'il a élevé l'enfant. Il ne l'a élevée dans aucune croyance, & ne lui a appris de Dieu ni plus ni moins, qu'il n'en ſuffit à la raiſon.

LE PATRIARCHE.

Cela n'y fait rien ! on brûle le Juif. — Oui, pour cela ſeul, il mériteroit déja d'être brûlé trois fois ! — Comment ? permettre qu'une enfant grandiſſe ſans aucune croyance ? — Ne pas enſeigner à un enfant, le grand devoir de croire ? Ç'en eſt trop ! — Je ſuis très-ſurpris, Chevalier, que vous même....

LE TEMPLIER.

Mon Révérend, je vous dirai le reſte une autre fois. (*Il veut ſortir.*)

LE PATRIARCHE.

Ah, vous ne voulez plus me répondre? — Vous ne voulez pas me nommer ce ſcélérat, ce Juif? — Vous ne voulez pas le citer devant moi ? — Oh, il y viendra ! Je vais trouver le Sultan ſur l'heure. — Par ſon traité de paix, Saladin s'eſt obligé, avec ſerment, de nous protéger, de nous ſoutenir dans toutes les loix, dans toutes les doc-

trines, qu'il nous eſt permis d'adopter dans notre Religion ſainte ! Le Ciel en ſoit loué : nous avons l'original de cette capitulation, ſigné Saladin, & ſcellé de ſon ſceau. Nous l'avons, nous ! — Je lui ferai entendre aiſément, combien il eſt dangereux même pour l'Etat, de ne rien croire ! Tous les liens civils ſont briſés, anéantis, s'il eſt permis de ne rien croire. — Loin de nous de pareilles horreurs !

LE TEMPLIER.

J'aurois beaucoup de plaiſir à m'inſtruire avec vous ſans doute ; mais voici l'heure où je dois me rendre chez Saladin.

LE PATRIARCHE.

Oui ? — Eh bien oui — certainement — alors —

LE TEMPLIER.

Voulez-vous que j'en prévienne le Sultan ?

LE PATRIARCHE.

Oh, oh, je ſais, Monſieur, que vous avez trouvé le chemin de ſon cœur ! — Je vous prierois ſeulement de vouloir bien me recommander un peu auprès de lui. — C'eſt mon zele pour mon Dieu, mon zele ſeul qui me fait agir. Si j'en fais trop, c'eſt pour lui que je le fais. — Je vous prie de vouloir bien rendre juſtice à mes

intentions pures ! — Et d'ailleurs, n'eſt-ce pas, Monſieur le Chevalier, que tout ce que vous m'avez dit de ce Juif n'eſt qu'un problême ? — c'eſt-à-dire....

LE TEMPLIER.

Un problême. (*Il ſort.*)

LE PATRIARCHE *à part.*

Un problême que je veux réſoudre. Voici encore une commiſſion intéreſſante pour le Frere Bonafides. (*haut*) Ecoute, mon fils. (*Il ſort, en parlant au Frere Bonafides.*)



SCENE III.

Une grand'-Salle dans le Palais de Saladin. Des Eſclaves arrivent chargés de ſacs d'argent, & les jettent ſur des monceaux d'autres ſaçs entaſſés.

SALADIN, *enſuite* SITTAH.

SALADIN *qui entre.*

CELA ne finira donc pas ! — En apporterez-vous encore beaucoup ?

UN ESCLAVE.

Voici déja à-peu-près les deux tiers.

SALADIN.

Portez donc le reste chez Sittah. — Et Al-Hafi, où est-il? Il faut qu'Al-Hafi vienne prendre cet argent sur l'heure. — Ou ne ferai-je pas mieux de l'envoyer à mon Pere? Ici tout cet argent sera bientôt dissipé, il ne feroit que passer entre mes doigts. — Il est vrai que l'on s'endurcit à la fin; & je réponds qu'à l'avenir il faudra ne pas manquer d'adresse, pour obtenir de moi des sommes un peu considérables. Jusqu'à ce que l'argent de l'Egypte soit arrivé, les pauvres s'arrangeront! — Pourvu que l'on continue les aumônes du tombeau! Pourvu que les Pélerins Chrétiens ne soient point obligés de s'en retourner les mains vuides! Pourvu que toujours....

SITTAH *entre.*

Et à quoi bon m'envoyer cet argent? Qu'en ferai-je, moi?

SALADIN.

Paie toi d'abord; & conserve le reste, s'il y en a.

SITTAH.

Nathan n'est point encore venu avec le Templier?

SALADIN.

Nathan le cherche de tous côtés.

SITTAH.

Vois donc ce que j'ai trouvé, en rangeant mes anciens bijoux. (*Elle lui montre un petit portrait.*)

SALADIN.

Ah, mon frere ! c'eſt-là lui ! c'eſt bien lui ! — C'eſt — C'étoit lui ! c'étoit lui ! — Ah brave jeune homme, pourquoi t'ai-je ſitôt perdu ! Que n'aurois-je point entrepris, ſoutenu par ton courage ! — Sittah, laiſſe moi ce portrait. Je le connois déja : il l'avoit donné à ta ſœur aînée, à ſa Lilla, qui un matin le ſerra ſur ſon cœur ſans vouloir lui permettre de la quitter. Ce fut le dernier matin qu'il ſortit. — Hélas ! je le laiſſai ſortir à cheval, & ſeul ! — Ah, Lilla en eſt morte de douleur, & ne m'a jamais pardonné de l'avoir ainſi laiſſé partir ſeul. — Il ne revint pas !

SITTAH.

Ce pauvre frere !

SALADIN.

Ne t'afflige point ma ſœur ! — Un jour nous ſortirons tous & ne reviendrons plus ! — Et d'ailleurs, — qui ſait ? Ce n'eſt pas la mort

ſeule, qui change les projets d'un homme tel qu'Aſſad. D'autres ennemis le ſurprennent quelquefois, & le plus fort ſuccombe comme le plus foible. — Mais ſoit ! — Il faut cependant que je compare ce portrait avec le jeune Templier ; il faut voir à quel point il m'a fait illuſion.

SITTAH.

Voilà pourquoi je te l'apporte. Mais donne-le moi, donne ! L'œil d'une femme s'y connoît mieux.

SALADIN *à un Eſclave qui entre.*

Qui eſt là ? — le Templier ? — qu'il entre !

SITTAH.

Pour ne point vous être importune, pour ne point le troubler par ma curioſité, je m'éloigne un peu. (*Elle s'aſſied ſur un ſopha, & ſe couvre de ſon voile.*)

SALADIN.

Très-bien. (*à part*) Et je brûle d'entendre le ſon de ſa voix ! — Le ſon de la voix d'Aſſad doit encore dormir quelque part dans mon ame !

SCENE IV.

LE TEMPLIER, SALADIN, & SITTAH *dans le fond, couverte d'un voile.*

LE TEMPLIER.

SULTAN, moi, ton prisonnier.....

SALADIN.

Mon prisonnier? Ne donnerai-je pas la liberté, à qui j'ai donné la vie?

LE TEMPLIER.

Je dois apprendre de toi, & non supposer ce qui te reste à faire. Mais, Sultan, — il ne convient ni à mon rang, ni à mon caractere, de te remercier de ma vie. — Elle est toujours à ton service.

SALADIN.

Ne t'en sers point contre moi, je suis content! — J'envie peu à mes ennemis deux mains de plus. Mais j'aurois de la peine à ne leur pas envier un cœur comme le tien. — Je ne me suis trompé en rien sur toi, brave jeune homme! Tu es mon Assad d'ame & de corps. Tiens, je pourrois te

demander où tu es resté depuis si long-temps ? Dans quelle caverne as-tu dormi ? Qui a si bien conservé cette fleur si jeune & si belle ? Tiens, je pourrois te rappeller ce que nous avons fait ensemble ici même où tu es. Je pourrois te reprocher d'avoir eu un secret pour moi..... Oui, je le pourrois, si je ne voyois que toi, & non pas moi que les années.... Dans ce doux songe, au moins, tout n'est point illusion ; un Assad refleurira encore pour moi dans mon automne. — Tu le voudras bien, Chevalier ?

LE TEMPLIER.

Tout ce qui me vient de toi — quel qu'il puisse être — étoit déja un desir caché dans mon ame.

SALADIN.

Voyons si tu dis vrai. — Resterois-tu bien avec moi ? autour de moi ? Comme Chrétien, comme Musulman, n'importe ! en manteau blanc, en turban, ou avec ton chapeau : comme tu voudras ! N'importe ! Je n'exige point que tous les arbres ayent la même écorce.

LE TEMPLIER.

Sans cela, serois-tu aussi grand que tu es ?

SALADIN.

Si tu penses si bien de moi, nous sommes déja ce me semble à moitié d'accord ?

LE TEMPLIER.

Tout-à-fait !

SALADIN *lui tendant la main.*

Un homme....

LE TEMPLIER.

N'a que ſa parole ! (*en ſerrant ſa main avec transport.*) Je te donne ici plus que tu ne pouvois me prendre. Je ſuis tout entier à toi !

SALADIN.

C'eſt trop de gain pour un jour : ç'en eſt trop ! — N'eſt-il pas venu avec toi ?

LE TEMPLIER.

Qui ?

SALADIN.

Nathan !

LE TEMPLIER *froidement.*

Non. Je ſuis venu ſeul.

SALADIN.

Quelle action tu as faite ! Et quel *ſage* haſard, qu'une telle action ait tourné à l'avantage d'un tel homme.

LE TEMPLIER.

Oui, oui !

SALADIN.

Si froidement? —Non, jeune homme! Quand Dieu nous emploie pour faire le bien, on ne doit pas être si froid! — ni même vouloir paroître si froid par modestie!

LE TEMPLIER.

Faut-il que dans le monde chaque chose ait des faces si différentes! — Et il est souvent impossible d'imaginer, comment elles s'accordent ensemble!

SALADIN.

Attache-toi toujours à la meilleure, & loue Dieu! Il sait comment elles s'accordent ensemble. —- Mais, jeune homme, si tu veux être si difficile, je serai aussi obligé de me garder de toi? Malheureusement je suis aussi un être, qui a des faces différentes, qui pourroient souvent paroître ne pas trop bien s'accorder.

LE TEMPLIER.

Cela déchire le cœur! —- La méfiance d'ailleurs, est si peu mon défaut. —-

SALADIN.

Parle donc. Quel est donc celui à qui tu en veux?—-On diroit presque à Nathan. Toi un soupçon contre Nathan? toi? — Ne me déguise rien!

Parle ! Viens, donne-moi la premiere preuve de ta confiance.

LE TEMPLIER.

Je n'ai rien contre Nathan. Je n'en veux qu'à moi seul —

SALADIN.

Et pourquoi ?

LE TEMPLIER.

J'ai rêvé — J'ai cru qu'un Juif pourroit oublier d'être Juif.

SALADIN.

Que crois-tu donc ? Parle.

LE TEMPLIER.

On t'a parlé, Sultan, de la fille de Nathan ? Ce que j'ai fait pour elle, je l'ai fait, — parce que je l'ai fait. Trop grand — trop fier pour recevoir des remercimens que je n'avois point mérités, je refusois chaque jour d'aller revoir cette jeune fille. Le Pere étoit absent ; — il arrive ; on l'instruit ; il me vient trouver ; me remercie ; desire que sa fille puisse me paroître aimable ; il parle d'espérances, d'un avenir heureux. — On me persuade ; je me laisse séduire ; je vois, je trouve effectivement une fille.... Ah ! que j'ai à rougir de moi !

SALADIN.

Toi, rougir ? --- de ce qu'une Juive auroit fait quelque impression sur ton cœur. Ce n'est pas de cela, sans doute ?

LE TEMPLIER.

J'ai honte que mon cœur trop sensible, séduit par le doux langage de son Pere, ait si peu résisté à cette impression ! --- Insensé ! j'ai sauté une seconde fois dans le feu. --- Car je l'ai demandée, & il m'a refusé.

SALADIN.

Refusé ?

LE TEMPLIER.

Ce Pere, cet homme sage ne me refuse pas absolument. Mais il faut d'abord que ce Pere sage réfléchisse, qu'il commence par s'informer. Il a raison. N'en ai-je pas agi de même ? Quand j'ai entendu ses cris dans le feu, ne me suis-je pas aussi informé ? N'ai-je pas aussi demandé du temps pour réfléchir ? --- Sur ma foi ! Grand Dieu ! --- Il est cependant bien beau d'être si sage, si réfléchi !

SALADIN.

Allons, de l'indulgence, allons ! Pardonne donc quelque foiblesse à un vieillard ! Ces refus peu-

vent-

vent-ils durer long-temps? Crois-tu qu'il te voudroit forcer de te faire Juif?

LE TEMPLIER.

Qui sait!

SALADIN.

Qui le sait? --- celui qui connoît mieux ce Nathan.

LE TEMPLIER.

Les préjugés dans lesquels on éleva notre enfance, alors même que nous en reconnoissons l'erreur, ne perdent point leur pouvoir sur nous. --- Tous ceux qui plaisantent sur leurs fers, ne sont pas libres.

SALADIN.

La remarque est assez *mûre*! Mais Nathan, Nathan!....

LE TEMPLIER.

La plus dangereuse superstition est, de croire la sienne la plus supportable....

SALADIN.

Cela se peut! Mais Nathan....

LE TEMPLIER.

Et de confier à elle seule l'humanité presque

aveugle, jusqu'à ce que sa vue foible s'accoutume peu-à-peu au grand jour de la vérité, qui seule....

SALADIN.

Fort bien ! Mais Nathan! --- Nathan n'a point cette foiblesse.

LE TEMPLIER.

Je l'ai pensé comme toi ! — Cependant si cet homme si extraordinaire étoit assez Juif, pour aller ramasser des enfans Chrétiens, pour les élever comme Juifs : --- que dirois-tu alors ?

SALADIN.

Qui ose parler ainsi de Nathan ?

LE TEMPLIER.

Cette jeune fille, cette même fille, par laquelle il cherche à me séduire, en me faisant espérer sa main ; récompense précieuse dont il paroîtroit vouloir payer ce que je ne dois point avoir fait en vain pour elle : — cette jeune personne n'est point sa fille ; c'est une enfant de Chrétien, qui étoit égarée.

SALADIN.

Et cependant il n'a point consenti à te la donner ?

LE TEMPLIER *vivement.*

Qu'il y consente ou non ! Sa bruyante sagesse n'est qu'hypocrisie ! Tout est découvert ! & je saurai bien envoyer après ce loup Juif, couvert d'une peau de brebis philosophique, des chiens acharnés qui le déchireront !

SALADIN *avec gravité.*

Chrétien, sois tranquille !

LE TEMPLIER.

Moi, tranquille ? Quand les Juifs & les Musulmans veulent être Juifs & Musulmans, vous voulez qu'un Chrétien.....

SALADIN

Sois tranquille, Chrétien !

LE TEMPLIER.

Je sens tout le poids du reproche accablant — que Saladin enferme dans ce mot ! Ah ! si je savois comment Assad — comment Assad en auroit agi à ma place !

SALADIN.

Pas beaucoup mieux ! — & peut-être même avec autant d'emportement ! — Mais, qui t'a déja appris à toi à me séduire comme lui par une

ſeule parole ? Si tout ce que tu dis eſt vrai cependant, je ne conçois rien moi-même au caractere de Nathan. — Mais il eſt mon ami, & il ne doit point s'élever de querelle entre mes amis. —Laiſſe-toi rendre ſage & prudent ! Ne l'expoſe pas tout de ſuite à la merci des Fanatiques de ta populace ! Cache ce que tes Moines me forceroient de venger ſur lui ! Et ne ſois pas Chrétien pour nuire, pour te venger !

LE TEMPLIER.

Il s'en eſt fallu bien peu qu'il ne fut déja plus temps ! Mais la ſoif ſanguinaire de ce Patriarche, m'a fait frémir !

SALADIN.

Et tu ſerois allé trouver le Patriarche avant moi ?

LE TEMPLIER.

Dans le trouble des ſens, dans le bouleverſement de l'irréſolution ! — Pardonne, — Je crains à préſent, que tu ne veuilles plus rien reconnoître en moi de ton Aſſad.

SALADIN.

Si ce n'étoit cette même crainte ! Je les connois, ce me ſemble, ces défauts, d'où naiſſent les vertus. Continue d'être vertueux, & tes fautes

ne te nuiront point auprès de moi. — Mais sors promptement, cherche à présent Nathan comme il t'a cherché; & amene-le devant moi. Il faut bien que je vous fasse connoître à l'un & à l'autre. — Si tu aimes sincérement cette jeune fille, ne t'inquietes plus. Elle est à toi; & tu verras comme je parlerai à ce Nathan, pour avoir osé élever cette jeune fille, sans lui donner du porc à manger! — Va-t-en, va! (*Le Templier sort. Sittah leve son voile, & s'approche de Saladin.*)

SCENE V.

SALADIN & SITTAH.

SITTAH.

C'EST extraordinaire!

SALADIN.

N'est-ce pas Sittah? Mon Assad doit avoir été un brave & beau jeune homme?

SITTAH.

Ne seroit-ce point plutôt le portrait même du Templier? — Mais comment as-tu pu oublier de t'informer de ses parens?

SALADIN.

Et particulierement si sa mere n'est jamais entrée dans Jérusalem ? — N'est-ce pas ?

SITTAH.

Tu es méchant !

SALADIN.

Oh, il n'y auroit rien que de très-possible ! Car Assad a toujours été aimé des jolies Chrétiennes, & lui-même il aimoit tant les jolies Chrétiennes, qu'il fut même une fois question — Allons, allons, on n'aime pas à parler de cela. — Il suffit qu'il me soit rendu ! — Je veux le reprendre avec tous ses défauts, tous les emportemens de son cœur sensible ! — Oh ! il faut que Nathan lui donne cette jeune fille. Ne le desires-tu pas aussi ?

SITTAH.

La lui donner ? La lui laisser !

SALADIN.

Assurément ! Si Nathan n'est point son pere, quel droit auroit-il donc sur elle ? S'être ainsi exposé pour lui sauver la vie, c'est acquerir tous les droits de celui qui l'a donnée.

SITTAH.

Saladin ? ſi tu prenois cette jeune fille dans ton Palais ? Si tu l'enlevois au poſſeſſeur injuſte ?

SALADIN.

Cette violence ſeroit-elle bien néceſſaire ?

SITTAH.

Non pas abſolument néceſſaire ! — Je te l'avoue, la curioſité ſeule m'a fait te donner ce conſeil. Car on brûle de ſavoir quelle fille certains hommes peuvent aimer.

SALADIN.

Eh bien, envoie la chercher.

SITTAH.

Tu le permets ?

SALADIN.

Mais raſſure Nathan ! il ne faut pas même qu'il ſoupçonne qu'on ait penſé à le ſéparer d'elle.

SITTAH.

Non, non, ne crains rien.

SALADIN.

Et moi, il faut bien que j'aille ſavoir moi-même, pourquoi Al-Hafi ne vient pas.

SCENE VI.

Le Vestibule dans la Maison de Nathan, comme dans la premiere scene du premier acte. Une partie des marchandises & des bijoux est étalée.

NATHAN & DAYA.

DAYA.

OH, tout est magnifique ! tout est rare ! tout — comme vous seul pouvez le donner. Où se fabrique cette étoffe d'argent avec ces guirlandes d'or ? Combien vous a-t-elle coûté ? — Voilà ce que j'appelle une robe de noces ! Une Reine ne la demanderoit pas plus belle.

NATHAN.

Robe de noces ? Et pourquoi précisément une robe de noces ?

DAYA.

Ha, ha ; je crois bien que vous n'y pensiez pas en l'achetant. — Mais vraiment, Nathan, il faut que ce soit celle-là, & point d'autres ! On la diroit commandée pour robe de noces. Ce

fond blanc ; ſymbole de l'innocence : ces guirlandes d'or entrelacées ; ſymbole de la richeſſe. Voyez vous ? Oh, c'eſt charmant !

NATHAN.

Comme tu me fais de l'eſprit ! Et ſur quelle robe de noces me *ſymboliſes*-tu là ſi ſavamment ? — Tu vas donc te marier ?

DAYA.

Moi ?

NATHAN.

Et qui donc ?

DAYA.

Moi ? — Bon Dieu !

NATHAN.

Qui donc ? De quelle robe de noces donc me parles-tu ? — Tout cela eſt à toi, à toi ſeule.

DAYA.

A moi ? là, ſincérement, à moi ? — Et point à Reka ?

NATHAN.

Ce que je deſtine à Reka, eſt dans une autre balle. Allons dépêche-toi ! débaraſſe-moi de tout cet attirail !

DAYA.

Tentateur ! féducteur ! Non, quand vous m'offririez tous les tréfors du monde entier, je n'y toucherai point ! que vous ne m'ayez juré de profiter de cette occafion heureufe, que le ciel ne vous donnera pas une feconde fois.

NATHAN.

Profiter d'une occafion ? — De quelle occafion ?

DAYA.

Oh ! vous ne m'entendez que trop bien ! — En un mot, le Templier aime Reka : donnez-lui Reka, & votre crime, que je ne puis cacher davantage, ceffera enfin d'être crime. La jeune fille retournera parmi les Chrétiens, reviendra ce qu'elle eft ; fera ce qu'elle étoit née : & vous, pour tous ces bienfaits, dont nous ne faurions affez vous remercier ; *vous n'aurez plus de charbons ardens entaffés fur votre tête.*

NATHAN.

Encore la même chanfon ? — Ta lyre eft feulement garnie d'une corde nouvelle, qui ne te fervira pas mieux que les autres.

DAYA.

Comment cela ?

NATHAN.

C'eſt que le Templier me conviendroit aſſez. Je lui donnerois même Reka plutôt qu'à tout autre ; mais — Un peu de patience encore.

DAYA.

Patience, patience ; n'eſt-ce pas-là toujours auſſi votre ancienne réponſe ?

NATHAN.

Quelques jours encore, Daya... Ha, ha ! Qui vient donc là ? Un Frere ? Va lui demander ce qu'il veut.

DAYA.

Vous pouvez bien imaginer ce qu'il veut.

NATHAN.

Eh bien, donne lui — avant qu'il ne demande. (*Daya s'approche du Frere-Moine, & lui parle bas.*)

NATHAN *à part.*

Si je pouvois ſeulement interroger le Templier ſans lui découvrir le motif de ma curioſité ! Car ſi le ſoupçon n'eſt pas fondé, j'aurai inutilement publié le nom de ſon Pere. (*haut*) Qu'eſt-ce ?

DAYA.

Il veut vous parler.

NATHAN.

Eh bien, fais-le venir; & retire toi.

SCENE VII.

NATHAN, *ensuite le Frere* BONAFIDES.

NATHAN *à part.*

JE voudrois pourtant bien rester le Pere de Reka! — Mais ne puis-je donc pas l'être toujours, sans en porter le nom? — Ah! pour ma Reka, je serai toujours son Pere, quand elle verra combien ce nom m'est doux. (*haut*) Que demandez-vous bon Frere?

BONAFIDES.

Pas grand'-chose. — Je suis bien aise, M. Nathan, de vous voir encore en bonne santé.

NATHAN.

Vous me connoissez donc?

BONAFIDES.

Eh, qui ne vous connoît pas? Vous avez

mis votre nom dans la main de tant de perſonnes. Il eſt encore reſté dans la mienne depuis longues années.

NATHAN *voulant ouvrir ſa bourſe.*

Approchez bon Frere, approchez; je vais en rafraîchir l'empreinte.

BONAFIDES.

Je vous remercie! Je le volerois à de plus pauvres; je ne prends rien. — Voudriez-vous ſeulement me permettre de vous rappeller *mon* nom. Car je puis me vanter, d'avoir mis auſſi dans *vos* mains quelque choſe, qui n'étoit point à mépriſer.

NATHAN.

Pardonnez! — J'ai honte de mon peu de mémoire;—Dites ce que vous m'avez remis, & pour réparation, recevez-en, je vous prie, ſept fois la valeur.

BONAFIDES.

Sachez donc, avant tout, comment moi-même je ne me ſuis ſouvenu qu'aujourd'hui du gage que je vous ai confié.

NATHAN.

Un gage que vous m'avez confié?

BONAFIDES.

Il n'y a pas encore long-temps que j'étois Hermite près de Jéricho. Des Brigands Arabes briſerent ma Cellule, & m'entraînerent avec eux. Heureuſement je leur ai échappé, & me ſuis réfugié près du Patriarche, pour lui demander une autre petite Cellule, où je puiſſe ſervir mon Dieu dans la ſolitude, juſqu'à ma bienheureuſe fin.

NATHAN.

Vous me traînez ſur les épines, bon Frere. Point de paroles inutiles. Ce gage ! ce gage que vous m'avez confié ?

BONAFIDES.

Tout à l'heure, M. Nathan. — Eh bien, le Patriarche me promit un Hermitage ſur le Tabor, dès qu'il y en auroit un de vacant ; & en attendant, il m'ordonna de reſter dans le Couvent, comme Frere-Lay. C'eſt-là où je ſuis à préſent, M. Nathan ; & cent fois chaque jour je deſire être à Tabor. Car le Patriarche m'emploie pour toutes ſortes de meſſages qui me répugnent. Par exemple....

NATHAN.

Finiſſez donc, je vous en prie !

BONAFIDES.

Nous y voilà ! — Quelqu'un a soufflé aujourd'hui à son oreille, qu'ici dans ces environs, demeure un Juif, qui a élevé un enfant de Chrétien comme sa fille.

NATHAN *surpris.*

Comment ?

BONAFIDES.

Ecoutez-moi jusqu'au bout ! — Lorsque le Patriarche m'a chargé de découvrir ce Juif, s'il étoit possible, & que je l'ai vu s'irriter vivement d'un crime qu'il trouve si affreux, qu'il le croit le véritable péché contre le Saint-Esprit ; — c'est-à-dire, le péché que nous croyons le plus grand de tous les péchés ; mais graces à Dieu, nous ne savons pas au juste en quoi il consiste : — alors ma conscience s'est éveillée tout-à-coup ; & je me suis rappellé que moi-même il y a déja long-temps, j'aurois pu donner lieu à ce grand péché, impardonnable. — Dites-moi : un Domestique ne vous auroit-il pas remis — une petite fille âgée de quelques semaines, il y a près de dix-huit ans ?

NATHAN.

Comment cela ? — Sans doute — certainement

BONAFIDES.

Regardez-moi, M. Nathan! Ce Domeſtique, c'étoit moi.

NATHAN.

Vous?

BONAFIDES.

Le Maître qui m'avoit ordonné de vous la porter, étoit --- ſi je ne me trompe ---- un Seigneur de Filnek, — Wolf de Filnek.

NATHAN.

Cela eſt juſte!

BONAFIDES.

Parce que la mere étoit morte peu de jours auparavant; & que le Pere avoit été obligé de s'enfuir promptement à.... oui, à Gazza, ce me ſemble, & comme la petite innocente ne pouvoit pas le ſuivre, il vous l'envoya. Ne vous trouvai-je pas à Darun?

NATHAN.

Cela eſt vrai!

BONAFIDES.

Quand ma mémoire me tromperoit, je n'en ſerois pas ſurpris. J'ai eu tant de braves Maîtres; & celui-

celui-ci, je l'ai servi si peu de temps. Bientôt après, il fut tué à Askalon; & c'étoit d'ailleurs un très-bon Maître.

NATHAN.

Oui vraiment, & à qui j'ai de grandes obligations! Qui m'a plus d'une fois sauvé la vie!

BONAFIDES.

Oh, c'est bienheureux! Vous en aurez beaucoup plus aimé sa fille.

NATHAN.

Vous pouvez bien le penser.

BONAFIDES.

Où est-elle donc à présent? Elle ne seroit pas morte? — Dites-moi plutôt qu'elle n'est pas morte! — Pourvu que personne ne le sache, il n'y a encore rien à craindre: tout ira bien.

NATHAN.

Tout ira bien?

BONAFIDES.

Fiez-vous à moi, Nathan! Car, tenez, voilà comme je pense! Je suis un homme simple; & si un très-grand mal touche de trop près le bien

que je veux faire, j'aime mieux ne pas faire le bien; parce que le mal présent nous le voyons tous, mais tous ne voient pas le bien à venir. — Il me paroît très-naturel, que pour bien élever la fille du Chrétien : vous l'éleviez comme votre fille. — Vous l'avez fait avec toute la tendresse, tout le dévouement d'un bon Pere, & l'on vous récompenseroit ainsi? Cela est au-dessus de ma foible intelligence. Vous auriez, il est vrai, agi plus sagement si vous aviez fait élever la Chrétienne par un Chrétien, comme Chrétienne : mais alors, ce me semble, vous n'auriez pas autant aimé la fille de votre ami. Et dans cet âge de foiblesse, les enfans ont, avant tout, besoin d'être aimés; ils ont plus besoin d'amour, de l'amour même d'une bête féroce, que de Religion. Car il est toujours temps de les instruire dans le Christianisme. Pourvu que la jeune fille, heureuse par vos bienfaits, soit devenue sensible & pieuse, elle sera restée, sans doute, aux yeux de Dieu, ce qu'elle étoit. Et d'ailleurs, tout le Christianisme n'est-il pas élevé sur le Judaisme? Je me suis souvent fâché, j'ai souvent versé des larmes, quand j'ai vu des Chrétiens oublier que Notre Seigneur lui-même a été Juif.

NATHAN.

Vous, bon Frere, il faudra que vous parliez

pour ma défenſe, ſi jamais la haine & l'hypocriſie s'élevent contre moi,—pour une action... & quelle action, grand Dieu! — Vous ſeul la ſaurez, bon Frere! — Mais emportez-la avec vous dans la tombe! La vanité ne m'a point encore engagé à la raconter à quelque autre. C'eſt à vous ſeul que je la raconte. Je ne la raconte qu'à la pieuſe ſimplicité, qui ſeule peut concevoir tout ce qu'un homme, vraiment dévoué à Dieu, a de force & de courage pour triompher de ſon cœur.

BONAFIDES.

Vous êtes ému, vos yeux ſe rempliſſent de larmes?

NATHAN.

Vous m'avez apporté cet enfant à Darun. Mais vous ne ſavez pas que peu de jours auparavant, les Chrétiens avoient aſſaſſiné tous les Juifs à Gath, femmes & enfans; vous ne ſavez pas que dans le nombre de ces infortunés, ma femme & mes enfans, ſept fils pleins d'eſpérance, avoient été brûlés dans la maiſon de mon frere, où je les avoient cachés.

BONAFIDES.

Ah, grand Dieu!

NATHAN.

Lorſque vous êtes arrivé, j'avois paſſé trois jours & trois nuits entieres étendu ſur la cendre devant Dieu; j'avois tant pleuré — Pleuré? Et dans mon déſeſpoir, déchirant ma poitrine de mes mains, maudiſſant Dieu, la lumiere & les hommes, j'avois juré à tout Chrétien une haine implacable —

BONAFIDES.

Je vous crois bien, Nathan!

NATHAN.

Mais peu à peu la raiſon reprit ſon empire, & me dit d'une voix douce: « Il y a un Dieu ce-
» pendant! C'eſt encore la volonté de Dieu! Sois
» homme! exécute ce que tu as conçu depuis
» long-temps; ce qui certainement n'eſt pas plus
» difficile à exécuter qu'à concevoir, pourvu que
» tu le veuilles; prends ton chemin, leve toi! »
— Je m'écriois déja: « Grand Dieu! Je me leve, veuille ſeulement que je veuille! » — Et vous deſcendiez de cheval, & vous me donnâtes l'enfant enveloppé dans votre manteau. — Ce que vous m'avez dit alors; ce que j'ai répondu: j'ai tout oublié. Je ſais ſeulement, que je pris l'enfant avec tranſport, & que l'ayant porté ſur mon lit, je l'embraſſois, je tombois à genoux, je ſanglotois,

je m'écriois : « Grand Dieu ! de mes ſept enfans,
» en voici déja un qui m'eſt rendu ».

BONAFIDES.

Nathan, Nathan ! vous êtes Chrétien ! — Par le Tout-Puiſſant, vous êtes Chrétien ! Il ne fut jamais un meilleur Chrétien !

NATHAN.

Nous ſommes dignes de nous entendre, bon Frere ! Car ce qui me rend Chrétien à vos yeux, vous rend Juif aux yeux de Nathan ! — Mais craignons de nous attendrir l'un & l'autre. Il faut agir ici ! Et quoiqu'un amour *ſept-double* m'attacha bientôt à cette fille étrangere ; quoique mon cœur ſe briſe, à l'idée ſeule de perdre encore en elle mes ſept fils ! — ſi la Providence la redemande de mes mains, — j'obéis !

BONAFIDES.

Et vous l'êtes bien plus encore ! — Voilà ce que je craignois tant de vous conſeiller ! Et votre bon génie vous l'a inſpiré !

NATHAN.

Mais qu'un premier venu ne veuille pas me l'arracher !

BONAFIDES.

Non certainement !

NATHAN.

Celui qui n'a pas ſur elle des droits plus ſacrés que les miens, doit en avoir au moins d'antérieurs —

BONAFIDES.

Certainement.

NATHAN.

Des droits que la nature & le ſang lui donnent.

BONAFIDES.

Voilà ce que j'ai voulu dire !

NATHAN.

Nommez-le moi donc cet homme, qui pourroit avoir des droits ſur Reka. Un oncle, un frere, ou tout autre parent, même éloigné, je ne lui refuſerai point — celle, qui a été créée, qui a été élevée, pour l'ornement de toute famille, de toute croyance. — J'eſpere que vous en ſaurez plus que moi, de votre ancien Maître & de ſa famille ?

BONAFIDES.

Difficilement, bon Nathan ! — Je crois vous avoir déja dit, que je n'étois pas reſté long-temps avec lui.

NATHAN.

Ne sauriez-vous pas au moins de quelle famille étoit la mere ? — N'étoit-ce pas une Stauffen ?

BONAFIDES.

Cela pourroit bien être ! — Oui, je crois m'en souvenir.

NATHAN.

Le Frere ne se nommoit-il pas Conrad de Stauffen ? — Et il étoit Templier ?

BONAFIDES.

Oui, si je ne me trompe. Mais attendez donc ! Oh, j'ai un petit livre de feu mon Maître. Je le lui ai trouvé sous son manteau, quand nous l'avons enterré près d'Askalon.

NATHAN.

Et ce petit livre ?

BONAFIDES.

C'est un livre de priere : nous nommons cela *des Heures*. — Je pensois, que ce livre pourroit encore être utile à quelque bon Chrétien. — Non pas à moi ; car je ne sais point lire.

NATHAN.

Cela est égal ! — Eh bien ?

BONAFIDES.

Dans ce petit livre, à ce qu'on m'a dit, sont écrits, de la main de mon Maître, tous les noms de ses parens, & même aussi de tous les parens de sa femme.

NATHAN.

Grand Dieu, il seroit possible! Allez donc, allez vîte au Couvent! Apportez-moi ce livre, vîte! Je vais le payer au poids de l'or; & que de remercîmens encore vous attendent! Hâtez-vous! Hâtez-vous!

BONAFIDES.

Volontiers! Mais c'est en Arabe que mon Maître a écrit tous ces noms.

NATHAN.

Eh n'importe! Apportez-le moi! — (*Bonafides sort.*) Dieu! Si je pouvois me conserver cette jeune fille! & m'attacher avec elle un tel gendre! — Non, ce ne sera pas facile! — Grand Dieu, que ta volonté s'accomplisse! — Qui donc pourroit en avoir parlé au Patriarche? Il faut que j'aie grand soin de m'en informer. — Si cela venoit de Daya?

SCENE VIII.

DAYA, NATHAN.

DAYA *empressée & toute effrayée.*

IMAGINEZ donc, Nathan !-

NATHAN.

Eh bien ?

DAYA.

La pauvre enfant en a été bien effrayée ! On vient d'envoyer....

NATHAN.

Le Patriarche ?

DAYA.

La sœur du Sultan, la Princesse Sittah. —

NATHAN.

Ce n'est point le Patriarche ?

DAYA.

Non, je vous ai dit la Princesse Sittah ! — Vous n'entendez donc pas ? — La Princesse l'envoie chercher.

NATHAN.

Sittah ? Elle envoie chercher Reka ? — Sittah

l'envoie chercher? — Alors, si c'est Sittah qui l'envoie chercher, & non le Patriarche....

DAYA.

Et pourquoi donc penser à lui?

NATHAN.

Tu ne lui as donc pas parlé depuis peu? Tu ne lui as rien dit? bien sincérement?

DAYA.

Moi? à lui?

NATHAN.

Où sont les Couriers?

DAYA.

Là, dans la cour.

NATHAN.

Il est plus prudent d'aller moi-même leur parler. Viens-tu? — Pourvu qu'il n'y ait rien du Patriarche là-dessous. (*Il sort.*)

DAYA.

Voici bien une autre crainte, Daya. Je parie que la soit-disante fille unique d'un Juif si riche, ne seroit point un très-mauvais parti pour un Musulman? — Le Templier s'en passera; oui,

—elle eſt perdue pour lui, ſi je ne riſque point encore un ſecond pas; ſi je ne lui découvre point à elle-même ce qu'elle eſt née! — Allons, ne perdons point courage! Saiſiſſons le premier moment où je me trouverai ſeule avec elle! Et mais — en l'accompagnant chez Sittah, voilà une occaſion heureuſe de lui tout découvrir. — Oui, à préſent, ou jamais, ou jamais! (*Elle ſort.*)

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

Une grand'-Salle dans le Palais du Sultan ; où l'on voit encore les ſacs d'argent entaſſés.

SCENE PREMIERE.

SALADIN, *& bientôt après plusieurs* MEMALIK.

SALADIN *en entrant.*

Voici encore cet argent ! Et perſonne ne peut donc trouver ce Derviche ? Il eſt probablement aſſis àq uelque partie d'Echecs, où il s'oublie lui-même ; — & moi auſſi à plus grande raiſon. — Allons, un peu de patience ! Qu'eſt-ce ?

UN MAMLOUCK.

Heureuſes nouvelles, joie, Sultan ! — La Caravane de Cahire arrive, eſt arrivée, avec le tribut de ſept années du riche Nil.

SALADIN.

Je te remercie, Ibrahim ! Tu es vraiment pour

Saladin un Courier bien venu! — Je te remercie de cette bonne nouvelle.

LE MAMLOUK *à part.*

Eh bien? donne donc!

SALADIN.

Qu'attends-tu? — Tu peux ſortir.

LE MAMLOUK.

Voilà tout?

SALADIN.

Que veux-tu donc de plus?

LE MAMLOUK.

Nulle récompenſe pour ce bon Courier? — Je ſerois donc le premier que Saladin auroit enfin appris à récompenſer en paroles? — Oui, il y a auſſi de la gloire — à être le premier envers qui Saladin ait été avare.

SALADIN.

Eh bien, tu n'as qu'à prendre là une bourſe.

LE MAMLOUK.

Non, il n'eſt plus temps! Tu pourrois à préſent vouloir me les donner toutes, je ne les prendrois pas.

SALADIN.

Du caprice ! — Approche, en voilà deux. — Sérieuſement ? Il ſort ? Il me ſurpaſſe en générosité ? — Car il doit plus lui en coûter de refuſer qu'à moi de donner. — Ibrahim ! — Quelle idée bizarre auſſi m'eſt venue, de vouloir tout-à-coup changer ſur la fin de mes jours ? — Saladin ne veut-il pas mourir comme Saladin ? — Il n'auroit donc pas dû vivre comme Saladin.

UN IIe. MAMLOUK.

Joie, Sultan !....

SALADIN.

Si tu viens m'annoncer....

LE IIe. MAMLOUK.

Que les tréſors de l'Egypte ſont arrivés !

SALADIN.

Je le ſais déja.

LE IIe. MAMLOUK.

Eſt-il poſſible que je ſois venu trop tard !

SALADIN.

Pourquoi trop tard ? — Prends pour ta bonne volonté une bourſe, deux de ces bourſes.

LE IIe. MAMLOUK.

Cela fait trois!

SALADIN.

Oui, ſi tu ſais compter! — Tu n'as qu'à les prendre.

LE IIe. MAMLOUK.

Je crois que tu en verras encore un troiſieme, — ſi toutefois il peut venir.

SALADIN.

Comment donc cela?

LE IIe. MAMLOUK.

C'eſt que peut-être il s'eſt tué! Dès que nous avons été aſſurés tous trois de l'arrivée heureuſe du tranſport, chacun de nous eſt parti comme l'éclair. Le premier eſt tombé de ſon cheval; je me ſuis alors trouvé le premier, je l'ai toujours été juſqu'aux portes de la ville, dont ce bon coquin d'Ibrahim connoît mieux les rues que moi.

SALADIN.

Oh, le tombé! mon ami, le tombé! — Cours donc au-devant de lui.

LE IIe. MAMLOUK.

Je le ferai bien ſans qu'on me le diſe ! — Et s'il vit encore : la moitié de ces bourſes lui appartient. (*Il ſort.*)

SALADIN.

Quel généreux ſerviteur encore que ce Mamlouk ! — Qui peut ſe vanter d'avoir de tels hommes à ſon ſervice ? Ne me ſeroit-il donc pas permis de penſer que mon exemple a aidé à les former ? — Loin de moi la penſée avare, de les vouloir traiter différemment ſur la fin de mes jours ! —

UN IIIe. MAMLOUK.

Sultan,....

SALADIN.

Eſt-ce toi qui es tombé ?

LE IIIe. MAMLOUK.

Non. Je viens ſeulement t'annoncer — que l'Emir Manſor, qui a conduit la Caravane, deſcend de cheval —

SALADIN.

Amene-le vîte, vîte ! — Le voilà !

SCENE

SCENE II.

L'EMIR MANSOR & SALADIN.

SALADIN.

SOIS le bien venu, Emir! Eh bien, comment tout cela s'est-il passé? — Mansor, Mansor, tu nous a fait attendre long-temps!

MANSOR.

Cette lettre t'apprendra les troubles, que ton Abulkassem a d'abord été forcé d'appaiser à Thébaïs, avant de pouvoir nous exposer à partir. Mais ensuite j'ai hâté mon voyage autant que je l'ai pu.

SALADIN.

Je te crois! — Et sur le champ, bon Mansor, sur le champ — je me flatte que tu le feras volontiers, n'est-ce pas? — prends une nouvelle escorte. Il faut que sur le champ tu portes la plus grande partie de ces trésors chez mon Pere, sur le mont Liban.

MANSOR.

Volontiers! très-volontiers!

SALADIN.

Et fais bien escorter ton convoi. Dans ces environs du mont Liban, l'on n'est plus en sûreté. N'as-tu rien entendu? Les Templiers recommencent à se montrer. Sois bien sur tes gardes, Mansor! ---- Viens, où est donc ce convoi? Je veux le voir, & donner moi-même les ordres nécessaires. (*A ses Esclaves*) Et vous! vous me trouverez ensuite chez Sittah.

SCENE III.

Les Palmiers près la Maison de Nathan.

LE TEMPLIER *se promene sous les Palmiers.*

NON, je ne veux point entrer dans la maison. — On le verra à la fin! —— Autrefois on m'appercevoit si vîte, si volontiers! --- Oh, il viendra bientôt me prier de ne plus me promener si souvent devant sa maison. --- Et pourquoi donc moi-même suis-je en ce moment si ému? — Qui m'a donc tant irrité contre lui? —— Ne m'a-t-il pas répondu: « Je ne vous refuse rien encore. » Et Saladin s'est chargé de l'y faire consentir. —— Comment? il seroit moins Juif que je ne suis Chrétien? —— Qui se connoît bien? Et sans cela,

ferois-je donc si jaloux de ce petit vol qu'il a fait aux Chrétiens? — Ce n'est pas, il est vrai, un petit vol, qu'un Être aussi parfait! — Et à qui donc appartient ce chef-d'œuvre? — Ce n'est point à l'Esclave qui en a jetté le bloc, masse informe, sur les déserts de la vie, mais à l'Artiste, qui dans cette pierre brute abandonnée, a imaginé de si belles formes. — Ah! malgré le Chrétien qui lui donna la vie, le Juif restera le vrai Pere de Reka. — Si Reka n'étoit que fille d'un Chrétien, Chrétienne; si je me la représente sans tout ce qu'un tel homme, cet homme seul a pu lui donner: — parle, mon cœur, — qui te plairoit en elle? Rien! Peu! Non, pas même son sourire, si ce n'étoit qu'un doux & beau désordre de ses traits épanouis, si ce qui l'a fait sourire étoit indigne de ces graces si pures, dont sa bouche l'embellit: —Non, pas même son sourire! Je l'ai bien vu plus beau, plus gracieux encore pour la frivolité, l'ironie ou la flatterie ingénieuse — A-t-il alors enchaîné tous mes sens? M'a-t-il inspiré le desir de me perdre tout entier dans sa lumiere? — Non, que je sache, & cependant je suis assez injuste pour m'irriter contre celui qui l'a rendue si parfaite. Comment cela? Pourquoi? — Si je méritois les adieux ironiques de Saladin! Qu'il est déja honteux pour moi que Saladin ait pu le soup-

çonner ! Que j'ai dû lui paroître petit & méprisable ! — Et tout cela pour une femme? — Curd, Curd, ce n'est point ainsi que tu réussiras : plus de douceur. Et si l'inconséquente Daya m'avoit fait quelques rapports difficiles à prouver ?... Ah ! je le vois enfin sortir de chez lui parlant à quelqu'un avec attention ! — A qui donc? — à lui? au Frere-Moine? —Il sait déja tout ! Peut-être même on l'a déja trahi ! — Grand Dieu ! malheureux, qu'ai-je fait ! — Quoi, une étincelle de cette passion pourroit ainsi consumer, anéantir notre raison ! — Et vois donc jeune insensé ce qui te reste à faire? Vîte, décide toi ! — Je m'en vais l'attendre ici-près ; — peut-être que le Frere-Moine le quittera bientôt. (*Il sort.*)



SCENE IV.

NATHAN & BONAFIDES.

NATHAN.

OUI, bon Frere, je vous remercie encore mille fois.

BONAFIDES.

Et moi aussi, du fond de mon cœur, je vous remercie, Nathan.

NATHAN.

Vous, me remerciet? vous? De quoi? de mon entêtement à vous forcer d'accepter ce dont vous n'avez aucun besoin? — Encore faudroit-il au moins que votre entêtement eut cédé au mien, & que vous ne voulussiez pas absolument être plus riche que moi.

BONAFIDES.

Ce livre d'ailleurs ne m'appartient pas; il appartient à cette jeune fille; c'est toute la succession de son Pere. — Il est vrai qu'elle a trouvé en vous..... Dieu veuille que vous n'ayez jamais à vous repentir d'en avoir tant fait pour elle!

NATHAN.

Le puis-je? Je ne le pourrois jamais. Soyez sans inquiétude!

BONAFIDES.

Hélas! les Patriarches & les Templiers....

NATHAN.

Ne pourront jamais me faire assez de mal pour me repentir d'une seule pensée: & moins encore de cette action-là! — Êtes-vous donc bien convaincu que c'est un Templier, qui allume ainsi la vengeance de votre Patriarche?

BONAFIDES.

Ce ne peut être qu'un Templier. Un instant avant de me charger de ce message, un Templier lui a parlé; & le peu que j'ai entendu de leur discours, me le persuade.

NATHAN.

Cependant il n'y a maintenant qu'un seul Templier à Jérusalem. Et je le connois. C'est mon ami, un jeune homme généreux, ouvert.

BONAFIDES.

C'est lui-même! — Mais ce que l'on est, ou ce que l'on est forcé d'être dans le monde, ne sont pas toujours la même chose.

NATHAN.

Non, malheureusement. — Mais, quoiqu'ils fassent, avec ce livre, bon Frere, je défie leur vengeance; & sur l'heure, je vais trouver le Sultan.

BONAFIDES.

Oh, puissiez-vous triompher de vos ennemis! Adieu, je vous laisse.

NATHAN.

Et vous ne l'avez pas même vue? —De grace

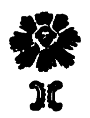
revenez bientôt, revenez nous voir ſouvent. — Pourvu qu'aujourd'hui le Patriarche n'en ſache rien ! — Mais pourquoi ? Dites-lui aujourd'hui même tout ce que vous voudrez, bon Frere.

BONAFIDES.

Moi ? oh non ! Adieu. (*Il ſort.*)

NATHAN.

N'allez pas nous oublier, bon Frere ! (*ſeul*) Dieu ! que ne puis-je en ce moment, au pied de ton trône, me proſterner devant toi ! Comme ce nœud ſe dénoue à préſent de lui-même ! — Dieu ! Que tout mon cœur eſt ſoulagé de n'avoir plus rien à cacher aux hommes, & de pouvoir aujourd'hui me montrer devant eux comme devant toi, toi qui ſeul ne juge point l'homme d'après ſes actions, qui ſont rarement ſes actions. O Dieu !



SCENE V.

NATHAN & LE TEMPLIER, *qui s'avance vers lui.*

LE TEMPLIER.

Hé ! attendez, Nathan, nous irons ensemble !

NATHAN.

Qui appelle? — C'est vous Chevalier ? Où étiez-vous donc, que je ne vous ai pas trouvé chez le Sultan?

LE TEMPLIER.

Nous nous sommes croisés. Ne le prenez pas mal !

NATHAN.

Pour moi, non; mais Saladin.....

LE TEMPLIER.

Vous en sortiez....

NATHAN.

Et vous lui avez parlé? Oh, alors, tout est bien !

LE TEMPLIER.

Oui ; mais il veut nous parler à tous les deux enſemble.

NATHAN.

Tant mieux. Venez donc avec moi. J'y allois ſans vous.

LE TEMPLIER.

Oſerois-je vous demander, Nathan, à qui vous parliez tout à l'heure ?

NATHAN.

Vous ne le connoiſſez pas, je crois ?

LE TEMPLIER.

N'étoit-ce point à ce bon Vieillard, à ce Frere-Lay, dont le Patriarche ſe ſert pour éventer ſa proie ?

NATHAN.

Cela pourroit être ! Il demeure chez le Patriarche.

LE TEMPLIER.

La ruſe eſt ingénieuſe ! La ſcélérateſſe envoyer devant ſoi la ſimplicité !

NATHAN.

Oui, envoyer la ſimplicité bornée, à la bonne heure ; — mais non la pieuſe ſimplicité.

LE TEMPLIER.

Simplicité pieuse? — Un Patriarche n'y croit pas.

NATHAN.

Je réponds de cet honnête Vieillard. Il ne prêtera jamais ses mains pures à son Patriarche pour des desseins honteux ou criminels.

LE TEMPLIER.

Il voudroit le faire croire au moins. — Mais ne vous auroit-il rien dit de moi?

NATHAN.

De vous? de vous personnellement? Rien. — Il ne doit pas même savoir votre nom?

LE TEMPLIER.

Je ne crois pas.

NATHAN.

Il m'a dit, il est vrai, d'un Templier....

LE TEMPLIER.

Quoi?

NATHAN.

Mais ce ne peut jamais être de vous qu'il vouloit parler!

LE TEMPLIER.

Et que sait-on? Voyons.

NATHAN.

Un Templier, à ce qu'il m'a assuré, est allé me citer devant le Patriarche.

LE TEMPLIER.

Vous citer? vous?—Avec sa permission, il en a menti. — Ecoutez-moi, Nathan! --- Je ne suis pas homme à nier la vérité. Ce que j'ai fait, je l'ai fait! Non que je veuille défendre tout ce que j'ai pu faire. Pourquoi aurois-je honte d'avouer une faute? N'ai-je pas la ferme résolution de m'en corriger? Et ne sais-je donc pas tout ce que peut un homme qui est ferme dans ses desseins? --- Ecoutez-moi, Nathan! --- Ce Templier dont on vous a parlé, c'est moi. --- Vous savez ce qui a troublé ma raison, ce qui a fait bouillonner tout mon sang! O insensé! --- Je venois, corps & ame, me jetter entre vos bras. Avec quelle froideur vous m'avez reçu! --- Quelle tiédeur --- & c'est pis encore! Avec quel art vous éludiez ma demande, & par combien de questions frivoles vouliez-vous paroître y répondre. Je n'ose encore y penser, si je veux être calme. --- Ecoutez-moi, Nathan! — Dans ce délire de tous mes

ſens allumés, Daya me ſuit, & malgré moi me confie un ſecret qui me parut éclairer toute votre conduite.

NATHAN.

Comment cela?

LE TEMPLIER.

Je veux que vous me laiſſiez achever! — J'imaginai alors que vous ne donneriez pas aiſément à un Chrétien ce que vous aviez ainſi enlevé aux Chrétiens. Et pour finir, & pour le mieux, je réſolus de vous enfoncer un poignard dans le cœur.

NATHAN.

Et pour le mieux? --- Où eſt ici le mieux?

LE TEMPLIER.

Ecoutez-moi, Nathan! — Non, je n'ai pas bien fait. — Peut-être même n'étes-vous pas coupable! — Cette Daya eſt ſi inconſéquente dans ſes paroles: elle vous hait, — & ſa haine ne cherche qu'à vous nuire. Cela eſt très-croyable. — Je ne ſuis qu'un inſenſé, un jeune inſenſé, en délire, & qui toujours en fait trop, ou trop peu. — Cela peut être encore! Pardonnez-moi, Nathan.

NATHAN.

A la bonne heure, puiſque vous avouez....

LE TEMPLIER.

Je ſuis donc allé trouver le Patriarche ! Mais je ne vous ai pas nommé. Cela n'eſt pas vrai, je vous l'ai dit ! Je lui ai conté le fait, comme une ſimple ſuppoſition, comme pour entendre là-deſſus ſon ſentiment — J'aurois bien pu me paſſer encore de cela : oui ! — car je ſavois déja qu'il n'étoit qu'un Hypocrite. — Ne pouvois-je donc pas vous en parler d'abord à vous-même ? — Falloit-il expoſer cette infortunée au danger de perdre un tel Pere? — Mais n'y penſons plus. La ſcélérateſſe de ce Patriarche m'a, tout-à-coup, rappellé à moi-même. — Ecoutez-moi, Nathan, je veux que juſqu'à la fin vous m'écoutiez parler ! — Suppoſons même qu'il connoiſſe votre nom : eh bien, après ? après? — Il ne peut vous enlever cette jeune fille, ſi elle n'appartient qu'à vous. Et pour l'enfermer dans un Cloître, il ne peut l'aller chercher que dans votre maiſon. — Ainſi — donnez-la moi ! donnez-la moi ſeulement, & qu'il vienne me l'enlever ! Qu'il vienne m'enlever ma femme. — Donnez-la moi, vîte ! — Que Reka ſoit ou ne ſoit pas votre fille ! Juive ou Chrétienne, ou ni l'une ni l'autre ! Cela eſt égal ! Je ne vous le demande point, & de ma vie ne vous le demanderai. Il en ſera ce qu'il en ſera !

NATHAN.

Vous ſoupçonnez peut-être, que j'ai de grands intérêts à cacher la vérité?

LE TEMPLIER.

Il en ſera ce qu'il en ſera.

NATHAN.

Je n'ai point encore nié à vous — ni à tout autre à qui il importe de le ſavoir — que Reka eſt Chrétienne, qu'elle n'eſt que ma fille adoptive. — Mais pourquoi je ne l'en ai point encore inſtruit elle-même? — ce n'eſt qu'auprès d'elle ſeule que j'ai beſoin de m'en juſtifier.

LE TEMPLIER.

Et même auprès d'elle, vous n'en aurez pas beſoin! — Ne lui enlevez donc pas une ſi douce illuſion! faites-lui grace de la triſte vérité! — C'eſt encore à vous ſeul à diſpoſer d'elle au gré de vos deſirs. Donnez-la moi, je vous en conjure, Nathan, donnez-la moi! je ſuis le ſeul qui puiſſe vous la ſauver une ſeconde fois — & je le veux.

NATHAN.

Oui — vous le pouviez! vous le pouviez; mais il eſt trop tard.

LE TEMPLIER.

Comment cela? trop tard?

NATHAN.

Grace au Patriarche.

LE TEMPLIER.

Au Patriarche? Grace? à lui, grace? De quoi? Il auroit voulu mériter nos remercimens, *lui*? De quoi? de quoi?

NATHAN.

De ce que nous savons à présent à qui elle est alliée; de ce que nous savons entre quelles mains on peut la remettre sans crainte.

LE TEMPLIER.

Que le.... Que le Ciel l'en remercie!

NATHAN.

Il faut à présent que vous l'obteniez de ces mains, & non des miennes.

LE TEMPLIER.

Pauvre Reka! Que d'événemens cruels t'accablent, pauvre Reka! Ce qui feroit un bonheur pour d'autres Orphelines, devient malheur pour toi! — Nathan! — Et où sont-ils, ces parens?

NATHAN.

Où ils ſont?

LE TEMPLIER.

Et qui ſont-ils?

NATHAN.

Il s'eſt trouvé ſur-tout un Frere, à qui il vous faudra la demander.

LE TEMPLIER.

Un Frere? Quel eſt-il ce Frere? Soldat? ou Moine? — Dites, pour que je ſache ce que j'en dois attendre.

NATHAN.

Je ne le crois ni l'un ni l'autre — ou l'un & l'autre. Je ne le connois pas bien encore.

LE TEMPLIER.

Mais d'ailleurs?

NATHAN.

Un brave homme, & avec lequel Reka ne ſe trouvera pas mal.

LE TEMPLIER.

Et Chrétien cependant! — Non, je ne ſais ſouvent que penſer de vous. — Ne ſera-t-elle pas

obligée

obligée de faire la Chrétienne parmi des Chrétiens ? Et ne finira-t-elle pas, par devenir ce qu'elle aura voulu paroître si long-temps ? — Et cela vous inquiete si peu ? Et malgré tout cela, vous pouvez dire — vous ! Reka ne se trouvera pas mal chez son frere ?

NATHAN.

Je le pense ! Je l'espere ! — Si son sort n'étoit pas heureux avec lui, n'aura-t-elle pas toujours vous & moi ?

LE TEMPLIER.

Oh il s'empressera de remplir tous ses desirs. Ce petit frere n'aura-t-il pas grand soin d'entretenir, de parer sa petite sœur ? Et une sœur a-t-elle besoin de plus ? — Ah oui ! il lui faut encore un mari ! — Eh bien, eh bien ; le frere lui en amenera un aussi quand il en sera temps ! & le plus Chrétien, sera le meilleur ! — Nathan, Nathan ! Quel ange vous aviez formé, & comme ils vont tous gâter votre ouvrage !

NATHAN.

Ne craignez rien. Cet ange sera toujours digne de notre amour.

LE TEMPLIER.

Ne dites pas cela ! Ne le dites pas au moins de

mon amour. On ne lui impose rien; rien. Pas même un nom! — Mais un moment! — Soupçonneroit-elle déja ce qui va lui arriver?

NATHAN.

Je ne le crois pas; mais cela est possible.

LE TEMPLIER.

N'importe. Oui, — dans les deux cas, il faut qu'elle apprenne par moi le sort qui la menace. Ma résolution de ne jamais la revoir, de ne lui parler jamais avant de pouvoir la nommer la mienne, n'existe plus. Je cours....

NATHAN.

Arrêtez! Où?

LE TEMPLIER.

Chez elle! Et pour voir si cette ame de femme auroit assez de courage d'homme, pour prendre la seule résolution digne d'elle!

NATHAN.

Quelle résolution?

LE TEMPLIER.

Celle de n'écouter plus ni vous, ni son frere.

NATHAN.

Et?

LE TEMPLIER.

Et de me ſuivre; — dût-elle ainſi devenir femme d'un Muſulman. (*Il va pour ſortir.*)

NATHAN.

Vous ne l'y trouverez pas. Elle eſt avec Sittah, ſœur du Sultan.

LE TEMPLIER.

Depuis quand? Pourquoi?

NATHAN.

Et voulez-vous auſſi y trouver le frere, vous n'avez qu'à me ſuivre.

LE TEMPLIER.

Le frere? Lequel? Celui de Sittah ou de Reka?

NATHAN.

L'un & l'autre peut-être. Venez avec moi ſeulement. Je vous en prie, venez!

(*Il l'emmene avec lui.*)



SCENE VI.

Le Haram de Sittah.

SITTAH & REKA.

SITTAH.

QUE je ſuis aiſe de t'avoir vue, douce fille ! — Ne tremble donc pas ainſi, ne ſois pas ſi émue, ſi timide ! ſois éveillée & plus parlante ! plus intime !

REKA.

Princeſſe.....

SITTAH.

Non, ne me nomme pas Princeſſe ! nomme moi Sittah, — ton amie — ta ſœur. Nomme-moi ta petite maman ! — Je pourrois preſque déja l'être. — Si jeune, un eſprit ſi cultivé, & ſi vertueuſe ! Que de choſes tu ſais ! Que tu dois avoir lu ?

REKA.

Moi, lu ? — Sittah ſe moque de ſa petite ſœur. A peine ſais-je lire.

SITTAH.

Tu ſais à peine lire, ô petite Hypocrite !

REKA.

Je lis un peu l'écriture de mon Papa ! — Je croyois, moi, que tu parlois de livres.

SITTAH.

Certainement.

REKA.

Et bien, vraiment, j'ai de la peine à lire dans un livre !

SITTAH.

Tout de bon ?

REKA.

Sérieuſement, Sittah. Mon Pere aime trop peu la froide érudition des livres qui ne s'impriment dans la tête qu'avec des ſignes morts.

SITTAH.

Eh, que dis-tu là ! — Il n'a peut-être pas tout-à-fait tort ! Et cependant toutes les choſes que tu ſais.....

REKA.

Je ne les ſais que de ſa bouche. Et pour la plupart, je pourrois te dire encore où ? comment ? & pourquoi ? il me les a enſeignées.

SITTAH.

Tout ſe grave alors bien plus profondément. C'eſt ainſi que l'ame toute entiere s'inſtruit.

REKA.

Sûrement qûe Sittah auſſi a lu peu, ou rien!

SITTAH.

Comment cela? — Je ne m'énorgueillis pas d'avoir lu. — Mais qu'elle eſt ta raiſon? parle hardiment. Pourquoi penſes-tu que Sittah n'a rien lu?

REKA.

Elle eſt ſi ſimple, ſi bonne, ſi ingénue; elle ne reſſemble qu'à elle-même. —

SITTAH.

Eh bien?

REKA.

Et les livres nous laiſſent rarement ainſi, dit mon Pere.

SITTAH.

Oh quel homme ſage que ton Pere!

REKA.

N'eſt-ce pas?

SITTAH.

Comme il s'approche toujours du but!

REKA.

N'eſt-ce pas? — Et ce Pere......

SITTAH.

Qu'as-tu, ma bonne amie?

REKA.

Ce Pere.....

SITTAH.

Dieu! tu pleures?

REKA.

Et ce Pere — Ah! il faut que je parle! — mon cœur eſt oppreſſé, ſi oppreſſé..... (*Toute en larmes, elle embraſſe les genoux de Sittah.*)

SITTAH.

Mon enfant! Qu'as-tu donc, Reka?

REKA.

Ce Pere! — Je dois — je dois le perdre!

SITTAH.

Toi, le perdre? lui? Comment cela? — Sois tranquille — Jamais, jamais! — Leve-toi.

REKA.

Tu ne te feras pas vainement offerte, d'être mon amie & ma ſœur!

SITTAH.

Je la ſuis ! je la ſuis ! — Leve-toi donc ! Ou je vais appeller du ſecours.

REKA *ſe leve.*

Ah pardonne ! pardonne ! — Ma douleur m'a fait oublier qui tu es. Devant Sittah on ne doit point gémir, ni ſe déſeſpérer ; elle ne permet qu'à la froide raiſon de régner ſur elle.

SITTAH.

Eh bien ?

REKA.

Non, mon amie, ma ſœur, ne conſens point, ne permets jamais que l'on me donne de force un autre Pere !

SITTAH.

Un autre Pere ? donné par force ? à toi ? Qui le pourroit ? qui ſeulement peut le vouloir, ma bonne amie ?

REKA.

Qui ? Ma bonne méchante Daya peut le vouloir, — veut le pouvoir. — Oui, tu ne connois peut-être pas cette bonne méchante Daya ? Eh bien, que Dieu le lui pardonne ! — Que Dieu l'en récompenſe ! Elle m'a fait tant de bien, — tant de mal !

SITTAH.

Du mal, à toi? — Oh, ſi elle eſt bonne, elle doit donc l'être bien peu!

REKA.

Non, non, elle eſt bonne, très-bonne, très-bonne.

SITTAH.

Qui eſt-elle donc?

SITTAH.

Une Chrétienne qui a élevé mon enfance; qui m'a tant aimé! — Tu ne le croirois pas! — Qui m'a ſi peu fait appercevoir que je n'avois point de mere! — Que Dieu l'en récompenſe — mais auſſi elle m'a tant fait ſouffrir, elle m'a tant perſécutée!

SITTAH.

Pourquoi? Comment? Et à quel ſujet?

REKA.

Ah! la pauvre Daya, — je te l'ai dit — elle eſt Chrétienne; —& ſon amitié la force à me perſécuter; elle eſt une de ces ames exaltées qui croient connoître ſeules le chemin univerſel, unique & vrai, qui conduit à Dieu!

SITTAH.

Je t'entends.

REKA.

Et leur cœur eſt toujours porté à diriger vers ce chemin, tous ceux qui s'en écartent. — Et peuvent-ils faire autrement? Car s'il eſt vrai que ce chemin ſeul conduiſe au bonheur, comment verroient-ils avec indifférence leurs amis en prendre un autre, — qui entraîne à la perdition, à la perdition éternelle? Il faudroit donc qu'en même temps il fut poſſible d'aimer & de haïr. — Auſſi ce n'eſt point cela qui me force enfin à éclater en reproches. J'aurois pu, ſans me plaindre, ſupporter plus long-temps ſes ſoupirs, ſes remontrances, ſes prieres, ſes menaces: oui, & même avec plaiſir! ces entretiens m'ont fait naître pluſieurs fois des penſées bonnes & utiles. Et qui ne ſeroit pas flatté, au fond de ſon cœur, de ſe ſentir aimé, ſi aimé.... n'importe qui vous aime — ſi aimé, qu'on ne peut même ſupporter la penſée d'être un jour éternellement ſéparé de nous!

SITTAH.

Cela eſt bien vrai!

REKA.

Mais — mais — cela va trop loin! Je ne puis plus oppoſer ni patience, ni réflexion, rien....

SITTAH.

A quoi? à qui?

REKA.

A ce qu'elle a voulu tout à l'heure me découvrir.

SITTAH.

Te découvrir? & tout à l'heure?

REKA.

Tout à l'heure! — En nous hâtant d'obéir à tes ordres, nous approchions d'un Temple chrétien tombé en ruines. Tout-à-coup Daya s'arrête, me paroît combattre avec son cœur, & les yeux troubles de larmes, elle regarde tantôt le Ciel, tantôt moi, & ensuite: « Viens, me dit-elle, abrégeons le chemin en traversant ce Temple. » Elle entre. — Je la suivois dans ce vaste édifice, soutenant d'un œil effrayé ses ruines chancelantes, quand de nouveau elle s'arrête, — & je me vois sur les antiques débris d'un Autel renversé. —Que suis-je devenue, lorsqu'arrosant mes mains de ses larmes brûlantes, & m'implorant de ses mains suppliantes, elle s'est précipitée à mes pieds. —

SITTAH.

Bonne enfant!

RÉKA.

Et alors, au nom de la Divinité, qui autrefois dans ces lieux mêmes avoit exaucé tant de prieres, opéré tant de miracles, au nom de la compassion la plus tendre & la plus sincere, comme elle me conjuroit d'avoir enfin pitié de moi ! — Et de lui pardonner du moins, si elle étoit obligée de m'apprendre les droits que son Eglise avoit sur moi.

SITTAH *à part.*

Ah malheureuse ! — Je l'avois pressenti !

RÊKA.

Et que j'étois du sang Chrétien ; baptisée, non la fille de Nathan ; qu'il n'étoit point mon pere — Grand Dieu ! Il ne seroit pas mon pere ! — Sittah, Sittah, que je tombe encore à tes pieds. —

SITTAH.

Non, Reka, non, leve-toi — Mon frere vient ! leve-toi.



SCENE VII.

SALADIN & LES PRÉCÉDENS.

SALADIN.

QU'Y a-t-il donc, Sittah?

SITTAH.

Elle eſt mourante! Dieu!

SALADIN.

Qui donc?

SITTAH.

Tu ſais bien....

SALADIN.

La fille de notre Nathan? Qu'a-t-elle?

SITTAH.

Remets-toi donc, mon enfant! — Le Sultan...

REKA, *la tête baiſſée & ſe traînant ſur les genoux juſqu'aux pieds de Saladin.*

Je ne me leve point, ne me leverai pas,—je ne deſire point contempler le front radieux du Sultan!—

Je ne veux point admirer dans ſes regards auguſtes l'éclat de ſa juſtice éternelle....

SALADIN.

Leve.... leve toi !

REKA.

Non, je ne le veux point, avant qu'il ne m'ait promis....

SALADIN.

Viens ! Je promets.... tout ce que tu demanderas.

REKA.

Je ne demande ni plus ni moins que de me laiſſer mon Pere ; & moi à lui !—Je ne ſais point encore, quel autre demande à être mon Pere, —ni qui peut le demander. Je ne veux point non plus l'apprendre. Mais n'eſt-ce donc que le ſang qui fait le Pere? N'eſt-ce donc que le ſang?

SALADIN *la relevant.*

Ah, c'eſt cela? — qui donc a été aſſez cruel pour attriſter ainſi un cœur comme le tien? —Eſt-ce donc un fait déja prouvé? pleinement prouvé?

REKA.

Il le faut bien ! Car Daya prétend le tenir de ma Nourrice.

SALADIN.

De ta Nourrice !

REKA.

Qui s'est sentie obligée de le lui avouer en mourant.

SALADIN.

En mourant ! — N'étoit-elle pas déja en délire ? — Et quand cela seroit ! — Le sang, à beaucoup près, ne fait pas le Pere ! il fait à peine le Pere d'une bête sauvage ! Le sang donne tout au plus le premier droit de mériter ce nom ! — Ne t'inquietes donc pas ! — Et sais-tu comment remédier à tout cela ? Aussitôt que tu verras deux Peres réclamer sur toi leurs prétendus droits, — laisse les tous les deux ; prends le troisieme ! — Prends moi alors pour ton Pere !

SITTAH.

Oh oui, Reka, qu'il soit ton Pere ! qu'il soit ton Pere !

SALADIN.

Je veux être un bon Pere, un bien bon Pere ! — Mais encore ! il me vient une idée plus heureuse. — Qu'as-tu maintenant besoin de Pere ? Et si la mort te l'enlevoit tout-à-coup ? — Il faut donc chercher un autre appui, tandis qu'il en est temps encore ! Ne connoîtrois-tu personne ?....

SITTAH.

Ne la fais pas rougir !

SALADIN.

Je me le ſuis bien propoſé cependant. Car ſi les laides ſont ſi belles quand elles rougiſſent, que les belles qui rougiſſent doivent être belles ! — J'attends ici ton Pere, ton Pere Nathan ; & encore quelqu'un — encore quelqu'un. Le devines-tu ? — Ici ! Pourvu que tu veuilles bien me le permettre, ma Sittah ?

SITTAH.

Mon frere !

SALADIN.

Et il faudra rougir, bien rougir devant lui, bonne petite !

REKA.

Devant qui ? Rougir ?

SALADIN.

Petite Hypocrite ! Tu pâliras donc ? —Rougis, pâlis, comme tu voudras, comme tu pourras ! (*Une Eſclave entre & parle bas à Sittah.*) Ils ne ſeroient pas déja arrivés ?

SITTAH

SITTAH *à l'Esclave.*

Eh bien, qu'ils entrent. — Ce sont eux, mon frere !

SCENE VIII ET DERNIERE.

SALADIN, NATHAN, REKA, LE TEMPLIER & SITTAH.

SALADIN.

Ah mes bons, mes chers amis ! — Nathan, il faut que je te dise, avant tout, que tu peux envoyer chercher ton argent quand tu voudras ! —

NATHAN.

Sultan ! ....

SALADIN.

Je puis à mon tour te rendre quelques services. —

NATHAN.

Sultan ! ....

SALADIN.

La Caravane est arrivée ! Et il y a long-temps que je ne me suis trouvé si riche. — Viens, dis-moi, ce qu'il te faudroit, pour une entreprise con-

ſidérable! Car vous auſſi, vous autres Commerçans, vous ne pouvez jamais avoir trop d'argent comptant!

NATHAN.

Et pourquoi me parler d'abord de cette bagatelle? —Je vois là-bas un œil en larmes, qu'il m'importe bien plus de ſécher. (*S'approchant de Reka.*) Tu as pleuré? Qu'as-tu? — Tu es encore ma fille?

REKA.

Mon Pere!....

NATHAN.

Nous nous entendons. Cela nous ſuffit! — Sois tranquille! remets-toi! Pourvu ſeulement que ton cœur ſoit encore à toi! Pourvu que ton cœur ne craigne aucune autre perte! — Ton Pere ne ſera point perdu pour toi!

REKA.

Aucune, aucune autre perte!

LE TEMPLIER.

Aucune autre perte? — Eh bien! Je me ſuis trompé. On n'a jamais cru poſſéder, ni même deſiré poſſéder ce qu'on ne craint pas de perdre. —Très-bien! très-bien! —Cela change tout, Nathan, tout eſt changé. — Saladin, nous ſommes

venus par tes ordres. Mais je t'avais abusé : ne te donne plus à présent aucune peine !

SALADIN.

Comme tu es encore vif, jeune homme ! — Tout doit donc te prévenir ? Te deviner ?

LE TEMPLIER.

Mais tu as entendu ! Tu as vu, Sultan !

SALADIN.

Oui vraiment ! —Tant pis pour toi, de n'avoir pas été plus sûr de ton fait.

LE TEMPLIER.

J'en suis à présent plus sûr.

SALADIN.

Un bienfait à usure n'est point un bienfait. Ce que tu as sauvé, ne t'appartient pas pour cela. Autrement le brigand que son avarice pousse dans le feu, seroit aussi un héros ! (*S'approchant de Reka, & la conduisant vers le Templier.*) Viens, ma bonne-amie, viens ! N'y regarde point de si près avec lui. Car s'il étoit moins brûlant, moins fier : il n'eut rien osé pour te sauver. Tu dois lui pardonner l'un, par rapport à l'autre.—Viens ! Rends-le honteux ! fais ce qu'il auroit dû faire ! Avoue-lui ton amour ! offre-lui ta main ! & s'il te refuse ;

si jamais il oublie, que par cette démarche tu en as fait bien plus pour lui, que lui pour toi.... Qu'a-t-il donc fait pour toi? Respirer un peu de fumée! voyez le grand malheur! — Alors il n'a rien de mon frere, de mon Assad! Il n'a que son masque & non son cœur. Viens ma petite amie.

SITTAH.

Va, bonne petite, va! C'est toujours peu pour ta reconnoissance; ce n'est rien encore.

NATHAN.

Arrêtez Saladin! Arrêtez Sittah!

SITTAH.

Et toi aussi?

NATHAN.

Il y en a ici un autre à parler....

SALADIN.

En discônvient-on? — Sans doute, Nathan, il est bien juste que sur sa fille adoptive un tel Pere ait aussi sa voix! Et la premiere si tu le veux. — Tu vois que je sais tout.

NATHAN.

Pas tout-à-fait! — Ce n'est pas de moi, c'est d'un autre que je te parle. D'un autre que je te prie, Saladin, de vouloir bien entendre.

SALADIN.

Qui ?

NATHAN.

Son frere !

SALADIN.

Le frere de Reka ?

NATHAN.

Oui !

REKA.

Mon frere ? J'ai donc un frere ?

LE TEMPLIER *revenant tout-à-coup d'une distraction farouche & silencieuse.*

Où ? où est-il ce frere ? Il n'est pas encore ici ? Je devois cependant l'y trouver.

NATHAN.

Un peu de patience !

LE TEMPLIER, *très-amérement.*

Il lui a déja donné un Pere : — il lui trouvera bien aussi un frere !

SALADIN.

Il ne te manquoit plus que ce soupçon ! Chrétien ! Un soupçon si bas n'auroit jamais passé les levres de mon Assad. — Fort bien ! tu peux continuer !

NATHAN.

Pardonne-lui, Sultan! — Je lui pardonne de cœur. --- Qui ſait ce qu'à ſa place & à ſon âge, nous aurions nous-mêmes penſé! (*S'approchant avec amitié du jeune homme.*) Chevalier, cela eſt naturel! — Le ſoupçon ſuit la méfiance! — Si vous m'aviez d'abord daigner confié votre *vrai* nom....

LE TEMPLIER.

Comment?

NATHAN.

Vous n'êtes pas un Stauffen!

LE TEMPLIER.

Qui ſuis-je donc?

NATHAN.

Vous ne vous nommez point Curd de Stauffen!

LE TEMPLIER.

Quel eſt donc mon nom?

NATHAN.

Votre nom eſt Leu de Filnek.

LE TEMPLIER.

Comment?

NATHAN.

Je vous étonne?

LE TEMPLIER.

Avec raiſon! Qui dit cela?

NATHAN.

Moi; qui pourroit vous en dire plus encore, bien plus encore. Cependant je ne vous accuſe point de mentir.

LE TEMPLIER.

Non?

NATHAN.

Il eſt poſſible que cet autre nom vous appartienne auſſi.

LE TEMPLIER.

Je le croyois pourtant! (*à part & d'une voix étouffée.*) Qu'il a bien fait!

NATHAN.

Car votre mere — étoit une Stauffen. Son frere, votre oncle, a élevé votre enfance: & vos parens vous ont laiſſé près de lui en Allemagne, lorſqu'ils ſont revenus dans ce pays, ne pouvant ſupporter le climat du Nord. — Cet oncle ſe nommoit Curd de Stauffen; il vous a

peut-être adopté pour ſon fils! — Y a-t-il long-temps que vous étes venu avec lui en Aſie? Vit-il encore?

LE TEMPLIER.

Que répondrai-je? — Nathan! — Oui! tout eſt vrai, il n'eſt plus, il y a long-temps. Je ne ſuis venu qu'avec le dernier renfort des Templiers. — Mais — qu'a donc de commun, avec tout cela, le frere de Reka?

NATHAN.

Votre Pere....

LE TEMPLIER.

Vous l'avez auſſi connu? Et lui auſſi?

NATHAN.

C'étoit mon ami.

LE TEMPLIER.

C'étoit votre ami? Seroit-il poſſible, Nathan! —

NATHAN.

Il ſe nommoit Wolf de Filnek; mais il n'étoit pas Allemand —

LE TEMPLIER.

Et vous ſavez cela auſſi?

NATHAN.

Il avoit épousé une Allemande, & n'avoit ſuivi votre mere en Allemagne que pour peu de temps. —

LE TEMPLIER.

Arrêtez ! je vous en prie ! — Mais le frere de Reka ? le frere de Reka ? —

NATHAN.

C'eſt vous !

LE TEMPLIER.

Moi ? moi ſon frere ?

REKA.

Lui mon frere ?

SITTAH.

Le frere & la ſœur !

SALADIN.

Le frere & la ſœur !

REKA *s'élance vers le Templier.*

Ah ! mon frere !

LE TEMPLIER *recule.*

Son frere !

REKA *s'arrête, & se tourne vers son Pere.*

Non, non, cela ne peut pas être ! — Son cœur n'en sait rien ! — Nous sommes des imposteurs ! Dieu !

SALADIN *au Templier.*

Imposteurs ? — Comment ? tu le pense ? tu peux le penser ? Tu es toi-même un fourbe. Car tout en toi n'est que mensonge. La figure, la voix, la démarche, rien n'est à toi, rien à toi ! Ne pas vouloir reconnoître une telle sœur ! Va !

LE TEMPLIER *s'approchant humblement de Saladin.*

Et toi aussi, Sultan, ne donne point à mon étonnement une interprétation avilissante ! Dans une situation où Assad ne s'est jamais trouvé, ne nous méconnois pas l'un & l'autre. (*Se tournant vivement vers Nathan*) Vous m'ôtez tout — & vous me donnez tout — Non, vous me donnez plus que vous ne m'ôtez ! infiniment plus ! — (*Se précipitant dans les bras de Reka.*) Ah ma sœur ! Ma sœur !

NATHAN.

Blanche de Filneck.

LE TEMPLIER.

Blanche? Blanche? — & pas Reka? Plus votre Reka? — Dieu! vous la renoncez! vous lui rendez son nom de Chrétienne! Vous la renoncez à cause de moi! — Nathan! Nathan! pourquoi en souffriroit-elle? elle!

NATHAN.

Et quoi? — O mes enfans! mes enfans! — Car le frere de ma fille ne seroit-il pas aussi mon enfant, — puisqu'il le veut bien? (*Tandis que Nathan se livre à leurs embrassemens, Saladin avec un étonnement inquiet, s'approche de Sittah.*)

SALADIN.

Que dis-tu, ma sœur? —

SITTAH.

Je suis si émue.....

SALADIN.

Et moi, — je frémis d'avance d'une plus grande émotion encore! Rappelle tout ton courage pour t'y préparer.

SITTAH.

Comment?

SALADIN.

Nathan, un mot ! un mot ! — (*Pendant que Nathan s'approche de Saladin, Sittah s'approche du Templier & de Reka pour leur marquer tout l'intérêt qu'ils lui ont inspiré : Nathan & Saladin parlent bas.*) Ecoute, écoute donc ! Ne disois-tu pas auparavant ? ....

NATHAN.

Quoi ?

SALADIN.

Que leur Pere n'étoit point de l'Allemagne ; n'étoit point Allemand. De quel pays étoit-il donc ?

NATHAN.

Voilà ce que jamais il n'a voulu me confier. Je n'en ai rien su de sa bouche.

SALADIN.

Et il n'étoit pas Européen ? Il n'étoit pas né dans l'Occident ?

NATHAN.

Oh, il est bien convenu qu'il n'étoit pas de ce pays-là. — La Langue qu'il aimoit le mieux à parler, étoit la Perse.

SALADIN.

La Perse ? la Perse ? Que voudrois-je de plus ? — Ah c'est lui ! c'étoit lui ?

NATHAN.

Qui ?

SALADIN.

Mon frere ! oui, mon Assad ! mon Assad !

NATHAN.

Puisque cette idée te vient de toi-même :—prends-en l'assurance. — Lis — (*il lui donne le livre du Frere Bonafides.*)

SALADIN *le parcourant d'un œil avide.*

Sa main ! Ah ! je reconnois aussi sa main !

NATHAN *toujours bas à Saladin.*

Ils ne savent rien encore ! Ce qu'ils en doivent savoir, dépend de toi !

SALADIN, *après avoir feuilleté le livre.*

Moi, ne pas reconnoître les enfans de mon frere ? — mes Neveux — mes enfans ? Ne les pas reconnoître, moi ? —Te les laisser, peut-être ? (*haut*) Ce sont eux, Sittah ! ce sont eux ! ils sont l'un & l'autre les enfans de mon.... de ton frere. (*Il court les embrasser.*)

SITTAH *se précipitant aussi dans leurs bras.*

Qu'entends-je! — Non, cela ne pouvoit pas être autrement! non, non!

SALADIN *au Templier.*

Ah, à présent, capricieux, tu seras bien forcé de m'aimer! (*A Reka*) Me voilà cependant ce que je voulois être!

SITTAH.

Et moi aussi! moi aussi!

SALADIN *au Templier.*

Mon fils! mon Assad! Fils de mon Assad!

LE TEMPLIER.

Moi, de ton sang! — Ainsi donc, ces songes dont on berçoit mon enfance n'étoient pas — n'étoient pas tout-à-fait des songes! (*Il se jette aux pieds de Saladin.*)

SALADIN *le relevant.*

Voyez le méchant! Il en savoit quelque chose, & vouloit que je devinsse son assassin! Attends!

(*Ils s'embrassent tous. La toile tombe.*)

FIN.

PHILOTAS.

TRAGÉDIE

EN UN ACTE.

DE

GOTTHOLD EPHRAIM

LESSING.





PERSONNAGES.

ARIDÆUS, Roi.

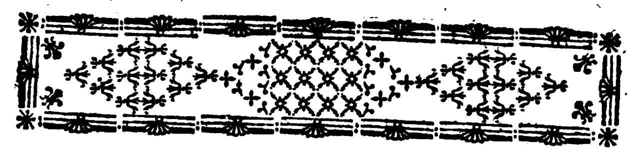
STRATO, Général d'Aridæus.

PHILOTAS, Prince captif.

PARMENION, Soldat.

La Scene se passe dans le Camp d'Aridæus.

PHILOTAS



PHILOTAS.

TRAGÉDIE.

UNE TENTE.

SCENE PREMIERE.

PHILOTAS *seul.*

Je suis donc vraiment prisonnier? — Prisonnier! — Digne commencement de mon apprentissage militaire! — O Dieux! ô mon Pere! — J'ai peur de m'assurer que ce n'est point un songe! Ma plus tendre enfance n'a jamais rêvé qu'armes, batailles, assauts, triomphes. Le jeune homme ne pourroit-il pas se rêver captif & désarmé? — Fais-toi donc illusion, Philotas! — Mais je la vois, je la sens cette blessure qui a fait tomber le fer de ma main engourdie! — On me l'a pansée malgré moi. O la cruelle pitié d'un ennemi rusé! — Elle n'est pas mortelle, a dit le Médecin, & il a cru me consoler — Misérable, elle devoit être mortelle! — Et qu'une blessure, qu'une! — Si je savois la rendre mortelle en la rouvrant, & en la faisant panser de nouveau pour la rouvrir en-

core. — Je suis en délire, malheureux! — Et avec quel air ironique.... Je me rappelle bien à présent le regard du vieux Guerrier, qui m'a arraché de mon cheval! il m'appelloit enfant! — Son Roi doit me prendre aussi pour un enfant, un enfant gâté. Dans quelle tente il m'a fait conduire? Comme elle est pompeusement ornée! Il faut qu'elle appartienne à quelqu'une de ses Courtisannes. Demeure fade & dégoûtante pour un soldat! Et au lieu de me garder, l'on me sert. Politesse insultante! —

SCENE II.

STRATO, PHILOTAS.

STRATO.

PRINCE —

PHILOTAS.

Encore une visite? Vieillard, j'aime à être seul.

STRATO.

Prince, je viens par ordre du Roi. —

PHILOTAS.

Je t'entends! Je suis prisonnier de ton Roi, & c'est à lui d'ordonner comme il veut que l'on me traite — Mais écoute, si tu es celui que ton regard m'annonce — si tu es un vieux guerrier

plein d'honneur, intéresse toi pour Philotas, & prie ton Roi de me traiter en soldat, & non comme une femme.

STRATO.

Il te va venir trouver; je suis venu te l'annoncer.

PHILOTAS.

Le Roi venir chez moi? & tu viens l'annoncer? —Je ne veux pas qu'il m'épargne un affront. — Viens, conduis-moi vers lui! Après la honte d'être désarmé, il n'y a plus rien d'humiliant pour moi.

STRATO.

Prince, ta figure embellie des graces de la jeunesse, promet une ame plus douce.

PHILOTAS.

Ne me fais pas rougir! Je sais que ton visage cicatrisé est un bien plus beau visage.

STRATO.

Par les Dieux immortels! quelle grande réponse! Tu me forces à t'admirer & à t'aimer.

PHILOTAS.

Je te le permettrois, si tu avois commencé par me craindre.

STRATO.

Encore plus d'héroïsme! Nous avons devant nous l'ennemi le plus terrible, si parmi sa jeunesse il a beaucoup de Philotas.

PHILOTAS.

Ne me flattes point ! — Pour être terrible pour vous, il faudroit qu'ils unissent à mes sentimens de plus grandes actions. — Puis-je te demander ton nom ?

STRATO.

Strato.

PHILOTAS.

Strato ? ce brave Strato, qui a battu mon Pere à la journée de Lycus ?

STRATO.

Ne me parle pas de cette victoire douteuse. Que ton Pere s'en est cruellement vengé dans les plaines de Methymna ! Un tel Pere doit avoir un tel fils.

PHILOTAS.

Oh, je puis me plaindre à toi, le plus digne des ennemis de mon Pere, je puis me plaindre à toi de mon sort. — Toi seul, tu peux m'entendre ; car toi aussi, Strato, tu as été consumé dans ta jeunesse du feu dévorant de l'honneur, de l'honneur de verser ton sang pour ta Patrie. Serois-tu sans cela ce que tu es ? — Combien n'ai-je pas prié mon Pere depuis sept jours — car il n'y a que sept jours que l'on m'a revêtu de la robe virile — combien n'ai-je pas prié, imploré, conjuré mon Pere pendant sept jours, sept fois cha-

que jour, je l'ai conjuré à genoux de ne permettre pas que je sois en vain sorti de l'enfance, & de me laisser suivre ces Guerriers, qui depuis longtemps m'ont coûté tant de larmes d'émulation. Hier je l'ai ému, le meilleur des Peres; car Aristodême m'aidoit à le prier. — Tu le connois cet Aristodême, c'est le Strato de mon Pere. — « Donne-moi demain, ce jeune homme, Sei» gneur » dit Aristodême: « je veux parcourir les » montagnes, pour que les chemins de Cœsena » restent libres. » — *SI JE POUVOIS SEULEMENT VOUS ACCOMPAGNER*, soupira mon Pere — Il est encore malade de ses blessures. — *ALLEZ, JE VOUS L'ACCORDE* ! — Et mon Pere me tendit les bras. Oh que n'a pas senti ce fils si heureux dans cet embrassement ! — Et de toute la nuit je n'ai point fermé l'œil : cependant des songes de combats & de victoires m'ont retenu sommeillant jusqu'à la deuxieme veille de la nuit. — Et tout-à-coup je me suis élancé sur ma nouvelle cuirasse, j'ai relevé mes cheveux en désordre sous mon casque, j'ai choisi dans tous les glaives de mon Pere celui que je croyois le plus convenable à ma force, & j'avois déja fatigué mon cheval de bataille avant que la trompette d'argent eut rassemblé l'élite de nos Guerriers. Mes camarades arriverent, je leur adressai à tous

le ſalut du matin, & maint brave Guerrier me ſerra vigoureuſement contre ſa poitrine cicatriſée. Mon Pere eſt le ſeul auquel je n'ai point parlé; car je tremblois qu'en me revoyant, il ne reprit ſa parole. — Nous partons enfin! A la droite des Dieux immortels, on ne peut être plus heureux que je me ſentois l'être à côté d'Ariſtodême! Le feu de ſes regards allumoit mon courage; à chacun de ſes regards, j'aurois moi ſeul attaqué une armée, & me ſerois plongé au milieu des lances ennemies. Avec une fermeté calme, mon cœur ému treſſailloit de joie à la vue de chaque colline, d'où j'eſpérois découvrir des ennemis; à la vue d'une vallée, ou d'un tournant, tout mon corps frémiſſoit de la douce eſpérance de les y trouver cachés. Et enfin je les vois tomber ſur nous de la hauteur des montagnes, je les montre à mes camarades avec la pointe de mon épée; je vole au-devant d'eux.... Rappelle-toi, Vieillard couvert de gloire, rappelle-toi le plus doux enthouſiaſme de ta jeuneſſe — Non jamais un enthouſiaſme plus brûlant n'a pu ravir tous tes ſens allumés. — Mais à préſent, à préſent, Strato, vois moi tomber honteuſement de la cîme de mes hautes eſpérances. Oh comme je frémis d'éprouver une ſeconde fois, par la penſée, cette chûte affreuſe! — J'étois trop avancé; j'ai été bleſſé &

— pris! Pauvre jeune homme, tu ne t'attendois qu'à des blessures, qu'à la mort, — & tu es prisonnier. — Ainsi les Dieux séveres pour abattre notre fermeté, nous envoient toujours des maux imprévus? — Je pleure; il faut que je pleure, quoique je craigne que tu ne me méprises pour ces pleurs — ne me méprise point — Tu détournes tes regards?

STRATO.

Je m'en veux à moi-même; tu n'aurois pas dû m'émouvoir ainsi. — Je deviens enfant avec toi. —

PHILOTAS.

Non, fache pourquoi je pleure! Ce ne sont pas des pleurs enfantines que tu daignes honorer de cette larme d'homme. — Ce que j'ai toujours cru mon plus grand bonheur, l'amour si tendre de mon Pere, fait aujourd'hui mon désespoir. Je crains, je crains qu'il ne m'aime plus que son Royaume! Que n'accordera-t-il pas; que n'obtiendra pas ton Roi pour ma liberté! Malheureux, je lui fais perdre en un jour plus, qu'il n'en a acheté dans trois longues années du sang de ses braves Guerriers, & de son propre sang — De quel front oser reparoître devant lui; moi, le plus grand de ses ennemis? Et les sujets de mon Pere — qui auroient été un jour les miens, si je m'étois rendu digne de les gou-

verner — n'accableront-ils pas d'un mépris insultant ce Prince rançonné qui ose encore revenir parmi eux? Et quand la honte m'aura fait descendre chez les ombres, sans avoir une larme pour honorer mes funérailles, oh de quel œil sombre & superbe passeront alors devant moi ces Héros, dont il ne falloit pas moins que la vie pour acheter au Roi tous ces avantages, auxquels il a renoncé pour un fils, un fils indigne. — Oh! ç'en est plus qu'une ame sensible n'en peut supporter!

STRATO.

Cher Philotas! Et voilà comme la jeunesse se croit toujours plus heureuse, ou plus malheureuse qu'elle ne l'est en effet. Ton sort n'est cependant pas si affreux. Le Roi s'approche, & tu trouveras dans ses paroles plus de consolation.

SCENE III.

ARIDÆUS, PHILOTAS, STRATO.

ARIDÆUS.

Des guerres, que les Rois sont contraints de se faire, ne sont pas des inimitiés personnelles. —Que je t'embrasse, mon Prince! Oh quels heu-

reux jours me rappelle ta jeunesse florissante ! Ainsi fleurissoit la jeunesse de ton Pere ! C'étoit-là son œil ouvert & sensible ; voilà son front sincere & majestueux ; voilà son noble maintien ! — Encore une fois, que je t'embrasse ; j'embrasse en toi ton Pere à la fleur de ses années. — Ne lui as-tu jamais entendu dire, Prince, quels amis de cœur nous étions à ton âge ? C'étoit dans l'âge heureux, où nous pouvions encore nous enivrer de ces doux épanchemens. Mais bientôt appellés au Trône, le Roi inquiet, le voisin jaloux, chassa malheureusement de son cœur l'ami bienfaisant.

PHILOTAS.

Pardonne, Seigneur, si tu me trouves de glace à des paroles si brûlantes. L'on a point enseigné à ma jeunesse à parler, mais à penser. — Que me sert aujourd'hui ton ancienne amitié avec mon Pere ? *Vous étiez* amis, tu le dis toi-même : la haine, entée sur l'amitié mourante doit, de toutes les haines, porter les fruits les plus mortels ; — ou je connois encore bien peu le cœur des humains. — Ne differe donc pas davantage mon désespoir. Tu as parlé en Politique poli, parle maintenant en Roi, qui tient sous sa puissance le Rival de sa grandeur.

STRATO.

O Seigneur, abrege tous ces tourmens, que lui cause l'incertitude de son sort. —

PHILOTAS.

Je te remercie, Strato! — Oui, que j'entende combien tu veux qu'un fils malheureux soit abhorré de son Pere. Par quelle paix ignominieuse, par combien de pays doit-il le racheter? Combien doit-il se rendre petit & méprisable pour ne pas rester sans enfant? — O mon Pere! —

ARIDÆUS.

Ton Pere avoit encore cette rudesse de langage, cette douce & mâle fierté! C'est ainsi que j'aime à t'entendre! Et puisse, digne de moi, mon fils ainsi parler à présent devant ton Pere.

PHILOTAS.

Que veux-tu dire par-là?

ARIDÆUS.

Les Dieux — j'en suis convaincu — veillent sur nos vertus comme ils veillent sur notre vie. Leur occupation éternelle & cachée est de les conserver l'une & l'autre, le plus long-temps qu'il est possible. Est-il un mortel qui sache combien il est méchant au fond de son cœur, & combien

d'actions honteuses l'aviliroient, si les Dieux l'exposoient à mainte occasion séduisante? — Oui, Prince, peut-être aurois-je été celui que tu me crois; peut-être n'aurois-je pas eu l'ame assez haute, assez noble pour profiter avec modestie d'un coup du hasard qui t'a fait tomber sous mes armes. J'aurois peut-être voulu obtenir par toi, ce que j'aurois craint d'acquérir par les hasards de la guerre; peut-être — mais ne crains rien. — Une puissance, à qui tout cede, a prévu tous ces peut-êtres. Et pour racheter son fils, je ne puis rien demander à ton Pere de plus cher — que le mien.

PHILOTAS.

Que dis-tu? Tu me donnes à entendre....

ARIDÆUS.

Que mon fils est prisonnier de ton Pere, comme tu es mon prisonnier.

PHILOTAS.

Ton fils prisonnier de mon Pere? ton Polytimet? — Depuis quand? Comment? Où?

ARIDÆUS.

Ainsi l'ont voulu les Destins! De balances égales, ils ont enlevé des poids égaux, & les balances resteront encore égales.

STRATO.

Tu desires savoir des circonstances plus particulieres. — Ces mêmes Guerriers, au milieu desquels tu t'es précipité, étoient conduits par Polytimet, & les tiens te voyant perdu, la rage & le désespoir les éleva au-dessus des forces humaines. Ils s'élancerent tous contre celui, dans lequel ils apperçurent la réparation de leur perte. Tu sais le reste. — Reçois encore cette leçon d'un vieux soldat; une attaque n'est point une course; ce n'est pas le premier qui a frappé l'ennemi; mais celui qui a frappé un coup sûr, qui s'est le plus approché de la victoire. Souviens-toi de ce conseil, jeune Prince, ou trop de feu peut-être étoufferoit bientôt le Héros naissant.

ARIDÆUS.

Strato, tu offenses le Prince par tes remontrances, quoique douces & amicales. Vois de quel œil sombre il nous regarde!

PHILOTAS.

Ce n'est point cela! Mais laissez-moi me perdre dans l'extase d'une adoration profonde de la Providence —

ARIDÆUS.

L'adoration qui lui eſt la plus chere, Prince, eſt une joie reconnoiſſante. Réveille-toi! Nous qui ſommes Peres, nous ne voulons pas plus long-temps nous retenir nos fils; mon Hérault d'armes eſt déja prêt à partir. Je l'envois hâter l'échange. Mais tu ſais que les nouvelles heureuſes qu'un ennemi nous apprend, nous paroiſſent ſouvent des ſtratagêmes. Ton Pere pourroit ſoupçonner peut-être que tu es mort de ta bleſſure. Il eſt donc néceſſaire que tu lui envoie auſſi toi-même un Courier. Viensavec moi, & choiſis, entre les priſonniers, un Guerrier que tu puiſſes honorer de ta confiance.

PHILOTAS.

Tu veux donc que je m'abhorre dans chaque priſonnier? Dans chacun d'eux, je verrai ma honte. — Epargne-moi ces affronts. —

ARIDÆUS.

Mais —

PHILOTAS.

Parmi tes priſonniers, doit ſe trouver Parmenion. Fais-le moi venir, que je l'envoie à mon Pere.

ARIDÆUS.

Très-bien : ſoit! Viens, Strato. Prince, je te reverrai bientôt.

SCENE IV.

PHILOTAS *ſeul.*

DIEUX! La foudre ne pouvoit tomber plus près de moi, ſans m'anéantir. Dieux *inconcevables*! De noirs tourbillons de flamme reculent, s'évanouiſſent, & Philotas en reſte à peine étourdi. — Tout mon malheur a donc été de voir quel auroit pu être tout mon malheur? tout le malheur de mon Pere! Mes regards, il eſt vrai, s'abaiſſeront devant toi : mais la honte ſeule abaiſſera mes regards, & non la conſcience dévorante de t'avoir entraîné dans ma ruine. Je n'ai plus rien maintenant à craindre de toi, qu'un doux reproche, un reproche ſouriant; point de ſombre triſteſſe, point de malédiction étouffée par la force plus puiſſante de la tendreſſe paternelle.

Mais — oui, par les Dieux immortels, j'ai bien de l'indulgence pour moi. Oſerois-je donc

me pardonner toutes les fautes que la Providence ſemble me pardonner? Ne dois-je pas me juger plus ſévérement qu'elle & mon Pere ne me jugent? Mon Pere & les Dieux — trop indulgens — Les Dieux peuvent anéantir toutes les ſuites funeſtes de ma captivité, hors une: La honte! Ils peuvent, il eſt vrai, anéantir celle qui ſe diſſipe aiſément, celle qui découle de la langue du peuple; mais non la honte, la honte véritable, toujours dévorante, que là, ce Juge intérieur, mon impartial moi-même, prononce ſur moi! —

Et comme aiſément on ſe fait illuſion! Mon Pere ne perd-t'ildonc rien par moi? Où donc eſt ce grand avantage, que le priſonnier Polytimet a mis de ſon côté, puiſque je ſuis auſſi priſonnier de ſon Pere? — Et moi ſeul, je lui enleve cet avantage! — La fortune ſe ſeroit déclarée pour la cauſe juſte, & mon Pere & le bon droit triompheroient, ſi l'on n'avoit pris que Polytimet, & non Philotas & Polytimet!

Et à préſent — Oh quelle penſée! O Philotas! — Non, c'eſt un Dieu qui l'a penſée en toi! —

Laiſſe-toi donc enchaîner penſée fugitive ! — La voici encore, je la médite ! comme elle s'étend toujours de plus en plus — & comme elle éclaire toute mon ame !

Que diſoït donc le Roi ? Pourquoi vouloir que j'adreſſe à mon Pere un Meſſager sûr ? De peur que mon Pere ne ſoupçonne — voilà ſes propres expreſſions — que je ſois déja mort de ma bleſſure. — Il croit donc que ſi j'étois déja mort de ma bleſſure, tout prendroit une autre face ? Cela arriveroit ? Mille remercimens ſinceres pour cet avertiſſement ! mille remercimens ! — Et qui peut en douter ! Car mon Pere auroit alors en ſa puiſſance un Prince, un fils unique, pour lequel il pourroit tout demander, tout obtenir ; & le Roi ſon ennemi auroit entre les mains — le cadavre d'un Prince captif, qu'il ſeroit forcé d'enterrer, ou de brûler, pour s'épargner à ſoi-même un horrible ſpectacle.

Bon ! je le conçois. — Ainſi donc, ſi moi, malheureux captif, je veux jetter la victoire dans les mains de mon Pere, que faut-il que je faſſe ? mourir. Et voilà tout ? —Ah, ma foi, l'homme,

l'homme

l'homme qui ſait mourir, eſt plus puiſſant qu'il ne le croit.

Mais moi? fleur à peine écloſe, moi ſi jeune homme, ſais-je déja mourir? — L'homme fait ne doit pas ſeul ſavoir mourir; le jeune homme, & l'adoleſcent le ſavent auſſi, ou ils ne ſavent rien. Qui a vécu dix ans, a eu dix ans pour apprendre à mourir. Et ce qu'on n'apprend point en dix ans, on ne l'apprend ni en vingt, ni en trente; on ne l'apprend jamais.

Tout ce que je pourrois devenir, il faut que je le montre, par ce que je ſuis déja. Et que pourrois-je, que voudrois-je devenir? Un Héros. — Qu'eſt-ce qu'un Héros? — O mon Pere! mon Pere abſent! mon reſpectable Pere! ſois préſent devant moi. — Ne m'as tu pas appris, qu'un Héros eſt un homme, qui connoît des biens plus grands que la vie? qui s'eſt voué, lui, ſimple individu, au ſalut de pluſieurs; qu'un Héros étoit un homme — un homme? Ce n'eſt donc pas un *jeune homme*, mon Pere? — Singuliere queſtion! Je ſuis bien aiſe que mon Pere ne l'ait pas entendue! Il auroit pu croire que j'aurois aimé

qu'il me répondit : *Non.* — Quel âge doit avoir le Cédre pour en faire un mât? Quel âge? Il lui ſuffit d'être aſſez grand, aſſez fort.

Tout ce qui peut remplir ſon but, dit le Philoſophe qui m'a élevé, eſt parfait. Je puis remplir mon but, je puis mourir pour ma Patrie : je ſuis donc parfait, je ſuis homme, quoiqu'adoleſcent encore, il n'y a pas dix jours.

Quel ravage horrible dans mes veines embrâſées? Quel enthouſiaſme s'empare de moi? — Ma poitrine devient trop étroite pour mon cœur! — Patience, mon cœur! Bientôt je te vais donner de l'air! Bientôt je te délivrerai de ton ſervice uniforme & ennuyeux! Bientôt tu reposeras, — & tu reposeras long-temps.

Qui vient? c'eſt Parmenion. — Décidons-nous, vîte! — Que lui dirai-je? Que ferai-je dire par lui à mon Pere? Oui, — bien! Voilà ce qu'il faut que je diſe, & que je faſſe dire.

✠

SCENE V.

PARMENION, PHILOTAS.

PHILOTAS.

APPROCHE-toi, Parmenion. — Eh bien? Pourquoi si timide? si honteux? De qui as-tu honte? de toi, ou de moi?

PARMENION.

De tous les deux, Prince.

PHILOTAS.

Parle toujours comme tu penses. Oui, Parmenion, nous valons bien peu l'un & l'autre, puisque nous sommes ici. Saurois-tu déja l'histoire de Philotas?

PARMENION.

Malheureusement!

PHILOTAS.

Et quand tu l'as apprise? —

PARMENION.

Je t'ai plaint, t'ai admiré, je t'ai maudit; je ne sais moi-même ce que j'ai fait alors.

PHILOTAS.

Oui, oui ! mais à présent, tu sais aussi que le malheur n'est pas si grand, puisqu'au même instant les nôtres ont pris Polytimet.

PARMENION.

Oh à présent, je serois presque tenté d'en rire. Je trouve que la fortune, pour un petit coup qu'elle veut nous porter, lève souvent le bras très-haut. On croiroit qu'elle veut nous écraser, & tout cela, pour nous tuer sur le front un avorton de mouche.

PHILOTAS.

Au fait ! — Je dois t'envoyer à mon Pere avec le Hérault d'armes d'Aridæus.

PARMENION.

Volontiers ! Ta captivité parlera pour la mienne ; & sans l'heureuse nouvelle que je lui porterai de toi, & qui mérite bien un doux accueil, je n'attendrois de lui qu'un regard assez froid.

PHILOTAS.

Non, brave Parmenion : parlons sérieusement. Mon Pere sait que l'ennemi ne t'a emporté du champ de bataille que presque vuide de sang & à demi mort. Laisse vanter qui se veut vanter. Il

eſt facile à prendre, celui que la mort menaçante a déja déſarmé. — Combien as-tu maintenant de bleſſures, vieux ſoldat ?

PARMENION.

Oh, j'en pouvois compter autrefois un aſſez grand nombre : mais à préſent, ma liſte eſt plus courte d'une grande moitié.

PHILOTAS.

Comment cela ?

PARMENION.

Ha, ha, je ne compte plus les membres où je ſuis bleſſé ; mais pour épargner le temps & la voix, je ne montre que ceux où je ne le ſuis pas encore. — Bagatelles que tout cela ! Pourquoi les os d'un ſoldat ſont-ils faits, ſi ce n'eſt pas pour émouſſer le fer des ennemis ?

PHILOTAS.

Voilà qui eſt brave ! — Mais à préſent — que veux-tu dire à mon Pere ?

PARMENION.

Ce que je vois ; que tu te portes bien. Car ta bleſſure, ſi d'ailleurs on m'a dit la vérité....

PHILOTAS.

Eſt comme ſi je n'en avois aucune.

PARMENION.

Un petit ſouvenir agréable, comme la morſure d'une jeune fille amoureuſe. N'eſt-il pas vrai, Prince?

PHILOTAS.

Qu'en ſais-je, moi?

PARMENION.

Allons, allons, le temps & l'expérience te viendront. — Je dirai de plus à ton Pere, ce que tu ſouhaites, je penſe. —

PHILOTAS.

Et quoi donc?

PARMENION.

Que tu voudrois être déja avec lui. Ta tendreſſe filiale, ton impatience....

PHILOTAS.

Et pourquoi pas plutôt *la maladie du pays.* Railleur! attends, & je veux que tu penſes autrement de Philotas.

PARMENION.

Par le Ciel, tu ne le dois pas, mon jeune Héros. Tu es encore fils. Ne permets pas sitôt que le sauvage, l'insensible guerrier étouffe en toi le fils si tendre. On pourroit mal juger de ton cœur, & prendre ton courage pour une férocité innée. Je suis aussi Pere, Pere d'un fils unique, qui, à peu près de ton âge, est d'une vivacité égale à la tienne. — Mais tu le connois.

PHILOTAS.

Je le connois. Il promet tout ce que son Pere a fait.

PARMENION.

Mais si je savois que ce jeune étourdi, dans tous les momens libres que lui laisse son service, ne desirât pas être avec son Pere, & d'un desir aussi vif que le jeune agneau desire sa mere, je voudrois d'abord.... Je ne voudrois pas lui avoir donné la vie. Je lui demande à présent plus d'amour que de respect. Le temps où il faudra que je me contente de son respect, ne viendra que trop tôt; c'est-à-dire quand la Nature donnera un autre cours à sa tendresse; quand lui-même il deviendra Pere. — Ne t'offenses pas, Philotas.

PHILOTAS.

Qui pourroit se fâcher contre toi? — Tu as raison! Dis à mon Pere, tout ce que tu crois qu'un fils tendre doit lui faire dire en cette occasion. Excuse l'inconséquente jeunesse, qui a failli renverser son Trône & son Empire. Prie-le de me pardonner ma faute. Assure-le que jamais faute pareille ne lui rappellera cette imprudence, que je ferai ensorte qu'il puisse l'oublier. Conjure-le...

PARMENION.

Laisse-moi faire! Nous autres Soldats, nous parlons assez bien dans ces occasions-là, & mieux que tous ces savans bavards; car nous parlons du cœur. — Je sais déja tout ce que j'ai à dire. — Adieu, Prince, je me hâte....

PHILOTAS.

Arrête.

PARMENION.

Et quel air grave prends-tu donc tout-à-coup?

PHILOTAS.

Le fils a parlé; mais le Prince n'a point encore parlé. — Le premier devoit sentir; l'autre doit réflechir. Que le fils voudroit bien sur le champ, & plutôt même s'il étoit possible, être avec son

Pere, un Pere chéri ! mais le Prince ne le peut pas. — Ecoute.

PARMENION.

Le Prince ne le peut pas ?

PHILOTAS.

Et ne le veut pas.

PARMENION.

Ne le veut pas ?

PHILOTAS.

Ecoute.

PARMENION.

Je m'étonne....

PHILOTAS.

Je te dis de m'entendre, & non de t'étonner. Ecoute !

PARMENION.

Je m'étonne, par ce que j'ai entendu. J'ai vu l'éclair, j'attends la foudre. — Parle ! — Mais, jeune Prince, pas une autre inconſéquence.

PHILOTAS.

Mais, ſoldat, point de raiſonnemens ! — Ecoute. J'ai ma raiſon pour ne vouloir être rançonné que

demain. Pas avant demain! Tu m'entends? — Dis donc à notre Roi, de n'avoir aucun égard à l'empressement des Héraults d'armes de l'ennemi. Que certaine réflexion, certains projets forcent Philotas à lui demander ce retard. — M'as-tu bien entendu?

PARMENION.

Non!

PHILOTAS.

Non? Traître! —

PARMÉNION.

Doucement, Prince! Un Perroquet ne comprend pas, mais il retient ce qu'on lui dit. Ne crains rien. Je répéterai à ton Pere tous les mots que tu as prononcés.

PHILOTAS.

Ha! Je t'ai défendu de m'interrompre par tes raisonnemens, & cela t'offenses. Mais qui t'a donc ainsi gâté? Tous tes Chefs t'ont-ils toujours donné des raisons?

PARMENION.

Tous, mon Prince, excepté les jeunes.

PHILOTAS.

A merveille! Parmenion, si j'étois aussi prompt à m'offenser....

PARMENION.

Cependant celui à qui l'expérience a donné des yeux doubles, peut ſeul demander, ce me ſemble, mon obéiſſance aveugle.

PHILOTAS.

Tu veux donc m'obliger à te demander pardon? — Eh bien, je te demande pardon, brave ſoldat. Ne gronde pas, ſenſible Vieillard! Rends-moi ton amitié, bon vieux Pere! — Tu es, il eſt vrai, plus prudent que moi. Mais les plus prudens n'ont pas ſeuls de grandes idées! Les idées utiles & grandes, ſont des préſens de la fortune; & tu ſais bien que la fortune aime plus la jeuneſſe que les cheveux blancs. Car la fortune eſt aveugle. Aveugle Parmenion; aveugle pour le mérite. Si cela n'étoit pas ainſi, ne ſerois-tu pas Général il y a long-temps?

PARMENION.

Vois, Philotas, comme tu ſais flatter — Mets la main ſur ton cœur, cher Prince. Ne voudrois-tu pas me ſéduire?

PHILOTAS.

Moi, flatter, & te ſéduire! Es-tu l'homme que l'on peut ſéduire!

PARMENION.

Si tu continues ſur ce ton, cela pourroit être. Parmenion commence à ſe défier de ſoi-même.

PHILOTAS.

Qu'eſt-ce donc que je voulois dire? — Je viens de ſaiſir tout à l'heure, voulois-je dire, une idée heureuſe, une de ces idées que le haſard jette ſouvent dans une tête imbécile. Je n'ai fait que la ſaiſir ſimplement; ſans y ajouter rien du mien. Car ſi mon eſprit, ſi mon imagination y avoit part, n'aimerois-je pas à la méditer avec toi? Mais je ne puis; car ſi je la partage, elle s'évanouit; elle eſt ſi délicate, ſi déliée, que je n'oſe pas la mettre en paroles. Je la penſe, comme le Philoſophe m'a enſeigné à penſer un Dieu, & je pourrois te dire tout au plus ce qu'elle n'eſt pas. Il ſeroit très-poſſible cependant que ce ne fût au fond qu'une idée enfantine; une idée que je crois heureuſe, parce que je n'en ai point encore eu de plus heureuſe. Mais n'importe; ſi elle ne peut être utile, elle ne peut nuire au moins. J'en ſuis certain; c'eſt l'idée du monde la moins nuiſible; auſſi peu nuiſible —qu'une priere. Ne voudrois-tu pas prier, parce que tu n'es pas ſûr que ta priere peut être utile? — Ne trouble donc pas ma joie, Parmenion, bon Parmenion. Que je t'embraſſe,

je t'en prie. — Si tu m'aimes tant soit peu — Le veux-tu ? Puis-je y compter ? Feras-tu ensorte que je ne sois échangé que demain ? le veux-tu ?

PARMENION.

Si je le veux ? N'y suis-je pas forcé ? — Ecoute, Prince, lorsqu'un jour tu seras Roi, ne cherche point à commander. Commander est un moyen peu sûr pour être obéi. Si tu veux imposer un devoir bien lourd, agis toujours comme tu viens d'agir avec Parmenion ; & si l'on te refuse, son obéissance..... Je sais aussi ce qu'un homme peut refuser.

PHILOTAS.

Que parles-tu d'obéissance ? Ce service d'ami que tu me vas rendre, qu'a-t-il de commun avec l'obéissance ? Le veux-tu, mon ami ?

PARMENION.

Arrête ! arrête ! Je te suis déja tout dévoué. Oui, oui, je veux tout. Je le veux ; je veux dire à ton Pere qu'il ne te fasse rançonner que demain. Mais pourquoi demain ? — Voilà ce que je ne sais pas ! Je n'ai pas besoin de le savoir ! ni lui non plus, il n'a pas besoin de le savoir. Il me suffit à moi que je sache que tu le veux. Et je veux tout ce que tu veux. Ne veux-tu rien

de plus? Veux-tu que pour toi je m'élance dans les flammes? Que je me précipite du haut d'un rocher? Ordonne, mon cher petit ami, ordonne! Je fais maintenant tout pour toi! & je ferai même, si tu le veux, un crime, une action horrible. A cette idée seule je frémis; cependant si tu le veux, je veux, je veux....

PHILOTAS.

Oh mon ami, ami de feu! O toi.... comment t'appellerai-je? — O toi, créateur de ma gloire future, je te jure par la valeur de mon Pere, par le bonheur de ses armes, je te jure par le bien de son Empire, de n'oublier jamais, toute ma vie, ta bonne volonté, ton zele! Oh, puissai-je le récompenser comme il le mérite! — Entendez mes sermens, grands Dieux! — Parmenion, il faut maintenant jurer devant les Dieux, d'être fidele à ton ami.

PARMENION.

Moi, des sermens? Je suis déja trop vieux.

PHILOTAS.

Et moi trop jeune pour me fier à toi sans serment. Jure donc! J'ai juré par mon Pere, jure par ton fils. Tu l'aimes, ton fils? Tu l'aimes de cœur?

PARMENION.

Je l'aime autant que toi ! — Tu le veux, & je jure. J'en jure par mon fils, mon fils unique, par mon ſang, qui bouillonne dans ſes veines, par tout le ſang que j'ai répandu avec tant de joie pour ton Pere. J'en jure par le ſang de mon fils, qui brûle de ſe répandre pour ta gloire. Et ſi j'oſois trahir mes ſermens, que mon fils périſſe dans la premiere bataille, & qu'il ne voie point les jours glorieux de ton regne! — Dieux immortels recevez mes ſermens.

PHILOTAS.

Ne les entendez pas, grands Dieux ! — Vieillard, tu me crois bien jeune encore, pour me parler ainſi. Périr dans la premiere bataille ; ne pas voir mon regne : eſt-ce là un malheur ? Eſt-ce un malheur de mourir jeune ?

PARMENION.

Je ne dis pas cela. Mais ſeulement pour te voir ſur le Trône, pour te ſervir, & moi-même je voudrois — ce que ſans cela je ne voudrois ma foi pas — je voudrois redevenir jeune. — Ton Pere eſt bon, mais tu ſeras encore meilleur que ton Pere.

PHILOTAS.

Ne me loue point pour blâmer mon Pere. — Change ton ſerment! Viens, change-le ainſi : « Si je manque à ma promeſſe, que mon fils de- » vienne un lâche, un miſérable, & quand il » ſera forcé de choiſir entre la mort & l'ignominie, » qu'il préfere l'ignominie, & qu'il vive quatre- » vingt-dix ans la riſée des femmes : & que dans » ſa quatre-vingt-dixieme année, il refuſe encore » de mourir. »

PARMENION.

Je frémis—mais ſi je trahis ma promeſſe, juſtes Dieux, recevez le plus horrible des ſermens.

PHILOTAS.

L'entendez-vous? — Eh bien, tu peux maintenant partir, Parmenion. Nous avons preſque trop parlé ſur une bagatelle. Car n'eſt-ce pas tout-à-fait une bagatelle de dire à mon Pere, de perſuader mon Pere de ne me rançonner que demain? Et s'il veut en ſavoir la raiſon, ne peux-tu pas dans ton chemin en trouver une?

PARMENION.

Et cela même encore, je le ferai! Je ſuis déja vieux,

vieux, & je n'ai jamais réfléchi pour mentir; mais par mon amitié pour toi.... Prince, on apprend encore à mal faire dans la vieillesse. — Adieu. Je pars.

PHILOTAS.

Embrasse-moi! — Va!



SCENE VI.

PHILOTAS. *seul.*

ON dit qu'il y a tant de trompeurs dans le monde, & cependant il est si difficile de tromper, même avec des intentions pures. — Combien de routes obliques n'ai-je pas été obligé de prendre! — Obtiens seulement, bon Parmenion, que mon Pere ne me rançonne que demain, & il n'aura plus à me rançonner. — J'ai assez de temps à présent pour m'affermir dans mes desseins! — assez de temps pour choisir des moyens sûrs! — M'affermir dans mes desseins? — Malheur à moi, si j'en ai besoin! — Fermeté de l'âge mûr, si tu n'es pas mon partage, oh secoure-moi, persévérance du jeune homme!

Oui, cela sera! cela sera! —je le sens, & je

deviens tranquille, — je ſuis tranquille ! — Toi qui es là, toi, Philotas.... (*Il ſe regarde*)— Ha ! ce doit être un grand ſpectacle : un jeune homme étendu ſur la terre, ſon glaive dans le ſein ! —

Son Glaive ? Dieux ! Oh infortuné ! pauvre Philotas ! — Et je ne m'en apperçois qu'à préſent ? Je n'ai pas un glaive ; je n'ai rien ! Il a été le butin du ſoldat qui m'a fait priſonnier. — Peut-être me l'auroit-il laiſſé ; mais la poignée étoit d'or. — Malheureux or, es-tu donc toujours la perte de la vertu !

Point de glaive ? Moi, point de glaive ? — Dieux, Dieux bienfaiſans, je ne vous demande qu'un glaive ! Dieux puiſſans qui avez créé la terre & les cieux, vous ne pourriez pas me donner un glaive, — ſi vous vouliez ? — Où donc eſt à préſent ma haute & brillante réſolution ? Je deviens à moi-même l'objet d'un rire amer —

Et voilà qu'il revient encore, ce Roi — Paix ! Si je faiſois l'enfant ? — Cette idée promet quelques ſuccès — oui ! je réuſſirai peut-être —

SCENE VI.

ARIDÆUS & PHILOTAS.

ARIDÆUS.

Les Couriers ſont partis, mon Prince. Ils ſont partis ſur les chevaux les plus rapides; & le camp de ton Pere eſt ſi près du mien, que ſous deux ou trois heures nous pourrions avoir une réponſe.

PHILOTAS.

Tu es donc bien impatient, Seigneur, d'embraſſer ton fils?

ARIDÆUS.

Ton Pere le ſera-t-il moins de te preſſer contre ſon cœur? — Mais, cher Prince, en attendant ſa réponſe, que je jouiſſe encore de ta grande ame. En parlant avec toi, le temps me paroîtra moins long; & peut-être, cet entretien pourroit avoir des ſuites heureuſes, ſi nous venions à nous mieux connoître l'un & l'autre. Des enfans aimables ont ſouvent réuni des Peres ennemis. Suis-moi donc dans ma tente, où nos plus grands Généraux t'attendent. Ils brûlent du deſir de te voir, de t'admirer.

PHILOTAS.

Des hommes, Seigneur, ne doivent point admirer un enfant. Laiſſe-moi, de grace, dans cette tente. La honte & une humeur noire me feroient jouer un perſonnage ridicule. Et pour ton entretien avec moi — je ne vois point qu'il en puiſſe réſulter quelque avantage. Ce que je ſais, c'eſt que toi & mon Pere, vous êtes en guerre, & la bonne cauſe.... La bonne cauſe, je crois, eſt du côté de mon Pere. Je le crois, Seigneur, & je veux le croire — quand tu pourrois me prouver le contraire avec évidence. Je ſuis fils & ſoldat, & je ne vois que par les yeux de mon Pere, & de mon Général.

ARIDÆUS.

Prince, c'eſt annoncer beaucoup de jugement que de renoncer ainſi à ſon jugement. Cependant je ſuis fâché de ne pouvoir même pas me juſtifier devant toi. — Malheureuſe guerre!

PHILOTAS.

Oui, tu dis vrai, malheureuſe guerre! — Et malheur à ſon auteur!

ARIDÆUS.

Prince! Prince, rappelle-toi que ton Pere a mis le premier les armes à la main. Je ne veux

pas me joindre à tes malédictions. Ton Pere a été trop prompt, trop ſoupçonneux —

PHILOTAS.

Eh bien, oui; mon Pere a tiré l'épée le premier. Mais le feu ne commence-t-il que lorſque des tourbillons de flamme dévorent l'édifice? Où trouver ſur la terre un être pacifique, ſans fiel & inſenſible, que l'on ne puiſſe enfin irriter par des injures continuelles? — Penſes-y, — car tu me forces de parler malgré moi de choſes qui ne conviennent point à mon âge — rappelle-toi cette réponſe hautaine & dédaigneuſe que tu lui as donnée lorſque — Mais tu ne me forceras point de t'en parler. Je ne veux point en parler! Il y a beaucoup à dire en faveur du coupable, & contre l'innocent. Ce n'eſt que devant l'œil infaillible des Dieux que nous paroiſſons ce que nous ſommes: c'eſt lui ſeul qui nous peut juger. Mais les Dieux, tu le ſais, ne prononcent que par le glaive du plus brave. N'écoutons donc que cette ſentence de ſang! Pourquoi, lâches de cœur, renoncerions-nous à ce Tribunal ſuprême pour en choiſir un inférieur. Nos bras ſont-ils déja ſi fatigués, pour échanger nos armes contre de vaines paroles?

ARIDÆUS.

Prince, je t'écoute avec étonnement —

PHILOTAS.

Ah! — On peut aussi écouter une femme avec étonnement!

ARIDÆUS.

Oui, je t'écoute avec étonnement, Prince, mais non pas sans douleur! — C'est à toi que le sort a destiné le sceptre, à toi! — Il te veut confier la félicité d'un Peuple puissant & noble, à toi! — Quel avenir terrible se découvre à mes regards! Que de lauriers & de misere pour ton Peuple! Tu compteras plus de victoires que de Sujets heureux. — Mes yeux heureusement ne verront pas ton regne; mais malheur à mon fils, à mon brave fils! Tu lui permettras difficilement, de déposer ses armes.

PHILOTAS.

Tranquillisez le Pere, Seigneur! Je permettrai beaucoup plus à son fils! beaucoup plus!

ARIDÆUS.

Beaucoup plus? Explique toi. —

PHILOTAS.

T'ai-je dit un énigme? — Ne demandez donc pas, Seigneur, qu'un jeune homme parle toujours avec réflexion, d'après quelque dessein prémédité. — Je voulois seulement te faire observer que le fruit trompe souvent les espérances que sa fleur nous a données. L'histoire m'apprend, qu'un Prince efféminé devient souvent un Roi guerrier. Pourquoi le contraire ne pourroit-il pas arriver avec moi? — Peut-être encore ai-je voulu te faire entendre, qu'il me reste un chemin long & dangereux avant d'arriver au Trône. Et qui sait si les Dieux m'y laisseront arriver?—Ne m'y laisse pas monter, Pere des Dieux & des hommes, si tu me vois dans l'avenir être prodigue de ce que tu m'auras confié de plus précieux, du sang de mes sujets!

ARIDÆUS.

Oui, Prince; qu'est-ce qu'un Roi, s'il n'est pas Pere! Qu'est-ce qu'un Héros sans humanité! Oh je connois déja ton cœur, le sang d'un homme te sera précieux, & je te rends toute mon amitié.— Mais viens, nous ne devons pas rester seuls ici. Nous sommes trop sérieux l'un pour l'autre. Suis-moi.

PHILOTAS.

Pardonnez, Seigneur....

ARIDÆUS.

Ne me refuſe pas !

PHILOTAS.

Tel que me voici, me donner en ſpectacle à des Guerriers? —

ARIDÆUS.

Pourquoi pas ?

PHILOTAS.

Je ne puis, Seigneur, je ne puis.

ARIDÆUS.

Et la raiſon ?

PHILOTAS.

Oh, la raiſon ! — Elle te feroit ſourire.

ARIDÆUS.

Tant mieux, encore. Je ſuis homme, je ne rougis point de pleurer ni de rire.

PHILOTAS.

Vous voyez, Seigneur, que je n'ai pas de

glaive, & ſans cette marque d'un Guerrier, je ne voudrois point paroître devant des Guerriers.

ARIDÆUS.

Mon ſouris, Prince, eſt un ſouris de joie. J'y ai ſongé d'avance, & tu vas être ſatisfait. Jai donné ordre à Strato de te faire rendre ton glaive.

PHILOTAS.

Attendons-le donc ici.

ARIDÆUS.

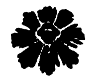
Et alors tu viendras avec moi? —

PHILOTAS.

Oui, dès qu'il me l'aura remis.

ARIDÆUS.

Heureuſement! le voici! Eh bien, Strato?



SCENE VII.

STRATO, *un glaive à la main*, ARIDÆUS, PHILOTAS.

STRATO.

SEIGNEUR, je ſuis allé trouver le ſoldat, qui a fait le Prince ton priſonnier, & je lui ai redemandé le glaive du Prince en ton nom. Mais apprends avec quelle nobleſſe le ſoldat m'a refuſé. « Le Roi, m'a-t-il dit, ne doit pas m'ôter ce » glaive. Le glaive eſt bon, & je m'en ſervirai » pour ſa cauſe. Encore faut-il que je garde un » ſouvenir de cette action. Par les Dieux, ce » n'eſt pas la moins glorieuſe de ma vie. Ce Prince » eſt un petit démon. Mais peut-être ne voulez- » vous que ſa riche poignée. — » Et avant que je puiſſe l'en empêcher, ſa main forte l'arrache, & la jette à mes pieds, en diſant : « La voilà! — Que » m'importe votre or? »

ARIDÆUS.

O Strato! que je ne perde pas l'amitié de cet homme.

STRATO.

Je te l'ai déja concilié. — Et voici un de tes glaives.

ARIDÆUS.

Donne-le moi. — Prince, veux-tu l'accepter pour le tien?

PHILOTAS.

Voyons! — Ha! — (*à part*) Dieux! je vous remercie. (*En le regardant long-temps d'un œil sérieux.*) Un glaive!

ARIDÆUS.

Que trouves-tu là si digne de ton attention profonde? — Tu trouves? —

PHILOTAS.

Que c'est un glaive! (*en revenant à soi*) Et un beau glaive! Je ne peux rien perdre à cet échange. — Un glaive!

ARIDÆUS.

Tu trembles, Prince.

PHILOTAS.

De joie! — Il me paroît cependant un peu trop court. Mais comment, trop court? On en fait un pas de plus vers l'ennemi. — Cher glaive!

Quelle belle chose qu'un glaive pour jouer & pour se défendre ! Je n'ai jamais joué qu'avec un glaive.

ARIDÆUS *à Strato.*

Quel singulier mêlange d'enfance & d'héroïsme !

PHILOTAS *à part.*

Cher glaive ! Oh, que ne puis-je bientôt être seul avec toi ! — Mais, voyons !

ARIDÆUS.

Prince, ceins-toi donc de ton glaive, que nous partions.

PHILOTAS.

Tout-à-l'heure !—Mais il ne faut jamais se contenter de connoître par les dehors son ami & son glaive. (*Il tire son glaive.*)

Strato se place entre lui & le Roi.

STRATO.

Je me connois plus à l'acier qu'au pierres précieuses dont il est enrichi. L'acier en est pur. Dans l'âge de sa vigueur, le Roi avec ce glaive, a fendu plus d'un casque.

PHILOTAS.

Je ne deviendrai pas si fort ! N'importe !—Ne t'approche pas tant de moi, Strato.

STRATO.

Pourquoi pas?

PHILOTAS.

Comme cela! (*en s'élançant en arriere, & faiſant ſiffler ſon glaive au tour de ſa tête.*) Bon, bon, il eſt très-bon!

ARIDÆUS.

Prince, ménage ton bras bleſſé.

PHILOTAS.

Que me rappelles-tu, Roi? — Mon malheur? non, ma honte! Je ſuis bleſſé & pris! Oui! Mais je ne le ſerai jamais plus! Non, mon Pere, non! Aujourd'hui un bienfait des Dieux, un miracle t'épargne la rançon ignominieuſe de ton Fils! que ſa mort te l'épargne à l'avenir. Oui ſa mort, dès qu'il ſe verra environné!—Encore environné? Je le ſuis! Je ſuis environné! Que faire? — Camarades! amis! mes freres! où êtes-vous? Tous morts? Par-tout des ennemis? — Par-tout! — Paſſe par ici, Philotas! (*ſe battant commè s'il étoit réellement enveloppé par mille ennemis.*) Ha, téméraires. — Tiens, tiens, voilà pour toi — Et cela pour toi — & cela encore! —

STRATO.

Prince, qu'as-tu donc? Remets-toi donc. (*Il s'approche de lui.*)

PHILOTAS *en s'élançant en arriere.*

Et toi auſſi, Strato? toi auſſi! — Oh ennemi, ſois généreux! Tue moi, ne me fais pas priſonnier! — Et fuſſiez-vous tous des Strato, je me défendrai contre vous tous, contre une armée en fureur! — Allons, ennemis, irritez-vous! — Mais vous ne voulez pas? vous ne voulez pas me tuer, cruels? Vous me voulez prendre vivant? — J'en ſouris! Me prendre vivant? moi? — Oui; mais avant, — je veux — que ce glaive perce mon cœur! (*Il ſe poignarde.*)

ARIDÆUS.

Dieux! Strato!

STRATO.

Mon Roi!

PHILOTAS *en tombant.*

Voilà ce que je voulois.

ARIDÆUS.

Soutiens-le, Strato! — Au ſecours, au ſecours du Prince! — Quelle rage mélancolique!

PHILOTAS.

Pardonne-moi, Aridæus; je t'ai porté un coup plus mortel qu'à moi. — Je meurs : & bientôt tout un Peuple en paix jouira du fruit de ma mort. — Roi, ton fils eſt captif; & le fils de mon Pere eſt libre.

ARIDÆUS.

Quentends-je ?

STRATO.

C'étoit donc un deſſein déja formé? — Prince, comme notre priſonnier, tu n'avois aucun droit ſur ta vie.

PHILOTAS.

Non, Strato! — Un homme peut-il enlever à un homme la liberté de mourir, que les Dieux compatiſſans nous ont donnée !

STRATO.

O mon Roi ! — Comme il eſt immobile ! — Mon Roi!

ARIDÆUS.

Qui m'appelle ?

STRATO.

Mon Roi!

ARIDÆUS.

Paix !

STRATO.

Seigneur, la guerre eſt finie.

ARIDÆUS.

Finie? Tu mens, Strato ! — La guerre n'eſt point finie ! — Prince, tu n'as qu'à mourir, meurs ! — Mais emporte, emporte avec toi dans la tombe une penſée accablante. Tu as donc cru, comme un véritable enfant ſans expérience, que tous les Peres reſſembloient à ton Pere, à ton Pere efféminé? — Ils ne ſont pas tous auſſi foibles que lui ! Je ne le ſuis pas ! Que m'importe, mon fils? Et penſes-tu d'ailleurs qu'il ne puiſſe pas mourir comme toi, pour ſon Pere? Qu'il meure ! Que ſa mort auſſi m'épargne la honte de ſa rançon ! — Strato, je n'ai plus d'enfant, je ne ſuis plus qu'un pauvre infortuné !—Tu as un fils, qu'il ſoit le mien ! — car il faut pourtant que l'on ait un fils. — Heureux Strato !

PHILOTAS.

Auſſi vit-il encore ton fils ! & il vivra ! Je t'ai entendu.

ARIDÆUS.

Il vit encore? — Eh bien, on me le rendra.

Tu

Tu n'as qu'à mourir ! On me le rendra cependant ! Et pour toi, encore ! — Ou je ferai à ton corps mort tant de déshonneur, tant d'ignominie ! — Je veux qu'il....

PHILOTAS.

Un corps mort ! — Si tu veux te venger, Roi, réveille-le !

ARIDÆUS.

Ah ! — Ma raiſon m'abandonne !

PHILOTAS.

Je te plains ! — Adieu, Strato ! Nous nous reverrons là-bas, dans les Champs Éliſées, où ſont tous les vertueux amis, & tous les Membres dignes d'un état heureux ! — Et nous auſſi, Aridæus, nous nous y reverrons.

ARIDÆUS.

Et reconciliés ! — Prince. —

PHILOTAS.

O Dieux, recevez donc, mon ame triomphante; & toi, reçois ta victime, Déeſſe de la Paix !

ARIDÆUS.

Ecoute-moi, Prince !

STRATO.

Il meurt ! — Suis-je un traître, Seigneur, en pleurant ton ennemi? Je ne puis retenir mes larmes. C'eſt un étonnant jeune homme !

ARIDÆUS.

Pleure-le ! — Et moi auſſi, je le pleure. — Viens ! il me faut mon fils ! Mais ne me dis rien, ſi je l'achete trop cher ! — Nous avons en vain répandu des torrens de ſang, nous avons en vain conquis la moitié du monde; voilà qu'il nous enleve tout le fruit de nos triomphes, ce vainqueur, encore plus grand que nous ! — Rends-moi mon fils ! Et quand j'aurai mon fils, je ne veux plus être Roi. Vous croyez donc, vous autres hommes, qu'on ne s'en laſſe pas.

Fin du ſeptieme Volume.



